BnF Gallica

Extraordinaire du Mercure galant

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. Extraordinaire du Mercure galant. 1679-01.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

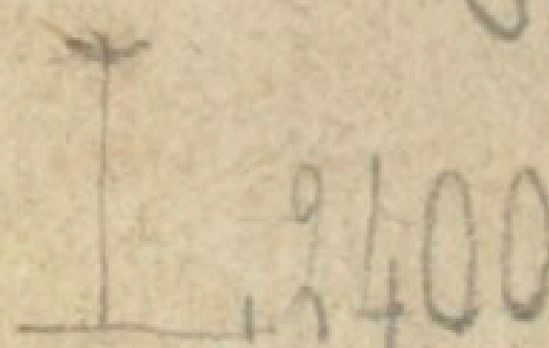
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Lc2
34 (498)

(Mq. Planch. on fait l'épître.)



EXTRAORDINAIRE
DV MERCVRE
GALANT.

QUARTIER DE JANVIER 1679.

DEDIÉ A MADAME ROYALE.

TOME V.

A PARIS,
AV PALAIS.

ON donnera toûjours un Volume nouveau du Mercure Galant le premier jour de chaque Mois, & on le vendra, auſſi bien que l'Extraordinaire, Trente ſols relié en veau, & Vingt-cinq ſols en parchemin.

A

A PARIS,

Chez G. DE LUYNE, au Palais, dans la Salle des Merciers, à la Juſtice.

Chez C. BLAGEART, Ruë S. Jacques à l'entrée de la Ruë du Plâtre,
Et en ſa Boutique Court-Neuve du Palais,
AU DAUPHIN.

T. GIRARD, au Palais, dans la Grande Salle, à l'Envie.

M. D. LXXIX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

A

MADAME

ROYALE. de Savoye.

MADAME,

La liberté que je prens d'adresser cet Extraordinaire

EPISTRE.

à VOSTRE ALTESSE ROYALE, *est une suite de celle que j'ay déja prise de parler de ses grandes qualitez en plusieurs endroits du Mercure. Le bonheur qu'il a d'estre favorablement reçeu dans toutes les Cours de l'Europe, luy fait une obligation indispensable d'y porter des Nouvelles de tout ce qui se passe de plus éclatant; & on l'en croiroit mal informé, si ce que V. A. R. fait tous les jours admirer en Elle, n'estoit veu souvent parmy ses Articles les plus importans.*

EPISTRE.

Cette matiere eſt des plus illuſtres; & le plaiſir qu'on a pris à voir les premieres ébauches que je me ſuis hazardé d'en faire, m'eſt trop glorieux, pour ne m'engager pas à pouſſer plus loin les hautes idées qu'elles me donnent. Mais, MADAME, *comment pouvoir les remplir ſans entrer dans le détail de tout ce qui rend V. A. R. une des plus Grandes Princeſſes de la Terre; & comment entreprendre d'y entrer, ſans ſentir d'abord que le zele le plus parfait ne ſçauroit donner de*

forces qui ne soient infiniment au dessous d'un dessein si élevé? Si je vous regarde dans vos plus jeunes années, je vous voy l'admiration de la Cour de France, dont Vous estiez alors un des plus considérables ornemens. Si je vous conduis au dela des Monts, j'entens l'acclamation des Peuples qui partagent de la maniere du monde la plus empressée les transports de joye que l'arrivée de V. A. R. inspire à leur Souverain. La suite a fait voir combien ce Grand Prince se trouva char-

mé de Voſtre Perſonne. Vn tendre amour ſe joignit à une veritable eſtime. Les Feſtes galantes qu'il fit ſouvent préparer pour vous ſurprendre, & qu'il continua de vous donner pluſieurs années apres ſon Mariage, vous furent d'agreables preuves de cet amour. Le temps qui affoiblit les plus violentes paſſions, ne fit qu'augmenter la ſienne, & il la porta juſque dans l'excés, parce qu'un mérite infiny en eſtoit l'objet. Je paſſe, MADAME, *ſur ce temps de pleurs qui ſuivit ſa*

perte, pour venir à celuy de Vostre Régence. Il est certain que le Regne le plus florissant n'a jamais eu rien de plus merveilleux. On en sera convaincu dés qu'on se representera que cette Régence a esté tranquille. Ces sortes de miracles arrivent si rarement, qu'il n'y a presque point d'Etats qui se puissent vanter d'en avoir eu de pareils. Aussi peut-on dire que ceux que Vous gouvernez n'ont pû joüir d'un avantage si peu commun, sans que la conduite & la prudence de V. A. R.

EPISTRE.

ayent eu quelque chose de plus qu'humain. Mon esprit se perd dans les merveilles qu'elles ont produites pendant cet heureux Gouvernement. Vos premiers soins ont esté d'établir une tranquillité qui fust durable, & de travailler à l'éducation de l'auguste Fils que Dieu vous avoit donné. Vous n'avez rien oublié pour y réüssir. Le choix des Personnes propres à remplir un si grand Employ, estoit un ouvrage assez important. Vne autre se seroit contentée de le faire juste. Mais, MADAME,

EPISTRE.

V. A. R. n'a pû borner son application à ces premiers soins ; Elle a voulu apprendre à ce jeune Prince par des exemples visibles, ce que ceux à qui Elle avoit commis son Instruction, ne luy pouvoient montrer que par des paroles ; & afin de donner plus de force à ses Leçons, Elle a fait elle-mesme ce qu'Elle cherchoit à luy faire connoistre qu'il devoit faire. Ainsi, MADAME, *l'Esprit de ce jeune Souverain ne s'est pas plutost ouvert à la raison, qu'il a sçeu ce qui estoit le*

EPISTRE.

plus digne d'un Grand Prince. Vous luy en avez enſeigné les vertus en les pratiquant; & pour s'en former une idée parfaite, & pratiquer à ſon tour ces meſmes vertus, il n'a eu beſoin que de jetter ſes regards ſur Vous. C'euſt eſté ſans-doute aſſez pour luy apprendre à aimer, & à proteger les Arts, de luy en donner l'exemple: mais Vous avez encor voulu faire davantage; & pour luy mettre toûjurs devant les yeux les ſentimens que Vous luy avez inſpirez là-deſſus, Vous avez fait

EPISTRE.

achever le magnifique Palais des Exercices, où la jeune Noblesse est logée & instruite aux despens de V. A. R. Les Etrangers y viennent en foule, & plusieurs Princes se font un plaisir d'y estre reçeus. Quel avantage, MADAME, *pour l'aimable Souverain qui sera témoin de leur adresse, & qui profitant également des Leçons des Maistres, & de l'usage qu'en feront les Ecoliers, joindra l'ardeur d'une noble émulation, aux privileges particuliers que donne la haute Naiſ-*

ſance à toutes les Perſonnes de ſon rang. Mais cette Académie ne ſera pas ſeulement une Ecole où le digne Heritier de Charles-Emanüel II. ſe fera admirer ; elle en ſera une eternelle pour la Nobleſſe de ſes Etats. L'entrée qu'on y a permiſe aux Etrangers, la rendra toûjours glorieuſe à la Nation, & plus glorieuſe encor pour V. A. R. puis que Voſtre auguſte Fils, la Nobleſſe de Savoye, les Etrangers, vous la doivent, & que Vous en tirerez ſeule autant de gloire, qu'ils en tireront

tous ensemble d'utilité. Mais, MADAME, *si Vous en devez attendre beaucoup de l'Institution d'une Académie qui n'est que pour les exercices du Corps, que diray-je de celle que Vous avez établie pour les exercices de l'Esprit? Comme il n'y a rien de plus noble que ce qui le regarde, Vous luy avez donné un Apartement dans vostre Palais. Quel plus grand bonneur pouvoient souhaiter ceux qui la composent? Ils auront l'avantage de voir V. A. R. de pres, & de la voir fort*

souvent ; mais comme si Elle ne les avoit assemblez que pour la gloire du Prince à qui elle donne tous ses soins, ils l'auront veu presque dés sa plus tendre jeunesse, & témoins des merveilles de sa vie, ils travailleront à son Histoire, & y travailleront avec succés. Comme les marques que ce jeune Souverain donne tous les jours d'une Ame toute Royale, ne permettent point de douter que toutes ses actions ne répondent dans la suite à son éducation & aux grandes choses qu'il vous a

ven faire, quels miracles n'auront-ils point un jour à décrire? Vous les verrez, MADAME, *& Vous les verrez avec d'autant plus de joye, qu'ils ſeront en quelque façon l'ouvrage de vos tendres & ſages applications. V. A. R. ne s'eſt pas contentée de leur donner pour objet tout ce qui peut former le Corps & l'Eſprit. Comme ſa vigilance égale l'amour qu'Elle a pour ſes Peuples, Elle a cherché à leur faire tirer des beaux Arts, tous les avantages qu'on en peut at-*

EPISTRE.

tendre ; & pour rendre la Cour de Savoye une des plus celébres Cours du Monde, Elle y a introduit toutes les nouveautez magnifiques qui peuvent estre aussi utiles que glorieuses à un Etat. Il ne faut point s'étonner apres cela si la galanterie, la politesse, & les plaisirs, y regnent toûjours, puis que ce sont des choses inséparables d'une Cour où il n'y a jamais rien qui manque. Ce qu'il y a de plus surprenant, MADAME, *& qu'on ne doit pas regarder comme une des moindres mer-*

EPISTRE.

veilles de vostre Regence, c'est que la sterilité mesme n'ait pû chasser l'Abondance de vos Etats. Il semble au contraire qu'elle n'y soit arrivée depuis trois ans que pour servir d'occasion à V. A. R. de faire éclater sa prévoyance & son extréme bonté pour ses Sujets. Les Grains qu'Elle a fait venir des Païs les plus reculez, n'en pouvant trouver dans les Provinces voisines, leur ont esté un si prompt soulagement, qu'à peine se sont-ils apperçeus de cette colere du Ciel,

EPISTRE.

& de cette dureté de la Terre.

Vous avez fourny à tous leurs besoins ; & les largesses que Vous avez fait répandre dans les Villes & dans la Campagne, ont esté mesme au dela de tout ce qu'on auroit pû recueillir dans les années les plus fertiles. Tant de soins ne vous ont pas empeschée de songer au salut des Ames. Les Retraites Royales que Vous avez fait élever dans la Savoye & dans le Piémont pour les nouveaux Convertis, en ont attiré beaucoup, qui faute d'avoir où se reti-

rer, ne seroient peut-estre jamais revenus de leurs erreurs. Mais, MADAME, *il n'y a point à s'étonner que vostre zele produise des effets si charitables. Ce n'est pas d'aujourd'huy que les Princesses de Vostre Maison font des actions éclatantes de pieté. Alix de Savoye, Femme de Loüis le Gros Roy de France, fonda l'Abbaye de Montmartre aupres de Paris, & elle voulut y finir sa vie. La Savoye n'a pas fourny seulement des Souveraines dont la vertu peut servir*

EPISTRE.

d'un brillant modelle aux Princesses qui les voudront imiter, elle nous a aussi fait voir des Souverains d'une valeur dont la memoire sera eternelle. Amé V. surnommé le Grand, fit lever le Siege de Rhodes à Othoman I. Empereur des Turcs, & c'est depuis ce temps là qu'on voit ces quatre lettres autour de l'Ecusson de Savoye, F. E. R. T. qui sont les premieres des quatre mots Latins qui marquent ce que ce Grand Prince a fait devant Rhodes. La Croix d'argent qu'on voit

EPISTRE.

aujourd'huy dans les Armes de Savoye, fut aussi mise pour le mesme sujet dans celles de ce fameux Capitaine. Il merite bien ce nom, puis qu'il fit trente-deux Sieges pendant sa vie. Les Roys de France & d'Angleterre, le choisirent pour Arbitre de leurs diférens, & l'Empereur Henry VII. luy dût son élection. Je laisse les surprenantes actions d'Amé VI. & de plusieurs autres Souverains qui ont regné dans l'Etat que V. A. R. gouverne avec une si haute prudence, pour ve-

EPISTRE.

nir à Loüise de Savoye, Mere de François I. Roy de France. On lit dans l'Epitaphe de cette Reyne, qu'on ne sçavoit qui luy devoit le plus, de la France, de son Païs, ou de toute la Terre. Ce n'est pas sans sujet, MADAME, *que je vous parle icy de cette Princesse. Elle estoit Fille de Philippe de Savoye, qui eut entr'autres Enfans un Fils appellé Comte de Genevois & Duc de Nemours. C'est de là qu'est venuë la Branche des Ducs de ce nom. Ainsi ce Prince dont V. A. R. descend,*

EPISTRE.

estoit Frere de la Mere de François I. Ce qui fait voir que l'on doit ce Grand Monarque à vostre Sang. Tous les Princes qui sont sortis de ce premier Duc qui a porté le nom de Nemours, ont longtemps tenu en France le rang qui leur estoit deû. Ils y ont fait éclater leur valeur en d'importantes rencontres, & en ont possedé les plus considérables Gouvernemens. Mais, MADAME, *pourquoy m'étendre sur des avantages communs à tous ceux qui naissent comme Vous parmy les Cou-*

ronnes, quand un nombre infiny de Vertus Morales & Chreſtiennes, difficiles à trouver dans la meſme Perſonne, & que V. A. R. poſſede toutes, me donne tant dequoy la loüer par Elle-meſme? La moindre de ces Vertus me ſuffiroit pour la matiere du plus beau Panégyrique, ſi je ne m'appercevois que je paſſe inſenſiblement les bornes ordinaires d'une Epiſtre. En effet, MADAME, *que n'aurois-je point à dire de la grandeur & de l'élevation de Voſtre Ame, de la pené-*

EPISTRE.

tration de Vostre Esprit, de la justesse de son discerne-ment en toutes choses, & de ces inclinations toutes Roya-les qui vous portent sans cesse à faire du bien? Que ne dirois-je point de cette douceur meslée de majesté qui charme tous ceux qui ont l'honneur de vous appro-cher, de l'amour que Vous avez pour la Gloire & pour la Justice, & de cette pieté exemplaire qui sert de regle à toutes vos actions? Mais quand je parlerois de toutes ces choses, que ferois je que

repéter ce que tous vos Sujets publient hautement, & qu'ils ont appris à toute la Terre? Je l'avouë, MADAME, *ce me seroit un chagrin de ne pouvoir rien dire à l'avantage de V. A. R. qui ne fust déja connu par tout, si ce n'estoit en mesme temps une fort grande gloire pour Elle, de voir que ce qui la rend une des plus accomplies Princesses que nous ayons, n'est ignoré de personne, parce que les solides veritez ne peuvent longtemps demeurer cachées. Cependant comme*

on ne peut trop faire éclater de si grandes choses, je sçay, MADAME, *que je devrois mesler ma voix aux acclamations publiques; mais la juste défiance que j'ay de mes forces, me fait laisser un Employ si glorieux à l'Illustre Académie des Beaux Esprits qui tient son Etablissement de vos soins, & que Vous venez de loger dans Vostre Palais. Elle ne peut se défendre de travailler à l'Histoire de V. A. R. sans mettre la Posterité en droit de*

luy en demander compte. Toutes les Nations l'attendent d'Elle. Elle y eſt obligée. La reconnoiſſance le veut, la matiere l'excite à le faire, & la beauté du ſujet l'y doït entraîner. Tandis qu'elle travaillera au Tableau de tant de rares Vertus, je publieray la bonté que V. A. R. a euë de m'accorder de la maniere du monde la plus obligeante, la permiſſion de mettre ſon Nom auguſte à la teſte de ce Livre. C'eſt une grace que n'oublïera ja-

mais celuy qui ſera toute ſa vie avec un profond reſ-
pect,

MADAME,

DE VAR.

Le tres humble & tres-
obeïſſant Serviteur,
DE VIZE'.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Grace & Privilege du Roy, Donné à S. Germain en Laye le 31. Decembre 1677. Signé, Par le Roy en son Conseil, JUNQUIERES. Il est permis à J. D. Ecuyer, Sieur de Vizé, de faire imprimer par Mois un Livre intitulé MERCURE GALANT, presenté à Monseigneur LE DAUPHIN, & tout ce qui concerne ledit Mercure, pendant le temps & espace de six années, à compter du jour que chacun desd. Volumes sera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Comme aussi defenses sont faites à tous Libraires, Imprimeurs, Graveurs & autres, d'imprimer, graver & debiter ledit Livre sans le consentement de l'Exposant, ny d'en extraire aucune Piece, ny Planches servant à l'ornement dudit Livre, mesme d'en vendre separément, & de donner à lire ledit Livre, le tout à peine de six mille livres d'amende, & confiscation des Exemplaires contrefaits, ainsi que plus au long il est porté audit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté le 5. Janvier 1678. Signé, E. COUTEROT, Syndic.

Et ledit Sieur D. Ecuyer, Sieur de Vizé, a cedé & transporté son droit de Privilege à C. Blageart, Imprimeur-Libraire, pour en joüir suivant l'accord fait entr'eux.

Acheve d'imprimer pour la premiere fois le 31. Mars 1679.

EXTRAORDINAIRE
DU
MERCVRE
GALANT.

QUARTIER DE JANVIER 1679.

TOME V.

VOVS m'avez donné une fort agreable nouvelle, Madame, en m'apprenant que mes Lettres Extraordinaires continuënt de plus en plus à vous divertir. L'ac-

cueil favorable qu'on a fait par tout à la derniere, ne m'a point surpris. Le glorieux avantage qu'elle a de porter en teste le Nom auguste de Sa Majesté, m'estoit une assurance de son succés, & je n'avois point à douter qu'on ne leust avec plaiser ce que les ingénieuses Medailles qu'elle renferme, m'ont donné sujet de publier des merveilleuses Actions de ce Grand Prince. Il y a d'ailleurs tant d'esprit dans les diverses Pieces de Vers & de Prose que cette Lettre contient, & dont je vous ay nommé les Autheurs, qu'il estoit difficile que l'assemblage des belles parties qui la composent ne fist un tout qui méritast l'approbation que vous luy donnez. Souvenez-vous, Madame, que je vous ay déja dit que le soin de les recueillir est la seule part que j'ay aux

Lettres de cette nature, & qu'ainſi il doit m'eſtre permis d'en parler auſſi avantageuſement que je fais, puis qu'en les loüant, c'eſt ſeulement l'Ouvrage du Public que je loüe. Ie croy que je ne puis mieux commencer celle-cy, qu'en vous faiſant voir ce que le dernier Extraordinaire a donné occaſion de m'écrire.

SUR L'EXTRAORDINAIRE DU MERCURE

Du Quartier d'Octobre 1678.

EN verité, Monſieur, on eſt charmé de toutes les beautez que renferme voſtre Lettre

du Quartier d'Octobre. Vous ne pouviez finir plus extraordinairement l'Année Extraordinaire du Mercure, ny commencer plus glorieusement celle cy, qu'en donnant cet excellent Ouvrage au Public. Il est digne d'estre presenté au plus Grand Roy de la Terre. Vous y avez ramassé pour sa gloire, tout ce qui pouvoit la consacrer à la Posterité. Vostre Epistre est comme un Arc de Triomphe, où l'on voit les Victoires qu'il a remportées sur ses Ennemis, & sur soy-mesme.

La Renommée en mille lieux,
Apprend de ce Hèros les Exploits glorieux;
Mais pour les faire entendre à la Race future,
Il falloit la voix du Mercure.

Je paſſe de cette belle Epiſtre, à l'ingénieux Cadran, dont le Soleil, ou plûtoſt LOÜIS LE GRAND, marque les heures.

Le cours d'une ſi belle vie,
De tant de merveilles ſuivie,
Au cours de cet Aſtre eſt pareil.
Les vertus de LOVIS, les vertus du
Soleil,
Font ce qu'on voit de grãd au monde.
Maintenant qu'une Paix profonde
D'un regne calme & doux va reprẽdre
le cours;
LOVIS, & le Soleil, feront tous nos
beaux jours.

Ce Prince eſt un Soleil qui perce les
nuages,
Et qui diſſipe les vapeurs:
Qui répand la joye en nos cœurs,
Et la met ſur tous nos viſages.
Enfin par tout où va ce Hérosglorieux,

Il y porte avec luy, l'éclat, & la lumiere ;
Ainſi, que le Soleil ſe dérobe à nos yeux,
Et qu'il finiſſe ſa carriere,
La Terre a ſon Soleil, auſſi-bien que les Cieux.

Le Portrait de ce Grand Roy environné de tant d'excellentes Deviſes, & de Revers de Medailles, a quelque choſe de ſurprenant, pour l'abondance, & pour la richeſſe des penſées. On pourroit appeller cette admirable Planche, le Tréſor de Loüis le Victorieux, & le Triomphant. C'eſt là qu'on voit en racourcy, tout ce qu'il a fait de grand, & de merveilleux. Toutes ces Pieces marquent admirablement le prix de ſon Regne, & de ſa Vie.

Ces Medailles, & ces Deviſes,
Sur les Villes qu'il a conquiſes,
Font à la veuë un bel effet.
L'eſprit en eſt charmé ſi-toſt qu'il les
remarque;
Mais lors que l'on voit le Portrait
De cet invincible Monarque,
On ne s'étonne plus de tout ce qu'il a
fait.

Je ne me laſſe point d'admirer toutes ces choſes, & j'ay de la peine à en retirer ma veuë pour conſiderer tant de Pieces d'eſprit & de galanterie, qui compoſent voſtre Livre. Mais, Monſieur, mon admiration ne ceſſe pas pour cela; J'y rencontre par tout les miracles du Regne de LOÜIS LE GRAND. En effet ſous quel Prince les Sciences & les Arts ont-ils eſté plus flo-

riſſans ? A-t-on jamais veu paroiſtre la Galanterie & l'Amour avec plus de politeſſe & de magnificence ? Voſtre Mercure en fournit tous les Mois des preuves ſi convainquantes, qu'on n'en peut douter. Qui n'admire avec moy tant de Feſtes galantes, & de Fictions ingénieuſes dont vous nous faites part ? Ces Lettres, & ces Traitez ſi pleins de doctrine & d'érudition, que voſtre Mercure a fait naiſtre, & dont il ſe peut dire doublement le Pere, ne ſont-ce pas autant de Chefsd'œuvres?

Continuez, Muſes ſçavantes,
Vos belles & grandes Leçons;
Continuez, Muſes galantes,
Vos douces & tendres Chanſons,
A preſent que LOVIS raſſemble dans
la France,

L'Amour, & les Plaisirs, la Paix, & l'Abondance.

Amans, du Dieu d'Amour venez prendre la Loy,
Vous ne pouvez avoir de momens plus propices,
Que sous le regne d'un Grand Roy,
Qui fait de ses Sujets, l'amour & les delices.

Mais il y a toûjours quelque Grisete fiere & délicate, (& cela soit dit sans faire tort à la Chate de Madame des Houlieres ;) Il y a dis-je, toûjours quelque jeune insensible qui se gendarme contre l'Amour, manque de le bien connoistre.

Vous qui dites, belle Severe,
Que pour suivre les Loix que l'Amour nous prescrit,

On pert la raiſon, & l'eſprit,
Vous en ignorez le miſtere.
S'il nous enflame, il nous éclaire;
S'il nous inſpire, il nous inſtruit.
Enfin ſoit le jour, ſoit la nuit,
Ses Loix ſont aux Amans agreables
à ſuivre.
Sans elles l'on eſt malheureux,
Et ſans elles l'on ne peut vivre;
Mais ſi vous n'écoutez mes vœux,
En vain ſur ce ſujet je voudrois vous
inſtruire.
Cependant voſtre erreur eſt facile à
détruire,
Puis qu'il ne faut qu'aimer, pour goûter
la douceur
Qu'on trouve à ſe ſoûmettre à ce char-
mant Vainqueur.

Je croyois finir icy cette Lettre; mais, Monſieur, on ne ſçauroit quiter voſtre Mercure. Voſtre Hiſtoire Enigmatique m'arreſte encor, & voicy ce que

ma Muſe m'a inſpiré ſur cette ſpirituelle allégorie.

Ces deux Grands Roys dont l'origine
Eſt cachée aux plus curieux,
Qui ſe font la guerre en tous lieux,
Et dont le diférent jamais ne ſe termine:
Ces Roys, leurs Femmes, leurs Sujets,
Quand de pres on les examine,
Ce n'eſt que le Jeu des Echets.

Peut eſtre que ma Muſe s'eſt trompée en cette rencontre, mais il eſt toûjours certain qu'elle ne ſe trompe point quand elle m'engage à vous dire que je ſuis, Voſtre, &c.

DE MARPALU.

Ie ſuis bien aiſe que les ſix Queſtions propoſées dans ce meſme Extraordinaire ſoient de voſtre gouſt.

Voicy ce que Mr Gardien Secretaire du Roy, m'a envoyé sur chacune. Tout ce que vous avez veu de luy vous a plû, & il suffit que je vous l'aye nommé pour vous faire attendre beaucoup de satisfaction de ce qu'il intitule.

RAISONNEMENS SUR LES QUESTIONS proposées dans l'Extraordinaire du Mercure du 15. Janvier 1679.

S'il y a plus de gloire à triompher de soy-mesme, qu'à vaincre ses Ennemis.

JE suppose d'abord que ce triomphe de soy-mesme ne s'entend pas d'une habitude, ou

d'une affection vicieuſe, quoy qu'il y ait aſſurément de la gloire à les ſurmonter ; mais comme ce nous eſt une obligation indiſpenſable, & que ce ſeroit un grand ſujet de blâme pour nous de ne le pas faire, j'eſtime que pour donner tout le jour neceſſaire à cette Propoſition, il la faut entendre de la victoire que nous remportons ſur une paſſion qui ſoit legitime, ou qui du moins ſoit ſoûtenable par raport aux qualitez que le monde demande dans les Héros. Ce fondement poſé, je veux bien conſiderer un grand Conquérant comme l'Ame de toutes ſes Troupes, & je reconnois que qui s'en fait toûjours bien ſervir, donne la preuve la

plus certaine d'un rare merite & d'une excellente vertu. On peut le regarder dans cet état comme une teſte qui ſeule, & à ſon gré; en conduit & en terraſſe une infinité d'autres, & comme un bras qui ſeul fait agir, & ſuccomber les plus nombreuſes Armées. Quelle vanité plus ſenſible & plus délicate pour l'eſprit humain qui ne cherche qu'à s'élever toûjours, non ſeulement ſur chacun des Hommes en particulier, mais generalement ſur tous les Hommes s'il ſe pouvoit, que de n'en voir aucun au deſſus de luy, & d'en voir preſque un Monde entier ſoûmis à ſes loix, ou par le devoir ou par la force ? Si tous ne l'eſtoient que de l'une, ou de

l'autre de ces deux manieres, peut-estre qu'il ne croiroit pas son bonheur si achevé. Il ne goûteroit que l'une de ces héroïques voluptez. Mais comme tout l'aime ou le craint, il a quelque raison de s'estimer au comble de la grandeur & de la gloire. Cependant toutes les victoires, & toutes les conquestes, pour grandes que l'on puisse se les imaginer, ne furent jamais l'ouvrage d'un seul. Il est si vray que ces testes & ces bras qui sont dans la subordination & dans la dépendance, partagent la gloire du Conquérant, que luy-mesme se fait un honneur, & une raisonnable politique, de le reconnoistre, & de leur donner dans l'occasion les loüanges

qu'il croit qu'ils ont meritées. On ſçait aſſez qu'ils ne peuvent faire tant de grandes actions ſans luy, que c'eſt ſa valeur qui les anime, ſa prudence qui les conduit, & ſes ordres qui les rendent capables de tout. Mais avec toutes les grandes qualitez qu'il poſſede, quel ſuccés pourroit-il eſperer ſans leur bravoure, ſans leur affection, & ſans leur obeïſſance. La Nation, les Chefs, les Soldats, entrent en part de la gloire de ſes triomphes; & quand ſon merite pourroit ſe glorifier avec juſtice d'avoir pû captiver la Fortune, celle-cy, toute Femme qu'elle eſt, ne rougira point de luy reprocher ſes faveurs. Pour ce qui eſt des Ennemis, ils ont perdu le pouvoir

de nuire, mais non pas la volonté; leur cœur & leur esprit sont encor libres dans les fers; pour l'ordinaire ils desirent, ils attendent, ils recherchent les occasions de se soulever; & si cette Inconstante dont nous venons de parler, vient une fois par dégoust, ou par caprice, à se ranger de leur costé, ils ne desespereront pas de pouvoir vaincre à leur tour. Il faut des Siecles pour les reduire à une soûmission en laquelle on puisse prendre confiance; & c'est une sorte de victoire dont peu de Conquérans ayent eu le plaisir. Mais triompher de soy-mesme; vaincre un panchant qui a un fondement raisonnable ou plausible; le faire ceder à une vertu qui

n'eſt pas ou de noſtre caractere; ou de noſtre tempérament, ou avec laquelle nous n'avons eu ny le temps, ny les occaſions de contracter beaucoup d'habitude; ſe dépoüiller d'une paſſion favorite; la ſacrifier à une autre toute oppoſée; c'eſt ne devoir, apres Dieu, qu'à ſoy & à ſa vertu, l'honneur de ſes combats & de ſa victoire. Elle eſt ſi complete, une victoire de cette nature, que ny la Fortune, ny l'Envie, ny aucune révolution, n'en ſçauroient plus troubler le repos. Un tel Vainqueur n'a plus rien à deſirer ny à craindre. Il eſt dans l'état le plus parfait où la condition humaine puiſſe parvenir. Avec la conqueſte de toute la Terre, il pouvoit man-

quer beaucoup de choſes à ſon bonheur, & à ſa vertu ; mais en ſe ſurmontant ſoy-meſme, il a aſſuré l'un & l'autre pour toûjours, & non ſeulement il a affermy ſa felicité, mais il a encor fait celle des autres, puis que ces ſortes de triomphes vont ordinairement au benefice du Genre humain. C'eſt par là qu'il s'eſt élevé au deſſus de ſa propre nature, ayant imité autant qu'il luy a eſté poſſible l'exemple de ſon Autheur, qui veut bien (s'il m'eſt permis de parler de cette ſorte) remporter tous les jours des victoires ſur ſoy-meſme en noſtre faveur, en permettant ſi ſouvent à ſa miſericorde de triompher de ſa juſtice.

Si quand une Maistresse déçeuë par les apparences, fait à son Amant de violens reproches d'une prétenduë infidelité, & le condamne avec l'emportement ordinaire dãs ces sortes d'occasions, sans vouloir soufrir qu'il parle ; Si, dis-je, cet Amant accusé injustement, doit ceder pour lors par un silence respectueux, & diférer sa justification ; ou bien aux despens d'un peu de desobeïssance, s'empresser avec toute l'ardeur possible de tirer sa Maistresse de l'erreur où il la voit.

CEtte Question m'est connuë, mais je n'avois point encor pensé à sa décision. Quoy qu'il semble d'abord que ce soit

quelque chose de monstreux, & pour ainsi dire un crime de leze-majesté d'Amour, qu'un cœur desobeïssant à la Beauté dont il s'est fait la conqueste, & qui doit y regner aussi absolument qu'aucun Monarque dans son Etat; j'ose dire neanmoins, sans me départir de ces justes maximes, qu'il est des occasions (rares à la verité, mais tres-importantes comme celle-cy) où l'Amant peut & doit desobeïr à sa Maistresse. Il faut considererer que depuis qu'une fois deux cœurs se trouvent unis par l'amour, l'interest de cet amour doit estre leur unique affaire. Ce n'est que par luy & pour luy qu'ils doivent vivre. Ils y ont une égale dépendance, & un

égal engagement, & ils deviennent réciproquement reſponſables l'un à l'autre de tout ce qui peut l'entretenir ou l'alterer. L'Amante demeure bien toûjours dans la poſſeſſion des honneurs deuës à ſon Sexe, & dans le pouvoir abſolu de commander en tout ce qui va au bien de cette charmante ſocieté. Elle a auſſi toute l'autorité aux choſes qui ne ſont qu'indiférentes par elles-meſmes. En tout cela un veritable Amant ne peut avoir trop de reſpect, de déference, & de ſoûmiſſion. Mais en ce qui peut bleſſer leur amour, il eſt en droit auſſi bien qu'elle de s'y oppoſer, & d'employer tous les moyens imaginables, pour détourner un mal,

qu'il doit regarder comme le plus grand de tous les maux. L'amour eſt en danger, il n'en faut pas davantage ; tout doit eſtre permis, puis qu'il s'agit de l'empeſcher de périr. Croyez-vous que ç'en fuſt un fort bon moyen que de s'arreſter à un vain ſcrupule, qui donneroit le temps à cette pauvre Amante ainſi déçeuë, de ſe fortifier dans ſon opinion, & dans ſon reſſentiment, & de paſſer enſuite à la haine, au changement, & au mépris ? Combien de fois avons nous vû de ſimples broüilleries, pour des ſujets fort legers, avoir cauſé entre deux Amans par cette funeſte gradation, la ruine d'une intelligence qui ſembloit ne devoir finir qu'avec leur vie?

& combien à plus forte raiſon ce malheur eſt-il à craindre, quand il eſt queſtion de la fidelité qui eſt l'ame, la baze, & le ſoûtien de toutes les liaiſons, & ſur tout de celles de l'amour? Quiconque peut ſouffrir en ſilence de ſe voir accuſé de perfidie, commence à s'en rendre ſuſpect. C'eſt eſtre infidelle en quelque façon, que montrer trop de patience dans ces rencontres. Un grand empreſſement à nous juſtifier fait la moitié de noſtre juſtification. Il eſt vray que nous voyons dans quelques Romans des Amans d'une obeïſſance de ce caractere, & pour ainſi parler des Martyrs d'obeïſſance; mais ce ſont des Héros fabuleux, & de

méchans

méchans Originaux qu'il faut bien ſe garder de copier. Que leurs Maiſtreſſes auſſi fantaſques qu'ils eſtoient ſcrupuleux, leur euſſent avec l'amour dans le cœur, défendu pour jamais de les voir, ç'en eſtoit aſſez pour les mettre tous deux à la geſne pour longtemps, & pour leur faire commettre des extravagances qui faiſoient enfin degenerer les Sujets héroïques en un comique des plus ridicules. Je voudrois bien que quelqu'une de ces Héroïnes ſe fuſt aviſée de défendre à ſon Amant de l'aimer, pour nous donner le plaiſir de voir comment il ſe ſeroit tiré d'affaire, & de quelle maniere il auroit accordé deux ſentimens ſi oppoſez. Je ſoûtiens

donc, aux termes de nostre Question, que c'est dans ces occasions, où si l'Amour est aveugle, l'obeïssance ne le doit pas estre C'est une Personne malade; c'est la Personne qui nous est la plus chere. Il la faut guerir en dépit d'elle, & le plus promptement que nous pouvons. Que de justes reproches ne pourroit elle pas faire, d'avoir diféré cette guerison? Cruel! qu'avec vostre indolente soûmission vous m'avez causé de peines que vous pouviez m'épargner, en feignant de ne pas entendre la défence que je vous faisois! Si je me suis laissée tromper aux aparences, j'ay au moins cet avantage sur vous, que c'estoient les plus mortelles qui puissent alar-

mer un cœur amoureux. J'avois à soûtenir l'image de voître changement, & celle du bonheur d'un Rivale. Rien ne me parloit en vostre faveur. Mes propres yeux sembloient vous convaincre ; enfin j'estois desesperée. Obeït-on à ceux que l'on voit dans ce déplorable état ? Mais pour vous, quand ces mesmes yeux vous marquoient tant de colere, ils vous assuroient d'un violent amour, & ma bouche en vous imposant avec fureur un silence si peu de saison, vous expliquoit assez le trouble de mon cœur, & l'extrême besoin où j'estois que la vostre me tirast de peine. Vous vous estes aimé & cõsideré plus que moy. Vous n'aviez rien à craindre pour vous, &

cependant ce n'eſt que pour vous que vous avez craint, & vous m'avez abandonnée à mes ſouffrances. Qu'il ne craigne donc point, cet Amant bien aimé, de deſobeïr en des occaſions de cette nature; qu'il remontre & qu'il ſupplie; mais qu'il preſſe & qu'il s'emporte, s'il en eſt beſoin, autant que la bienſeance le pourra permettre. Qu'a-t-il à craindre? Il a ſon innocence pour luy; & l'injuſtice meſme de ſa Maiſtreſſe luy répond avec certitude de l'évenement. La Belle ne ſera pas plûtoſt ſortie de ſon erreur, qu'elle rentrera en elle-meſme, elle aura de la confuſion de cette injuſtice, & elle ſera bien aiſe d'en faire compenſation

avec cette prétenduë (mais ſi utile) deſobeïſſance. Elle croira meſme luy en devoir de reſte, & alors la paix ſe fera entr'eux, avec les douceurs & les tendreſſes que ceux-là ſeuls peuvent bien comprendre qui ont eu quelquefois le bonheur de les éprouver.

Si la condition des Femmes eſt plus commode & plus avantageuſe que celle des Hommes.

SAns faire icy un dénombrement de ce qu'il y a de commode & d'importun, de doux & de fâcheux dans la condition de chacun des deux Sexes; & ſans invoquer Tireſias qui avoit eſté de l'un & de l'autre; il me ſuffit

d'avoir veu quantité de Femmes témoigner ſérieuſement quelque déplaiſir de l'eſtre, & ſouhaiter de devenir Hommes, ſi cette métamorphoſe euſt pû ſe faire: mais je n'ay jamais veu d'Hommes envier l'état du beau Sexe, quelques privileges, & quelques avantages qui s'y trouvent attachez.

Si l'on peut haïr ce que l'on a une fois bien aimé.

LA Perſonne de qualité, qui entr'autres excellens Ouvrages, nous a donné le petit Livre des Maximes de Morale, qui eſt un Livre tout d'or, & où toutes choſes ſont ſi dignes de la naiſſance, & du ſublime génie

de ſon Autheur, a dit un mot admirablement bien penſé, Que l'eſprit eſt ordinairement la dupe du cœur. C'eſt ſur ce principe qu'on pourroit douter ſi l'on haït veritablemenr ce qu'on a une fois bien aimé, & qu'on pourroit auſſi en retournant la Queſtion, demander ſi l'on a veritablement aimé ce qu'on eſt fort aſſuré de haïr. On pourroit encor ce me ſemble rechercher, & aprofondir, ſi l'on ne s'eſt point également mépris à ces deux paſſions, en ſorte qu'il n'y ait point eu de veritable amour, & qu'il n'y ait point auſſi de veritable haine, car la Queſtion peut s'étendre juſques-là. Mais puis que dans noſtre Propoſition il ne s'agit

pas de ce dernier doute ; que l'affection paſſée y eſt ſuppoſée veritable, & qu'en effet il eſt difficile que nous nous abuſions quand nous ſommes perſuadez que nous aimons, au lieu que nous nous trompons ſouvent, lors que nous croyons haïr ; ſi nous examinons bien les choſes, & ſi nous nous examinons bien nous meſmes, je croy que nous ne ferons pas difficulté de nous declarer pour l'affirmative. A le bien prendre, l'incertitude de noſtre haine n'eſt qu'un certain milieu entre cette paſſion & celle de l'amour. C'eſt le temps du combat qui ſe donne dans noſtre cœur pour le faire paſſer à celle là, ou le faire retourner à celle-cy. Juſqu'à l'entiere

détermination de ce cœur, ce n'eſt ny haine ny amour, & ce ſont pourtant tous les deux enſemble. On peut comparer ce temps-là à un crépuſcule qui n'eſt ny jour ny nuit, & qui participe de l'un & de l'autre. Mais enfin cet état douteux & confus, ne peut pas toûjours durer. Ou l'amour, comme le Soleil au matin, gagnera le deſſus, & pour lors les tenebres de la haine ſeront diſſipées; ou comme un Soleil qui ſe couche, il laiſſera former à cette noire paſſion une affreuſe nuit qui ſera peut-eſtre ſans plus de retour à la lumiere. Qu'un galant Homme ait un veritable amour, une legereté qui n'avoit point encor échapé, une premiere offence

qu'il en reçoit, la découverte de quelque petit defaut, luy donnent du chagrin & de l'inquietude; mais un soûrire, un éclairciſſement, un peu plus de précaution, diſſipent ces petits nüages. La reconciliation ſe fait bien-toſt, & meſme pour l'ordinaire avec un redoublement de tendreſſe. Si apres cela il reconnoiſt dans l'Objet aimé de la tiedeur, & des negligences; s'il voit des manieres toutes oppoſées aux ſiennes, & la préference donnée à un nouveau venu, ce pauvre cœur eſt vivement touché. Mais un empreſſement affecté; des ſermens meſlez de plaintes; plus de complaiſance à l'avenir, l'appaiſent encor & le ramenent. Que ſi dans la

ite il s'aperçoit d'un veritable
épris; s'il trouve qu'on luy fait
ne perfidie; s'il eſt convaincu
ue cet Objet de ſon amitié a de
randes imperfections, voila
e ſemble à ce coup l'Amant
ui ſe va dégager, & la Per-
onne aimée réduite à une con-
uſion inévitable. Cependant
ombien de ces ſortes de cou-
ables, & principalement en
mour, ſçavent ſe tirer de ce
nauvais pas! Un tour d'adreſſe
nventé ſur le champ; deux ou
rois larmes répanduës à pro-
os; une impudente fierté au
dehors qui cachera les troubles
de la conſcience alarmée, feront
recevoir pour bonnes de tres-
mauvaiſes raiſons. On démen-
tira ſes yeux & ſes oreilles, &

l'on demandera pardon d'avoir eſté trahy. Mais ſi ces deſordres ſe rendent frequens, ils deviennent enfin inſuportables. Le fonds de l'amour & de la patience vient à s'épuiſer. On ſe laſſe de combatre ſi ſouvent contre ſoy-meſme en faveur de l'ingratitude. On prend party. On paſſe à la haine. On croit en avoir, & l'on ne s'y trompe plus. Ce n'eſt plus ce meſme Objet qui nous paroiſſoit ſi aimable, & nous avons peine à nous pardonner d'avoir eſté ſi longtemps de foibles idolâtres, & de miſerables captifs. Tout eſt changé de part & d'autre. Dans nos premieres querelles, nous courions chez cette Perſonne, ſeulement, diſions-nous à nous-

eſmes, pour luy faire des re-
oches; mais en effet pour le
ul plaiſir de la revoir & de
ous racommoder. Aujourd'huy
ous la fuyons ſérieuſement, &
ous l'évitons avec ſoin. Sa pre-
nce nous choque, & nous
rite. Son idée, ſon ſouvenir, ſon
om ſeul, nous troublent, & nous
ortirions volontiers hors de
ous-meſmes plûtoſt que d'y
ien ſouffrir qui ait du raport
vec elle, ſi ce n'eſt la haine
ue nous luy portons. Nous
llons plus loin, & il eſt ſi natu-
el de ne vouloir jamais rien
erdre, que quand nous venons
à faire réflexion ſur tant de ten-
dreſſe, de ſoins, de ſervices, de
patience, de retours, & de
ſouffrances que nous regreton

comme tres-mal employées, e
l'impossibilité où nous nous
trouvons de regagner tout cela,
est cause que nous tâchons par
un expédient ingénieux de nous
en desdommager en quelque fa-
çon, & de nous vanger de toutes
ces pertes, en essayant de dé-
poüiller ces nouveaux objets de
nostre haine, de l'estime, & de
tous les autres avantages dont
ils estoient en possession, soit
chez nous, soit chez les autres;
& comme quelques Cosmogra-
phes tiennent que le fonds des
abismes les plus creux, répond
à la hauteur des montagnes les
plus élevées, ce qui fait, disent-
ils, un juste contrepoids de toute
la machine; de mesme s'il nous
estoit possible, nous abîmerions

ces Perſonnes pour qui nous n'avons plus que de l'indignation, & nous tâchons en toutes manieres de les mettre auſſi bas que nous avons autrefois pris de peine à les élever, comme n'y ayant que ce ſeul moyen de mettre noſtre cœur en repos, & d'appaiſer nos regrets. Voila ce qui n'arrive que trop ſouvent dans le monde, & qui n'y devroit jamais arriver. Quelques outrages que nous ayons reçeus, il n'y a point de haine qui ſoit legitime. Il doit ſuffire à un bon cœur d'oſter ſa tendreſſe à ceux qui en ont cruellement abuſé. S'ils ſont capables de quelque ſentiment raiſonnable, la privation d'une choſe ſi précieuſe ne leur

ſera pas une petite punition; s'ils ſont dans l'endurciſſement, toute noſtre haine nous feroit encor plus de mal qu'à eux. Il faut ſe contenter de ſe bien précautionner contre leur malice. Il faut les laiſſer en paix; leur deſirer, & leur faire effectivement le bien que nous pouvons. Quand nous ſommes aſſez heureux d'avoir reçeu des ſentimens auſſi moderez de celuy qui ſeul les peut donner, je croy qu'il y auroit de l'injuſtice à nous demander davantage.

S'il eſt plus glorieux de vaincre un cœur qui fait vanité d'eſtre indifferent, ou d'en vaincre un qui eſt prévenu d'amour pour un autre Objet.

FAire la conqueſte d'un cœur qui s'eſt declaré contre l'Amour ; prendre celuy qui prenoit toûjours, & qui ſe vantoit de ne pouvoir eſtre pris ; triompher des affections d'une belle & fiere Perſonne, quelle victoire plus glorieuſe que celle d'un ſemblable Vainqueur ! & ne peut-il pas ſe glorifier d'avoir fait ce que luy ſeul eſtoit capable de faire ! Au lieu que de toucher un cœur prévenu en faveur d'un autre, c'eſt ſeule-

ment triompher de la foibleſſe, & non pas de la force de ce cœur, comme le premier Conquérant ; & ne pourroit-on pas meſme dire que ce n'eſt tout au plus qu'un partage ? Cependant ſi nous conſidérons que ce cœur avec toute ſa fierté paſſée, eſtoit fait pour aimer du moins une fois ; que toſt ou tard il n'euſt pû s'en diſpenſer ; qu'en diférant quelque temps à ſe laiſſer prendre, il couroit peut-eſtre riſque de ſe voir réduit un jour à ſe donner, & à faire les premieres avances ; qu'il eſtoit ſans connoiſſance des forces qu'il prétendoit braver, & qu'il n'avoit que luy ſeul à ſon ſecours ; ces refléxions pourroient bien tourner noſtre jugement

auſſi bien que noſtre eſtime, en faveur de celuy qui attaque un cœur prévenu de paſſion. En effet, il entreprend un travail bien plus rude & plus pénible, & par conſéquent plus glorieux. Ce n'eſt point un cœur dépourveu d'expérience qu'il cherche à ſoûmettre, c'eſt un cœur aguerry & ſçavant en l'art de ſe défendre. Au lieu d'un adverſaire, il en a deux à combatre. Ce n'eſt pas aſſez de toucher le cœur d'une Belle, il faut encor en chaſſer l'Objet aimé. Il ne ſuffit pas de la rendre ſuſceptible des impreſſions de ſon merite, il faut effacer chez elle toutes celles que le premier Vainqueur y a déja faites; & quoy que ces deux choſes ſe faſſent

preſque toûjours à la fois, &
l'une par l'autre, ce ſont deux
ouvrages qui occupent double-
ment, & qui demandent diverſes
adreſſes. Que diray-je de plus?
Il ne s'agit pas ſeulement de
combatre & de ſurmonter une
obſtination aveugle, mais une
tendreſſe vigilante, un attache-
ment qui plaiſt, & une fidelité
encor vierge. Enfin il faut vain-
cre tout enſemble & le Vaincu
& le Vainqueur, unis d'une par-
faite intelligence. En un mot je
croy que l'on peut comparer ce
cœur dans ſon premier état, à
une Ville dont la principale dé-
fenſe ne conſiſte qu'en la réſo-
lution de ſes Habitans, réſolu-
tion ſouvent paſſagere, & dé-
fenſe toûjours peu ſeûre; mais

que dans la ſeconde ſupoſition il reſſemble à une Place dont la premiere priſe a donné lieu d'y reparer les endroits foibles, & d'en rendre les Fortifications meilleures, pourveuë de plus d'une bonne Garniſon qui défend les Citoyens, & qui les tenant en bride, les empeſche de ſonger ſi toſt à parlementer & à ſe rendre.

Si apres avoir eſté traby d'une Maiſtreſſe qu'on a aimée parfaitement, on en peut aimer une autre avec une auſſi ardente paſſion.

CEtte Queſtion ſe doit, ce me ſemble, réſoudre par la diverſité des humeurs & des tempéramens. Un Homme naturel-

lement ſombre & ſoupçonneux; un autre qui aura de la ſageſſe, & qui ſe défiëra de ſon mérite, pourront difficilement, apres avoir eſté trompez par une premiere Maîtreſſe, avoir la meſme paſſion pour une ſeconde. A ces Gens-là il ſuffit qu'une choſe ſoit arrivée une fois, pour leur faire croire qu'elle arrivera toûjours; mais comme la multitude des Perſonnes gayes, folâtres, & préſomptueuſes, ſurpaſſe de beaucoup le nombre de celles par leſquelles j'ay commencé, je ſoûtiens que non ſeulement la choſe propoſée eſt poſſible, mais qu'elle arrive tres-ſouvent, & qu'il y a des Hommes faits d'une maniere, qu'apres avoir eſté trompez dix fois,

ils le ſeroient encor quarante, s'ils paſſoient à autant d'engagemens. La raiſon de cecy vient à mon ſens, de l'amour propre, qui ſe flate toûjours. La bonne opinion que nous avons de nous-meſmes, fait que quand nous ſommes trompez, il ſe meſle avec l'indignation que nous avons pour nos trompeurs, un certain ſentiment de mépris qui nous les fait regarder avec une pitié dédaigneuſe. Ce ſont des miſérables, diſons-nous, qui n'avoient pas d'aſſez bons yeux pour bien cõnoiſtre ce que nous valons, autrement ils nous auroient rendu juſtice. Ils y ont perdu plus que nous, & ſe ſont fait tort à eux-meſmes C'eſt un extraordinaire que cela ſe

foit rencontré de la ſorte une ou plusieurs fois ; ce ſont des eſpeces de Monſtres que nous ne trouverons pas toûjours en noſtre chemin. Les Perſonnes éclairées & de bon gouſt, en uſeront ſans doute autrement, & nous traiteront plus conformement à noſtre mérite, ou du moins à celuy de noſtre affection. Voila juſques où va noſtre enteſtement. D'ailleurs, ſelon le dire d'un excellent Poëte, il n'eſt rien de ſi naturel que d'eſperer toûjours un meilleur lendemain ; & certainement c'eſt la plus grande de toutes les illuſions de noſtre vie. C'eſt ſur ce continuel & chimérique eſpoir qu'elle roule depuis ſon commencement juſques à

ſa

sa fin, sans que nous puissions jamais parvenir à ce meilleur état dont l'attente nous sert d'amusement jusques au dernier soûpir. Joignez à cela que les Personnes affectives, & qui sont portées à l'amour par la necessité de leur panchant, sont dans l'impossibilité de s'en défendre. C'est leur souverain plaisir qui ne seroit plus plaisir, & qui changeroit de nature, si elles estoient trop sujetes à la défiance & aux soupçons. Comme ces Gens-là n'aiment pas ordinairemẽt avec une extréme délicatesse, ils ne font presque pas de reflexion aux infidelitez passées, & ils s'abandonnent également à l'amour & à la confiance. Pourveu que le nouvel objet de leurs

ſoins ſçache les tromper avec un peu plus d'adreſſe, & les endormir agreablement, les voila rengagez avec autant d'aſſurance & de paſſion que jamais. Je me ſouviens d'avoir leû (mais je ne puis dire preſentemẽt en quel endroit) qu'un Marchand qui par une tempeſte avoit fait une perte conſidérable de Canelle, ou de telle autre marchandiſe que vous voudrez, eſtant un jour aſſis ſur le bord de la Mer, mais en un jour ſi beau & ſi ſerain, qu'il ſembloit rire avec elle, & elle inviter noſtre Marchand à ſe rembarquer pour un ſemblable trafic, il ſe mit à dire en l'apoſtrophant: Je voy bien ce que c'eſt, perfide Element, tu me demandes encor de la Ca-

nelle, mais par Jupiter tu n'en auras plus de moy. Qu'il eſt rare de trouver un Sage qui en faſſe de meſme, & qui apres une premiere infidelité ſouffer-te, ait le courage de dire à l'amour ; Je le voy bien, petit Dieu trompeur, tu veux m'engager de nouveau à aimer, mais je me garderay bien de remettre mon cœur à ta mercy. Heureux qui prend une ſi ſalutaire réſolution, & plus heureux qui l'exécute !

Les Lettres qui ſuivent ſont ſur des matieres diférentes. La premiere m'a eſté envoyée de Rheims. Elle eſt de Mr de la Salle Sr de l'Etang. Vous le trouverez d'un ſentiment contraire à celuy de Mr Gardien ſur la cinquiéme Queſtion.

ORIGINE
DE LA SCULPTURE,
DE LA PEINTURE,
ET DE L'USAGE DU COLLIER DE PERLES.

A MONSIEVR ***

NE seroit-ce pas, Monsieur, vous écrire quelque chose de galant sur ce qui est propre dans le dernier Extraordinaire, que de me servir à propos d'une galanterie de Passage, pour ainsi dire, que Mercure eut avec la charmante Hersé ? Ce Dieu, n'ayant pû dérober les Trou-

peaux d'Admete conduits par Apollon, quitta la Theſſalie & ſe rendit à Athenes, où ſon cœur devint la proye d'une paſſion plus noble que n'eſt celle du larcin. Il n'ignoroit pas ſans doute qu'on y celebroit alors la Feſte de Minerve, & que ſelon la coûtume, les Filles avoient ce jour-là leur teſte chargée de Guirlandes, & de Paniers de fleurs, dont elles alloient faire une offrande au Temple de la Déeſſe. Il ignoroit peut-eſtre encor moins qu'il eſtoit dans une trop grande tranquilité, & qu'il devoit chercher matiere à une avanture amoureuſe. Quoy qu'il en ſoit, la belle Herſé ſortoit du Temple avec toutes ſes Compagnes, lors qu'il arriva en

cet endroit. Il ne l'eut pas plûtoſt veuë, qu'ébloüy du vif éclat de ſes charmes, il devint en meſme temps ſon Admirateur, & ſon Amant. Mais ce qui augmenta fort la paſſion qu'il commença de ſentir pour elle, ce fuſt qu'en la ſuivant juſqu'au Palais de Cécrops ſon Pere, il l'entendit s'expliquer avec des agrémens tout particuliers ſur une queſtion que des Perſonnes de ſa Compagnie avoient avancée.

Si je ne me trompe, leur diſoit elle, il eſt moins difficile, & par conſéquent moins glorieux, de vaincre un cœur prévenu d'amour pour un autre Objet, que d'en vaincre un qui fait gloire d'eſtre indiférent. N'eſt-

ce pas une avance considérable à un Amant qui veut gagner les bonnes graces d'une Belle, que cette Belle sçache déja ce que c'est que d'aimer, & qu'il ne soit point en peine de luy aprendre à démêler dans tout ce qu'il fait, & dans tout ce qu'il dit, ce qui ne part que de l'amour? Vous me direz que ce seroit en effet une avance pour ce nouvel Amant, s'il avoit lieu d'esperer d'aller plus loin, c'est à dire, si la Beauté qu'il adore n'aimoit point ailleurs fortement, & si elle pouvoit devenir sensible à une flâme étrangere, quand celle qui la consume est extrémement violente. Mais ne m'avoüerez-vous pas que ce qui est violent n'est presque jamais

de durée ; & que la nouveauté pouvant avoir de l'aſcendant ſur l'eſprit de la Perſonne qu'on aime, cette meſme nouveauté eſt capable de luy faire trouver de la langueur dans les ſoins trop reïterez qu'elle a reçeus d'un premier Amant, & les luy montrer comme changez de nature au moment qu'elle commenceroit à changer d'objet ? N'entrera-t-elle point quelquefois dans la défiance de ſe conſerver toûjours ce premier Amant ; & dans cette veuë, ſans toutefois prétendre le perdre, n'accordera-t-elle pas quelque eſperance à un Rival, en qui je ſupoſe un merite auſſi rare, & auſſi ſingulier que dans le premier Amant ? Mais n'avoir pas la force de

haſſer ce nouveau paſſionné,
'eſt-ce pas commencer à ſe
endre? Et parce qu'un cœur
ui laiſſe eſperer ſa conqueſte,
a preſque toûjours plus loin
u'il ne penſe, il ne faut pas
étonner s'il arrive que le der-
ier venu l'emporte. Eh bien,
ors qu'il l'emporte, eſt-ce là ce
ui rehauſſe la gloire de ce nou-
eau Triomphant, que d'eſtre
a cauſe d'une infidelité, que de
aire rompre les ſermens peut-
ſtre les plus inviolables, & que
'aimer & eſtimer une Perſonne
our laquelle (s'il eſtoit à la
lace de ſon Rival abandonné)
auroit tous les mépris imagi-
ables? Enfin ſa gloire n'eſt
roprement qu'un faux or, qui
'a que tres peu de l'éclat du

veritable, en comparaiſon de celle qu'il y a à vaincre l'indifé-rence d'une Belle qui ſe glorifie d'en avoir, puis qu'il faut com-batre en elle l'eſprit & le cœur. C'eſt un coup de Maiſtre que de luy inſpirer de l'amour, quand elle n'a jamais répondu que par de froides civilitez aux déclarations les plus tendres, ou quand elle les a toûjours évi-tées avec beaucoup de ſoins. C'eſt luy inſinuer des ſentimens dont elle ne ſemble point ſuſ-ceptible, & c'eſt ſçavoir ſi bien la tourner, qu'elle ſe trouve diſ-poſée à ne ſe pas faire davan-tage un merite de conſerver ſon cœur dans la liberté, & de ne l'abandonner pas aux troubles & aux inquietudes de l'amour.

our moy, ajoûta la ſpirituelle Herſé, j'en puis parler. Vous çavez que je ne manque point 'Adorateurs : mais je crois auſſi mpoſſible que pas un d'eux ſur-nonte mon indiférence, qu'il éroit mal-aiſé qu'ils ne de-vinſſent tous jaloux du bonheur le celuy que je leur préfere-ois.

Ce diſcours finy, & les civi-itez eſtant faites de part & d'au-re, la Compagnie ſe ſepara. Herſé eſtoit ſur le point d'en-rer chez elle avec ſa Sœur Aglaure, lors que Mercure l'a-bordant, ſe fit connoiſtre, & de-buta par ces Vers.

Non, je ne doute point qu'il ne ſoit im-poſſible
Qu'un Mortel ait le droit de vous rendre ſenſible;

Vos charmes m'ont instruit de cette verité:
Ils me l'ont dit, Herse, qu'une beauté parfaite,
Telle que vous l'avez, n'a jamais esté faite
Qu'afin d'aimer un jour quelque Divinité.

Ensuite ce Dieu s'étendit sur des protestations d'une amour sincere & immuable, jusqu'à ce qu'il eut conduit Herse dans son Apartement, où il luy demanda la permission de venir souvent la voir. Comme on ne passe guéres en un instant d'une grande indifférence à une grande amour, elle ne consentit pas tout à fait à cette demande. Mercure qui s'en voulut assurer l'effet, tâcha de mettre Aglaure dans son

arty. C'eſtoit une ſeconde
)anaé qui ne ſe gagnoit que par
es pluyes d'or. C'eſt pourquoy
lle luy fit entendre, que l'en-
rée chez Herſé eſtoit une gra-
e qu'il n'obtiendroit point ſans
'acheter. Il ne manqua pas
la combler de preſens ; mais
ne action ſi baſſe & ſi peu di-
gne de la naiſſance d'Aglaure,
déplut tellement à Minerve,
que pour l'en punir elle la livra
aux tranſports les plus furieux
de l'envie & du deſeſpoir. La
voila auſſi toſt dans de conti-
nuelles aprehenſions que Mer-
cure ne rende ſa Sœur heureuſe.
Cent fois elle eſt ſur le point de
recourir au pouvoir du Roy ſon
Pere, afin de troubler cette a-
mour naiſſante, & d'en détour-

ner le succés. Elle persiste toutefois dans la volonté de rester toûjours devant la Chambre d'Hersé, & d'employer tous les obstacles capables d'empécher Mercure d'y entrer. Ce Dieu indigné de l'ingratitude de cette Fille, & de son manquement de foy, la change en une Statuë de Pierre, à l'instant qu'elle témoigne vouloir le chasser de cet Apartement. Peut-estre que d'ailleurs Minerve n'avoit pris si fort à cœur la punition d'Aglaure, que parce qu'elle avoit préveu que la métamorphose de cette Mortelle seroit l'origine de la Sculpture & de la Peinture, & rendroit complet le nombre des Arts liberaux, ausquels préside

cette Déesse. Quoy qu'il en soit, peu de temps apres que le Mes- sager des Dieux se fut vangé de sa sorte, & qu'il fut sorty de la Chambre d'Hersé, un Ouvrier du Palais de Cécrops, passant devant la Statuë d'Aglaure, s'a- visa d'en dessiner le Porfil sur une Pierre qui estoit contre une muraille à l'oposite, & y suivit avec un crayon les extrémitez de l'ombre de cette Statuë, qui estoit alors éclairée des rayons du Soleil. La Figure ainsi tra- cée plut à l'Ouvrier, & afin que rien ne s'en effaçât, il fit des entailles dans la Pierre, & inspiré par je ne sçay quel génie, il en vint jusqu'à conti- nuer ces mesmes entailles, & à imiter autant bien qu'il le pût

Aglaure petrifiée. Son ouvrage eſtant achevé, il remarqua que les habits de cette Fille, quoy que changez de nature, n'eſtoient pas changez de couleur, & comme ſuivant ſa naiſſance elle portoit la Pourpre, il ſe ſouvint que l'on ſe ſervoit pour la teinture de cette couleur, du ſang d'un Poiſſon que les Latins appellent *Murex*. Il en chercha donc, & en apliqua. Enſuite afin de reſver mieux à la couleur de chair qu'il devoit employer ſur le viſage & ſur les bras de la Figure, il s'apuya contre une Feneſtre prés du vaiſſeau où eſtoit la Pourpre; & pouſſant du coude ce vaiſſeau, ſans y penſer, il coula un peu de cette Pourpre le long du ciment de

la Muraille. Cela le tira de peine, car il vit que le blanc mêlé avec le rouge faiſoit une carnation telle qu'il la ſouhaitoit. A l'égard du noir qu'il luy faloit pour colorer la prunelle des yeux & les cheveux, cela ne pouvoit l'embarraſſer, quand meſme il euſt dû ne mettre en uſage que le crayon dont il s'eſtoit déja ſervy. Enfin ſon Ouvrage attirant la curioſité de tout le monde, fut eſtimé, non parce qu'il eſtoit un chef-d'œuvre, mais parce qu'il donnoit lieu d'en faire. Auſſi la Sculpture & la Peinture ſont devenuës des Arts nobles & curieux par les ſoins de tant de Nourriſſons de Minerve, qui eſtant animez de ce feu celeſte

que déroba Prometée, ont laissé des Ouvrages dignes de parvenir à la Posterité la plus reculée.

Si je ne craignois de passer les bornes d'une Lettre, je m'étendrois sur ce que Mercure au sortir de la Chambre d'Hersé, alla dans la Phénicie par l'ordre de Jupiter, & que cet illustre Envoyé rencontra vers le rivage de la Mer, l'Amour, Vénus, & les Graces, qui prenoient en cet endroit le plaisir de la promenade. Je montrerois au long comme ce petit Dieu ayant à percer des cœurs plus durs que des rochers, éprouvoit la pointe de toutes ses Flêches sur des Perles à cause de leur dureté. Je dirois que dans les Perles qu'il avoit percées, il passoit un

filet de la corde de son Arc, qui alors estoit usée, & que ce filet plein de Perles qu'il mettoit ensuite en badinant autour de son col, faisoit un effet qui plaisoit aux Graces. Je n'oublîrois pas que Vénus témoigna qu'elle auroit de la joye si la mode de porter de semblables Colliers s'établissoit parmy les Femmes, puis que ce seroit une espece d'hommage qu'elles luy rendroient en portant des marques du lieu de sa naissance. J'oublîrois encor moins que Mercure s'estant offert à servir la Déesse dans son souhait, emporta un Collier de la façon de l'Amour, qu'il le presenta à Europe Fille d'Agenor, que la mode s'en établit à la Cour de ce Prince,

& qu'insensiblement cette mode a eſté ſuivie par toute la Terre. Mais je dois plûtoſt songer à vous dire que je ſuis, Voſtre, &c.

AVANTURE DV PARNASSE.

A MADAME D. C.

VOus allez eſtre ſurpriſe, Madame, de ce que j'ay à vous raconter. Gardez vous bien de le prendre pour une imagination. Je ne vous diray rien que de vray, & je vous le jure, foy de Diſciple du grand

Apollon. Je reſvois profondement dans ma Chambre. Vous jugez bien que c'eſtoit à vous, puis que vous eſtes l'unique objet de mes penſées. J'en vois d'aſſez mélancoliques ſur les maux que vous me faites ſouffrir, quand tout d'un coup je me ſentis enlevé du lieu où j'eſtois, ſans que je vous puiſſe dire ny comment, ny par où l'on m'en fit ſortir. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'apres m'avoir fait traverſer pluſieurs Campagnes, on me laiſſa ſur un fort agreable Vallon que je reconus eſtre le ſejour le plus ordinaire des Muſes.

I'y vis la fameuſe Fontaine
Que Pégaſe forma ſous le nom d'Hippocrene,

Rouler de tous costez le cristal de ses
eaux.
Ce Vallon en tout temps produit des
fruits nouveaux,
Que le sçavoir & le merite
Ont seulement droit de cueillir.
Quoy que ces fruits croissent fort viste,
Iamais Mars, ny l' Amour, ne les laiſ-
sent vieillir.

Apres avoir consideré quelque temps les beautez du Vallon dont je vous parle, & veu quantité de Personnes ausquelles on en défendoit l'entrée, sur ce que le nom de méchans Poëtes qu'ils s'estoient acquis, les faisoit regarder comme prophanes, j'avançay mon chemin pour gagner le sommet de la Montagne.

Là sur un siege de gazon
Ie vis le charmant Apollon,

Qui des doux accords de ſa Lyre,
Environné des doctes Sœurs,
Raviſſoit plus qu'on ne peut dire
Et les oreilles, & les cœurs.

J'aurois peine à vous exprimer les charmes qu'eut pour moy cette melodie. Je me détournay pour voir ſi j'eſtois ſeul à l'entendre, & je n'apperçeus que mon amour (c'eſt à dire celuy que j'ay pour vous) qui cõme il ne me quitte jamais, avoit eſté enlevé avec moy. Sa beauté, & un je ne ſçay quel air doux & noble tout enſemble, le firent remarquer de toute la Troupe, qui ne le pût voir ſans l'admirer.

Apollon dit que cet Amour
Eſtoit un Enfant de naiſſance,
Et qu'il jugeoit de luy qu'un jour

Il ſeroit un Amour de haute conſé-
quence.
Alors de ſes Parens il demande le nom.
Ie luy fis ſigne de ſe taire;
Mais malgré moy, comme il eſt fort
ſincere,
Sans s'étonner, regardant Apollon,
Il répondit que vous eſtiez ſa Mere.

Il n'eut pas de peine à ſe faire croire. On luy trouva toute la délicateſſe de vos traits, & il ne vous eut pas ſi-toſt nommée, qu'on s'écria qu'il vous reſſembloit parfaitement. Tout ce qui ſurprit, ce fut de le voir paſle & ſans embonpoint. Il ne pût cacher que ce defaut venoit du peu de nourriture que vous luy donniez. Cette rigueur pour un Fils parut extraordinaire, & on apprit avec beaucoup d'étonnement,

Que

Que pour trois ſemaines d'abſence,
Vous ne luy laiſſiez ſeulement
Que quatre ou cinq grains d'eſperãce
A prendre je ne ſçay comment;
Qu'il n'appaiſoit ſa ſoif qu'à la faveur des larmes
Que m'oblige à verſer le malheur de mes feux,
Et qu'il eſtoit toûjours dans les triſtes alarmes
Que reſſent mon cœur amoureux.

A dire le vray, une ſi cruelle maniere d'agir fut fort condamnée. Apollon & les Muſes en murmurerent longtemps, & me donnerent enfin l'avis que je vous envoye, dans la penſée que vous voudriez bien déferer à leurs remontrances.

AVIS D'APOLLON ET DES MUSES.

DEsormais, belle Iris, traitez mieux un Amour
Dont nous sçavons que vous estes la Mere;
Faute de nourriture, il peut perdre le jour,
Songez-y, c'est là vostre affaire.

Vous ne sçauriez pour luy marquer trop de bonté.
Il est bien fait, des plus beaux qui se voyent;
Et les soins qu'il vous rend ont assez merité
Qu'en sa faveur les vostres se déploient.

Pour peu qu'on songe à le nourrir,
Il est encor d'un âge à croistre.

Quel crime vous feriez de le laiſſer
périr,
Apres que vous l'avez fait naiſtre!

Comme on nous employeroit à publier
ſa mort,
Dés que nous aurions dit, Iris en eſt
coupable,
Chacun plaignant ſon triſte ſort,
Vous traiteroit de Mere impitoyable.

Prévenez ce reproche, & par quelques
douceurs
Qui vous couſteront peu de choſe,
Faites ceſſer les injuſtes langueurs
Que voſtre dureté luy cauſe.

Songez, Madame, que cet avis vous eſt donné par un Dieu & par des Déeſſes, qui méritent bien qu'on les croye. Vous ne hazardez rien en vous mettant en état d'en profiter, & tout eſt peut-eſtre à craindre pour vous,

si vous vous exposez à la vangeance que leur indignation vous peut attirer.

RECHERCHES

SUR L'ORIGINE DU PARCHEMIN, DU PAPIER, ET DES TABLETES.

A MONSIEUR ***

CE seroit perdre le temps, Monsieur, que de parler davantage de l'origine des Mouches. Elles ne sont plus de saison, outre que tant d'honnêtes Gens en ont dit de si belles cho-

ſes. Cherchons plutoſt des couvertures pour nous garantir du froid. L'uſage des Peaux & des Fourrures a commencé dés les premiers Siecles. J'avois penſé d'abord que la ſeconde Enigme du Mercure de Novembre pouvoit eſtre la Fourrure d'un Manteau, qui eſt une Machine ronde, dont elle occupe la moitié, & dont un Homme de Lettres ſe couvre ordinairement dans ſon Cabinet. Mais apres m'eſtre repreſenté la figure d'une Timbale, & le couvercle d'un Livre, j'ay pris le party du Parchemin, dont l'invention n'eſt pas ſi moderne que pluſieurs ſe ſont imaginé. Les Grecs qui ſont les Singes des Egyptiens, & ceux-cy des Hébreux, s'en

attribuënt l'invention, la rapportant à Attalus Roy de Pergame, qui regna pres de trois cens ans avant Auguſte. Ce riche Roy qui fit le Peuple Romain ſon heritier, en envoya quantité à Rome, où le Parchemin commença d'entrer en uſage, quoy que d'autres diſent que ſon Succeſſeur Eumenes en diſtribua le premier par toute l'Aſie ; mais il eſt tres-certain que les Hébreux s'en eſtoient ſervis longtemps auparavant, puis que les Livres Sacrez que le Grand Preſtre Eleazar envoya en Egypte au Roy Philadelphe, pour eſtre traduits en Grec par les Septante, eſtoient écrits ſur du Parchemin, duquel il admira la beauté & la déli-

ateſſe. D'ailleurs Hérodote
ui vivoit plus de cent cin-
uante ans avant Attale, dit
u'on écrivoit ſur des Peaux de
Mouton & de Chevre, & que
a coûtume en eſtoit fort an-
ienne. Il eſt bien vray que la
Ville de Pergame, outre l'avan-
age qu'elle avoit d'eſtre la Pa-
rie de Galien, d'Apollodore,
& d'autres grands Perſonnages,
e pouvoit glorifier d'avoir don-
é la premiere le plus grand
ſage du Parchemin, qui en re-
ient meſme le nom juſqu'à pre-
ent. Un des derniers Ptolomées
aloux de la gloire & du merite
le Philadelphe, ruina tous les
apyrus d'Egypte, & fit d'ex-
reſſes défenſes de travailler au
apier, pour inſtaler l'uſage du

Parchemin. Ce Papyrus estoit une espece de Jonc & de Roseau qui croissoit dans les Marais du Nil, dont la tige haute de dix coudées au plus, estoit fort grosse & triangulaire, déclinant insensiblement de bas en haut, de laquelle on faisoit le Papier, en le séparant avec une aiguille. Le meilleur estoit le plus proche du cœur, & tiré du milieu de la tige, duquel on se servoit seulement pour les Livres Sacrez. Aussi l'appelloit-on Hiératique, puis Auguste, Livien, & Claudien par usurpation & flaterie. On luy donnoit plusieurs surnoms, qu'il tiroit ou du lieu où il se faisoit, comme Amphitheatrique, Sobennitique, Saïtique, Tænionitique;

ou de ſon uſage, comme Emporetique ; ou de ſon appreſt, comme Fannien, du nom d'un certain Fannius qui l'appreſtoit merveilleuſement bien à Rome. Il s'en trouvoit de pluſieurs largeurs, ſçavoir de ſix, de neuf, de dix, d'onze, & de treize doigts pour les plus petits. Le moyen eſtoit d'un pied, & le plus grand, d'une coudée. L'Invention du Papier eſt autant ou plus ancienne que celle du Parchemin. Les Livres de Numa Pompilius qui furent trouvez dans ſon Tombeau plus de cinq cens ans apres ſa mort, ſous le Conſulat de P. Cornelius, L. Fulvius Cethegus, M. Biobius, & Q. Fulvius Pamphylus, eſtoient écrits ſur du Papier ; ce

qui fait voir clairement qu'il n'eſt pas inventé du temps d'Alexandre le Grand, qui regna plus de trois cens ans apres Numa. Ainſi donc le premier Papier n'a pas eſté fait dans Aléxandrie, comme quelques-uns ont voulu dire. Ce Papyrus que les Perſes négligeoient, croiſſoit auſſi ſur les bords de l'Euphrate aſſez pres de Babylone, & en Syrie dans le meſme Marais où l'on trouvoit le *Calamus Aromaticus*, ou Canne odorante. On en faiſoit meſme du Papier dans la Ville de Tyr, lequel s'appelloit Cartha, du nom de la Fondatrice de cette belle Ville. On peut remarquer en paſſant, que Carthage, qui fut autrefois la terreur de l'Empire

Romain, a tiré ſon nom de ce mot, Didon s'appellant auſſi Cartha. Avant l'uſage du Papier & du Parchemin, on écrivoit premierement ſur des feüilles de Palmier; mais le pourroit-on croire ? on écrivoit auſſi ſur des feüilles de Mauves. S. Iſidore en eſt garant avec d'autres, apres Helvius Cinna tres-ancien Poëte. On écrivit enſuite ſur des Tabletes qui ſe faiſoient de l'aſſemblage de pluſieurs petites tables tirées de l'écorce intérieure & la plus proche du tronc de certains Arbres, principalement de Til, d'Ormeau, de Citronnier, & d'autres aiſez à fendre. On les aplaniſſoit fort délicatement, & on les couvroit legerement

de cire, ſur laquelle on écrivoit avec un Styl ou Poinçon. On en faiſoit auſſi d'Yvoire, de Toile, de Parchemin, & de pluſieurs autres matieres. D'abord ces Tableres n'eſtoient compoſées que de deux feüilles, puis de trois, de quatre, de cinq, & de plus. Leur uſage le plus ordinaire eſtoit pour les affaires domeſtiques, pour les Lettres, & principalement pour les Teſtamens. La premiere feüille contenoit ce que le Teſtateur ordonnoit de ſes funerailles & des fondations de ſa Sepulture. La ſeconde, les parts & les noms de ſes Heritiers. La troiſiéme & les ſuivantes, les ſubſtitutions & donations qu'il faiſoit à quelques Particuliers, pour récom-

penſe & reconnoiſſance de leur amitié & de leurs ſervices. On ſe ſervoit encor de grandes Tables de bois couvertes de cire, pour écrire les Loix, les Ordonnances du Senat, & autres Monumens publics. On les appelloit *Schedus*, ou *Schedulus*, à proportion de leur grandeur, duquel nom nous nous ſervons encor preſentement pour ſignifier une Promeſſe ou Cedule que nous donnons pour aſſurance, lors que nous empruntons d'un Amy. En ſuite on enregiſtra ces meſmes Ordonnances & autres Actes publics, ſur de grandes lames ou rouleaux de Plomb, puis ſur l'Airain & le Marbre. On écrivit auſſi dés le commencement ſur de la Toile,

principalement de Lin, comme eſtoient les Livres que la Sybille de Cume preſenta à Tarquin le ſuperbe. Les Perſes ne ſe ſont ſervis autrefois que de Toile de Soye pour tracer en broderie toutes leurs affaires publiques & particulieres ; mais la plus ancienne écriture s'eſt faite ſur la Pierre, puis que les Enfans de Seth, Fils d'Adam, dreſſerent, longtemps avant le Deluge, deux Colomnes, l'une de Brique, & l'autre de Pierre, ſur leſquelles ils écrivirent les plus hauts Secrets de l'Aſtrologie qu'ils avoient les premiers inventez. Beroſe le Chaldéen qui enſeigna les belles Sciences à Athenes, & qui pour ſon merite fut honoré d'une Statuë dont la

langue estoit dorée, dit que les plus éclairez des Hommes écrivirent sur des Pierres, longtemps avant le Deluge, la perte du Monde qui devoit arriver par les eaux. Cette façon d'écrire passa depuis chez les Egyptiens qui écrivirent les premiers sur des Obélisques. Mitres fut le premier de leurs Roys qui en fit dresser; apres luy Sochis. Le troisiéme fut Ramises, qui regnoit du temps de la guerre de Troye, & en suite plusieurs autres. L'industrie humaine a passé bien plus avant. On a marqué des caracteres & des lettres meſme sur la peau des Hommes; ce qui se voit dans l'Histoire d'un certain Grec Asiatique, nommé Histius, qui

eſtant à la Cour de Perſe, & voulant écrire en ſecret à ſon amy Ariſtagoras, raſa la teſte d'un de ſes Eſclaves, ſous prétexte de le guérir d'une maladie des yeux, & forma des lettres autant qu'il voulut, luy piquant la peau avec une aiguille; & les cheveux eſtant crus par deſſus, il l'envoya à ſon Amy, avec ordre de l'avertir de le raſer comme il avoit fait. Cette ingénieuſe & admirable invention me met en memoire la Scytale des Lacédemoniens, & les Lettres ſecretes que Jules Céſar écrivit à ſes Amis. Il y a beaucoup de conteſtation entre les Autheurs touchant l'invention des Lettres & Caracteres dont les Anciens ont uſé. Les Payens

attribuënt l'invention des premieres Lettres à Mercure qui les enſeigna aux Egyptiens, ou à Menon qui ſe ſervit de ces Hyerogliphes qui cachent, ſous la figure de divers Animaux, le ſens & le ſecret de leur ſcience. D'autres diſent que les Etiopiens les ont données aux Egyptiens leurs Sujets. Quelques-uns en font les Aſſyriens inventeurs. D'autres ſoûtiennent que les Syriens les ont données aux Phéniciens, qui les porterent en Grece ſous la conduite de Cadmus, juſqu'au nombre de ſeize, auſquelles Palamedes pendant le Siege de Troye en adjoûta quatre, & peu apres Simonides Melicus quatre autres. Ariſtote au contraire dit

qu'elles ſont de tout temps, & qu'Epicharmus en adjoûta ſeulement deux. Diodore les fait auſſi tres-anciennes, diſant qu'Actinus Fils du Soleil, paſſant dans l'Egypte, avoit enſeigné l'Aſtrologie aux Egyptiens, & qu'un peu apres, un Deluge (qui eſt apparemment celuy de Deucalion) ruina tous les Monumens de Lettres dans la Grece, en faiſant périr la plûpart des Hommes: mais les Juifs & les Chreſtiens tiennent qu'elles ſont avant Noé, puis que les Enfans de Seth s'en ſont ſervis, comme j'ay déja dit. Il eſt vray qu'elles peuvent avoir péry par le Deluge. Philon en rapporte l'invention à Abraham; Euſebé à Moïſe, qui les donna aux Juifs,

que Pline appelle Syriens. Ceux cy les dõnerent aux Phéniciens, qui les porterent aux Grecs avec Cadmus, & les Grecs Pélasgiens dans le Païs Latin ; car Nicostrate, Mere d'Evandre, les apporta d'Arcadie, qui s'appelloit en ce temps-là Pélasgis. Chacun demeure d'accord que ces Lettres n'avoient pas dans leurs commencemens une forme si juste qu'elles ont eu depuis. Esdras qui estoit Scribe & Docteur de la Loy, reforma les Lettres Hebraïques apres le retour de Babylone, & la restauration du Temple sous Zorobabel. Les plus anciens Caracteres Grecs estoient quasi semblables aux Romains, comme on pouvoit juger d'une Ta-

ble de Cuivre tirée du Temple de Delphes, & dédiée à Minerve, qui estoit encor à Rome dans la Bibliotheque du Mont Palatin, du temps de Pline. Il est hors de doute que les Livres des Hébreux ne soient les plus anciens de tous. Les Egyptiens & les Chaldéens les ont suivis de pres, quoy que les Grecs se vantent à leur ordinaire d'estre les premiers, disant qu'on n'avoit veu aucun Livre avant celuy qu'Anaxagoras mit en lumiere, écrit de sa main. Gellius assure que Pisistrate le Tyran fut le premier qui en presenta pour estre leûs publiquement, & qu'en suite les Athéniens commencerent à les rechercher fort soigneusement, & en firent

un grand amas ; mais Xerces s'eſtant rendu maiſtre d'Athenes, les fit tranſporter en Perſe, d'où ils furent auſſi rapportez & rendus aux Athéniens par Seleucus Nicanor Roy de Macédoine. Le Roy Philadelphe & ſes Succeſſeurs, firent une fort belle Bibliotheque, compoſée de pres de ſept mille Volumes, laquelle fut brûlée pendant la premiere guerre d'Alexandrie. Ariſtote, ſelon Strabon, a ramaſſé la premiere Bibliotheque, laquelle il laiſſa à Theophraſte, & celuy-cy à Neleüs. Ce dernier la tranſporta à Sceps Ville de Phrigie, ainſi nommée de ce que Rhea Femme de Saturne, feignit d'eſtre accouchée d'une Pierre

au lieu d'un Enfant. Il y en eut auſſi une fort belle à Pergame, dreſſée par les ſoins d'Attalus & d'Eumenes. Aſinius Pollio fut le premier qui en dédia une à la Republique de Rome. Celle du Temple d'Auguſte eſtoit enrichie de pluſieurs Statuës d'or, d'argent, de bronze, & de marbre, érigées à la gloire des Grands Hommes.

LE MEDAILLISTE
de Saumur.

FABLE

DE LA CIGALE, ET DE LA FOURMY.

CIgale ayant heritè
La recolte d'un Eté,
Maintes gousses amaſsées,
Maintes fleurs, maint petit grain,
Qu'un Hanneton ſon germain
Avoit en mourant laiſsées,
Heritiere de ce Bien,
Fiere de ſon heritage,
Elle ne penſoit à rien
Qu'à redoubler ſon ramage,
Et de chanter faiſoit rage.
Comme vous ſçavez fort bien,
Cigale n'eſt pas trop ſage,
Ny trop habile en ménage.

Pour chanter ſoir & matin,
Dancer, & faire feſtin,
Bon cela, ce badinage
Eſt aſſez à ſon uſage.
La Fourmy qui point ne dort,
Et qui ſans ceſſe machine
Nouveau tour, nouvel effort,
Pour agrandir ſa chaumine,
Cette adroite, cette fine,
Ayant ſçeu que ſa Voiſine
En ménage depuis peu,
Faiſoit aſſez bonne mine
A qui luy faiſoit beau jeu:
Voila, dit noſtre Matoiſe,
Juſtement ce qu'il nous faut
Pour vivre en groſſe Bourgeoiſe.
De glanner par ce grand chaud,
C'eſt pitié, c'eſt peine extréme;
Mais qu'on eſt exempt de ſoin,
Quand on peut, ſans aller loin,
Moiſſonner au Grenier meſme!
Cela fut dit & fut fait.
Vers la Cigale en effet
La Marmiteuſe s'avance,

L'œil

L'œil riant, l'air affecté,
Le Corps marchant en cadence.
Apres mainte revérence,
Maint compliment concerté;
Sans mentir, en verité,
Luy dit la franche Friponne,
Vous voila toute mignonne,
A vous voir cet embonpoint,
Ce teint qui ne fane point,
L'œil guay, l'humeur ſi gentille,
Chacun vous prendroit pour Fille.
De chanter rien n'eſt ſi ſain.
Pour moy, je travaille en vain;
Et qu'on eſt fou, quand j'y penſe,
De ſe donner du chagrin
Pour amaſſer grain à grain!
Plaiſir vaut plus qu'abondance.
De chanter rien n'eſt ſi doux;
Ie voudrois, que vous en ſemble?
Me loger plus pres de vous,
Pour que nous chantions enſemble.
J'ay chez moy jeunes Fourmis,
Beaux enfans, belle mégnie.
C'eſt pour vous autant d'amis,

BIBLIOTHEQUE IMPERIALE

C'eſt plaiſir, c'eſt compagnie.
Chacun d'eux vous aidera
A chanter vos Chanſonnettes.
Ils ſçavent tous l'Opéra,
La bonne Femme en ſera,
Qui rira,
Chantera,
Dancera,
Et dira
Mille ſornettes.
Metions bas,
L'embaras,
Le tracas;
Plus d'ennuis, plus de miſeres,
Plus de ſoin, plus de moiſſon.
Ca Voiſine, ça Commere,
Vne petite Chanſon.
A ces mots de la bonne ame,
Dame Cigale ſe pâme,
D'aiſe elle en fait trois ſoûpirs,
S'atend à nouvelle game,
Bref de ſon conſentement
La Fourmy dans ce moment,
Et toute ſa quirielle,

Vient habiter aupres d'elle,
Chantent Chanſon telle-quelle,
Mangent la ſucceſſion
Paternelle & maternelle
De defunt Sieur Haneton.
Ainſi ſe nourrit, dit-on,
Par adreſſe ſinguliere,
La Fourmy, les Fourmillons,
Et toute la Fourmilliere.
Sus dancez, noſtre Heritiere,
Vous payez les Violons.

L'Hiſtoire qui ſuit a eſté écrite par la Dame meſme qui m'a fait la grace de me l'adreſſer. Ie ne change rien aux termes. Ie ſuprime ſeulement le commencement de ſa Lettre, qui ne conſiſte qu'en des civilitez obligeantes. Elle eſt datée de Vienne en Dauphiné.

HISTOIRE
DE MADAME
LA M. D. L. M. E.

JE ſuis née avec aſſez de répu-
tation dans le Monde. J'ay
vêcu juſqu'à ſeize ans dans un
état fort tranquille. Je n'avois
des occupations que celles que
mon âge me pouvoit donner;
& goûtois indiféremment tou-
tes ſortes de plaiſirs, ſans m'atta-
cher plus fortement aux uns
qu'aux autres: mais ma maudite
fortune s'eſt laſſée de me laiſſer
ſi longtemps en repos. Il a fallu

qu'elle ſoit venuë le troubler par un Mariage qui paroiſſoit aſſez conſidérable pour moy. J'y donnay les mains comme une Fille bien née doit faire. Mais helas ! qui auroit penſé que de ſi belles apparences me deuſſent eſtre auſſi funeſtes qu'elles le ſont à l'heure qu'il eſt. Mon Mary eſtoit bien fait, & fort capable d'engager un jeune cœur qui n'a jamais rien ſenty; mais le Deſtin (ſi on peut luy donner quelque pouvoir ſur la conduite des Hommes) en en avoit ordonné autrement. Le Mariage eſtant fait, nous en reçeûmes compliment de toutes parts. Mon Mary en fut felicité de tous ſes Amis, & entr'autres d'un jeune Cheva-

lier qui se montra des plus em-
pressez à luy en marquer sa joye.
Helas ! qu'il m'auroit esté avan-
tageux qu'il n'eust point eu cet
empressement ! Je ne sçay si je
luy plûs, mais il nous rendit
des visites fort assiduës, & insen-
siblement sa veuë eut de si
grands charmes pour moy, que
j'oubliay que le devoir m'enga-
geoit à donner mon cœur tout
entier à un autre. Plus je le vis,
plus cette passion s'augmenta.
Mais quelque forte qu'elle pust
estre, rien ne pût m'obliger d'en
faire l'aveu. Je tâchay, mais
en vain, à combatre ce que je
ne connoissois qu'à demy. Je me
faisois une si absoluë necessité
d'étoufer un amour qui pouvoit
faire tort à la vertu dont je me

pique, que je réſolus d'éviter le Chevalier. Tout contribuoit à faire réüſſir ce deſſein. Le Chevalier eſtoit preſſé de retourner en Provence dans un Employ qui l'y tient attaché, & il arriva des conjonctures qui le mirent dans la neceſſité de partir ſur l'heure. Il n'eut que le temps de nous venir voir, & il me ſembla que ſes yeux m'expliquerent cent choſes dans le moment qu'il me dit adieu. Il n'y en a jamais eu un plus cruel pour moy. Je parus ſi interdite, que mon Mary m'en fit quelque raillerie mélée d'aigreur. Je n'y répondis que par des larmes qui eſtoient plûtoſt pour le départ du Chevalier, que pour ce qui m'avoit eſté dit de fâcheux. J'ay

une heureuſe mélancolie. Ainſi je pouvois m'abandonner á tous mes chagrins, ſans que mon Mary en puſt deviner la cauſe. Je vivois fort honneſtement avec luy. Ie crois meſme que je l'aurois aimé plus qu'on n'a accoûtumé d'aimer un Mary, ſi le Chevalier n'avoit point eſté au mõde. J'eſtois toûjours occupée de ſon merite. Ie ne penſois jamais qu'à luy. Mon Mary entroit quelquefois dans des ſoupçons contre moy, mais il ne ſçavoit de qui il devoit eſtre jaloux. Il ne penſoit pas au Chevalier; il y avoit longtemps que je ne l'avois veu. Ie n'en parlois jamais, & l'indiférence que je faiſois voir pour tout le reſte des Hommes, & pour toute ſorte

de plaisirs, ne luy permettoit pas de deviner la veritable cause de mes resveries. Aussi revenoit-il bien-tost de ses chagrins. Tout luy parloit en ma faveur dans le temps que je pensois à un autre. Estois-je coupable, d'aimer malgré moy ? Ie voulois oublier le Chevalier ; je faisois de mon mieux pour cela, mais le don d'un cœur n'est au pouvoir de personne. Ce n'est pas la raison qui nous guide. Ainsi j'estois plûtost à plaindre qu'à blâmer. Il faloit que je fusse accablée de tous les costez. Les Affaires domestiques de mon Mary estoient plus en desordre que celles de mon cœur. Il fut obligé de me quitter un an apres nostre Mariage, pour aller poursuivre un

Procés en Italie, où il s'agissoit presque de tout son bien. Je fus touchée de son départ, car je l'aimois veritablement, & ma volonté n'avoit aucune part aux égaremens de mon cœur. Ie restay chez luy avec sa Parenté qui est nombreuse, & qui ne convenoit point à mon humeur. Ie résolus d'aller à la Campagne. I'y passay quelques jours chez une de mes Amies. On proposa le voyage de Provence. Les Parentes de mon Mary, qui la plûpart me contraignoient beaucoup, en eurent avis, & voulurent estre de la partie. Nous allâmes dans un lieu où l'Employ du Chevalier l'appelle pendant quelques mois. Il fut averty de nostre arri-

vée. Comme il estoit des intimes Amis de mon Mary, & qu'il avoit reçeu beaucoup d'honnesteté de sa Famille, il ne manqua point de nous donner de fort grandes Festes. Il s'en fit une pour nous sur la Mer qui fit bruit. Les officieuses Parentes qui m'acompagnoient ne manquerent pas de la mettre sur mon compte. Le Chevalier le sçeut, & s'en défendit en galant Homme, voyant la conséquence des choses Quelques jours apres il se trouva dans un Bal aupres de moy; j'estois dans une melancolie profonde. Il me demanda si j'estois naturellement chagrine, ou si c'estoit l'absence de mon Mary qui me rendoit si resveuse. Helas ! il

ne me donna pas le temps de ré-
pondre, qu'il me fit un aveu qui
ne me trouva que trop crédule.
Il m'assura en termes fort res-
pectueux, de l'interest qu'il pre-
noit dans toutes les choses qui
me regardoient, & de la passion
qu'il avoit euë pour moy dés le
premier moment qu'il m'avoit
veuë. Tous ses discours furent
accompagnez d'un air si tendre,
que je fus persuadeé qu'il disoit
la verité. On croit facilement
ce qu'on souhaite. Cependant
je fus fort interdite dans toute
cette conversation. Ie ne luy
répondis que par des termes
generaux. Il me demanda la
permission de m'écrire; je la
luy accorday, à condition qu'il
ne me parleroit jamais de sa

prétenduë paſſion. Il ne tint pas ſa parole. A peine fus je retirée dans ma Chambre, qu'on m'aporta une Lettre. Ie fus fort ſurpriſe de voir qu'elle eſtoit du Chevalier, & d'un caractere ſi paſſionné, que je ne voulus pas luy faire réponſe. Ie me plaignis à luy le lendemain, de la Lettre qu'il m'avoit écrite. Ie commençay dés-lors à luy repreſenter qu'il devoit m'oublier, qu'une affaire ne convenoit point à l'état où j'eſtois, & qu'elle ne pouvoit ſervir qu'à le tourmenter. Il n'entendit point de raiſon là-deſſus, & me jura mille fois qu'il ne changeroit jamais de ſentimens. Cependant ſix jours paſſent bientoſt quand on aime. Il falut

quiter le lieu du monde où je me plaisois le plus, apres y avoir demeuré ce temps-là. Ie ne vous dis point tout le chagrin que je sentis de cette séparation. Il suffit d'avoir aimé quelque chose pour en estre persuadé. Nous allâmes plus avant dans la Provence. Toutes les beautez que je voyois dans les autres Villes, jointes à la nombreuse Compagnie qui s'y trouve, n'avoient pas le moindre agreément pour moy. Ie quittay sans peine tous les lieux où le Chevalier n'estoit point, & revins dans la Ville où j'ay accoûtumé de demeurer. Mon voyage de Provence dura un mois. J'eus des nouvelles de mon Mary, qui m'écrivit qu'il quitoit

l'Italie, ſans pourtant avoir mis grand ordre à ce qui l'y avoit mené, quoy qu'il y euſt demeuré pres d'une année. Rien ne luy auroit pû faire abandonner des affaires auſſi preſſantes qu'il en avoit, que la paſſion de ſervir dans les glorieuſes Campagnes du Roy. Il prit party à l'Armée, & ayãt obtenu un Employ aſſez conſidérable, il fut ſi preſſé de s'en aller, qu'il ne demeura avec moy que huit jours. Ie le vis partir avec un ſenſible déplaiſir. Ie vous ay déja dit qu'il eſtoit fait pour eſtre aimé. Il témoigna un grand chagrin de me quiter, & me laiſſa ſi affligée de ſon départ, que ce me fut un préſage qu'il ſeroit funeſte. Un an apres on me vint aporter la

cruelle nouvelle de ſa mort. I'en fus ſi touchée, qu'on n'a jamais ſenty une plus vive douleur. Ie ſerois ſurpriſe d'y avoir reſiſté, ſi je n'avois veu dans les ſuites que j'eſtois deſtinée à d'autres malheurs. Ie vis dans ce temps là mon bien en état de ſe perdre; je ne pouvois le retirer que par de grands Procés. Le Cheva-lier qui eſtoit la ſeule Perſonne ſur qui je pouvois compter, eſ-toit trop éloigné de moy pour m'aider à en faire les pourſuites. Il m'écrivit ſur la mort de mon Mary, mais toute la tẽdreſſe que j'avois pour luy, ne fut point ca-pable de me conſoler de cette perte. Le tẽps qui eſt maiſtre de toutes choſes, pouvoit ſeul ſoula-ger mon déplaiſir. I'ay demeuré

deux ans dans un ſi grand abba-
tement, que j'avois oublié tout
ce qu'il y a deplaiſirs au monde.
Mais à la fin la plus forte imagi-
nation ſe laſſe, & la plus vive
douleur ceſſe. Inſenſiblement
je me retrouvay ce que j'avois
eſté auparavant. Ie croyois
avoir oublié le Chevalier, quoy
que j'euſſe de ſes Lettres régu-
lierement tous les Ordinaires;
mais l'ayant veu revenir aupres
de moy plus amoureux que ja-
mais, je fus charmée de ſa ten-
dreſſe, & je ſentis réveiller tou-
te la mienne. L'état de Veuve
me permettoit de penſer à luy,
& quoy qu'il portaſt le nom de
Chevalier, il pouvoit ſonger à
un Mariage, puis qu'il n'avoit
pas fait ſes Vœux. Il y avoit

cependant peu d'apparence qu'on me dust permettre de l'épouser. Je suis d'une Famille où l'on aime beaucoup le bien, & il se trouvoit le Cadet de sa Maison. Pendant que chacun de nous cherchoit à remedier à cet obstacle, il sembla que le Ciel voulut s'interesser à nous rendre heureux. Son Frere aîné fut tué à l'Armée. Outre qu'il est d'une des plus illustres Familles de France, cette mort fit tomber sur luy le droit de plusieurs grandes Successions. Ce changement luy fit naistre des affaires. Il se hasta de les aller terminer dans sa Province, pour estre en état de ne plus songer qu'à moy. I'approuvay son dessein, & fus ravie de luy voir tant

d'empreſſement. Dans tout le temps de ſon voyage j'eus de ſes Lettres de tous les endroits d'où il pût m'écrire. Il eſt rare de voir une paſſion auſſi réguliere. Il ſembloit qu'elle ne duſt jamais finir. Je le vis revenir deux mois apres, encor le meſme, c'eſt á dire toûjours amoureux. Je fus contente de ſon bien, & ne m'y attachay que pour pouvoir vivre avec quelque douceur avec luy, l'indigence eſtant la ſource de tous les maux. Il ne reſtoit donc plus pour achever noſtre Mariage, qu'à finir une affaire qui m'obligeoit à ſortir de la Province; d'ailleurs il devoit partir pour aller où ſon Employ l'apelloit inceſſamment. Ainſi nous jugeâmes qu'il

faloit attendre que la Campagne fuſt terminée. Cependant il m'envoya ſon Portrait. Ie le reçeus avec une joye ſans égale. Il eut le mien, je ne ſçay par quel moyen, mais il eſt certain qu'il le portoit par tout avec luy, ne ſe laſſant jamais de le regarder. Il ſurprit un jour un de ſes Amis qui avoit les yeux attachez deſſus en ſoûpirant, & qui ne répondoit rien à tout ce qu'il luy diſoit. Il crût qu'il en eſtoit charmé comme luy, & réſolut de cacher ce Portrait à tout le monde. Ie partis quelques jours apres luy, parce que mon Procés ſe devoit bientoſt juger. Il me vint ſurprendre trois mois apres ſon départ, dans un temps où je le croyois bien

avant sur Mer. C'estoit le jour de la Feste de S. Laurens. La chaleur estoit excessive. Il fut assez mal payé de toutes les fatigues qu'il avoit soufertes pour me venir voir. Il demeura un jour entier avec moy sans me pouvoir quasi dire un mot. J'estois dans un Convent de Religieuses depuis quelque temps, & j'en fus si fort obsedée tout le jour, qu'il ne me pût parler qu'un moment. Il me promit de me venir voir bientost, parce qu'on croyoit que la Campagne ne seroit pas longue. Helas ! qui auroit crû que c'estoit la derniere fois que je le verrois, qu'il se lasseroit de ma tendresse, & qu'il employeroit de fausses plaintes pour avoir un prétexte

de ne me plus voir, dans un
temps où tout ce qui avoit quel-
que raport avec luy me faisoit
un plaisir extréme? Il avoit un
Amy, homme de merite (je le
veux croire.) Mais helas! aime
t-on tous ceux qui en ont? Mon
Ingrat feignit d'estre persuadé
que je l'aimois, & là-dessus il
cessa de m'écrire dans son stile
ordinaire. Je ne reçeus qu'une
de ses Lettres où je trouvay des
marques de la plus grande indi-
férence qui fut jamais. Je vous
ay déja dit que tout ce qui avoit
quelque raport avec luy me
faisoit plaisir. J'estois en
commerce de Lettres avec cet
Amy, parce qu'il ne me parloit
jamais que de luy. Je luy avois
un jour écrit une Lettre pleine

de raillerie, qui tomba entre les mains du Chevalier. Comme il connoissoit mon caractere, il ne manqua pas de l'ouvrir. Il la fit voir ensuite à une Femme, qui n'estant pas moins jalouse du bonheur d'autruy, que mille autres qu'on voit dans le monde, ne laissa pas échaper une si belle occasion pour nous broüiller à jamais. Elle y a réüssy, comme elle avoit pû le souhaiter. Elle a pousſé la chose plus loin. Elle m'a fait voir perfide aux yeux du Chevalier, & a établi son Empire sur mes ruines. Je ne doute point que le Ciel ne me vange bientost de la méchante foy de la Dame, qui estant de mes Amies, m'avoit fait esperer toute autre chose. Pour le Ca-

valier, l'aimant encor malgré toutes ſes indignitez, je ſens bien que je n'auray jamais la force de rien dire contre luy.

Il eſt temps de vous faire voir quelques Explications fort ingénieuſes qui m'ont eſte envoyées ſur les deux Enigmes du Mois de Decembre, dont les Mots eſtoient la Plume & la Moutarde. *Les trois dernieres ſont ſur toutes les deux. La premiere s'adreſſe à l'Enigme meſme.*

I.

Volez, si vous pouvez, & courez
tout-ensemble,
Ie n'appréhende pas beaucoup
Que vous m'échapiez à ce coup,
Ie vous tiens par la Plume, *& fort*
bien, ce me semble.
TORNEZ, Medecin à Marseille.

II.

LA Plume *sert également*
Et pour loüer, & pour médire;
Mais c'est un méchant instrument,
Armé des traits de la Satire.

Elle attaque indiféremment
Ceux qu'elle croit luy pouvoir nuire,
Et fronde le Gouvernement
Du plus vaste & puissant Empire.

Mais puis que par un heureux sort,
Du Vivant autant que du Mort,
Elle conserve la memoire,

Pour bien l'employer dans nos Vers,
Traçons avec elle la gloire
Du plus Grand Roy de l'Vnivers.
DE LA COULDRE, de Caën.

III.

J'Ay trouvé mille ſens divers
Sur la premiere Enigme en Vers;
J'en pourrois faire un gros Volume.
Mais pour vous les écrire tous
D'un ſtile auſſi galant que doux,
Il faudroit une bonne Plume.
L'Amant fidelle.

IV.

CE Grain fécond de voſtre veine,
Change en vos Vers de qualité.
Il a de la ſuavité,
Et l'on ſe fait un plaiſir, de la peine
D'en dévoiler l'obſcurité.
Travaillez toûjours de la ſorte,
Nos Eſprits en ſeront contens;

Car ſemblable Moutarde, *encor qu'elle*
ſoit forte,
Eſt un bon ragouſt en tout temps.

Du Perche, de Roüen.

V.

PArbleu voſtre Enigme eſt gaillarde,
Elle m'embaraſſa d'abord quand je
la vis;
Et puis je m'écriay, Dieux! que de
beaux Eſprits
Vont s'amuſer à la Moutarde!

VI.

L'On eſtime par tout les Andoüilles
de Troye,
Leur bonté les met en crédit;
Les Dames meſme, à ce qu'on dit,
S'en donnent ſouvent au cœur joye.
Pour moy, j'y trouve peu de gouſt,
Quand ſans Moutarde *je les mange;*

L'Andoüille sans Moutarde est un
maigre ragoust,
C'est proprement manger des Perdrix
sans Orange.
La Belle imaginaire de Troyes.

VII.

C'Est en vain que l'on se hazarde
A vouloir penétrer ce mystere nouveau.
Peut-on s'y rompre le cerveau,
Sans s'amuser à la Moutarde?
DE LA COULDRE, de Caën.

VIII.

APres avoir mangé d'une excellente Soupe,
Le sixiéme de l'An, chez Madame de Choupe,
On leut avec plaisir le Mercure nouveau,
On n'y trouva rien que de beau:
Et quand on vint à l'Enigme deuxiéme,

On en chercha le Mot avec un soin extrême :
Enfin, comme on fut sûr de l'avoir deviné.
On la trouva tellement agreable,
Que l'on tomba d'accord, bien qu'on fust hors de table,
Que la Moutarde *estoit fort bonne apres disné.*

DELAMATHE.

IX.

FEcond & petit Grain, j'admire tes miracles,
I'apprens ton nom fameux dans nos sacrez Oracles,
Tu réveilles le goust, tu causes l'appétit.
Grain de Moutarde! *ô Grain fécond, quoy que petit!*

HUGO, de Gournay.

X.

C'Est en vain que l'on s'inquiete,
Plus on lit une Enigme, & moins on
la comprend,
Et l'Esprit le plus penétrant
Est bien souvent un faux Prophete.
Malgré tous mes méchans succés,
Mon esprit obstiné tous les mois se ha-
zarde;
Mais je veux bien qu'on me nazarde,
Si (comme on dit) il m'arrive jamais
De m'amuser à la Moutarde.

BROSSARD DE MONTANEY,
Conseiller au Présidial
de Bourg en Bresse.

XI.

ON a beau depuis quelque temps
Produire des Livres galans,
Il faut revenir au Mercure.
C'est ma foy le meilleur de tous,

Outre qu'il plaist par sa lecture,
Il est plein de tant de Ragousts,
Qu'on peut, en y prenant bien garde,
Y trouver jusqu'à la Moutarde.

Du Bois-Roger, Lieutenant Assesseur du Criminel à Evreux.

XII.

Sans lire & relire dix fois
L'Enigme de ce dernier Mois,
I'en ay trouvé le Mot, mais personne
n'a garde
D'en loüer mon esprit, car enfin, dira-
t-on,
Il ne faut qu'avoir le nez bon,
Pour sentir de loin la Moutarde.

De Saurin.

XIII.

A Deviner un chacun se hazarde,
Comme s'il y trouvoit un talent de
grand prix.

L'Enigme eſt un jeu de Moutarde.
Où l'on voit les plus fins par le nez
ſouvent pris.
Les Boulangers de Gonneſſe.

XIV.

AH morbleu faut-il tant reſver?
L'Enigme prend au nez, je merite
nazarde;
Et mettre plus de temps à la déve-
loper,
C'eſt s'amuſer à la Moutarde.
CHANTLEU.

XV.

MEſſieurs les Magiſtrats, à quoy
prenez-vous garde?
Souffrez-vous que malgré nos Loix
Le Mercure vende à la fois
Des Plumes *&de* la Moutarde?
Peut-on donc à Paris faire plus d'un
Meſtier?
Dites-nous ce qu'il vous en ſemble.

Eſt-il permis d'eſtre Mercier
Et Vinaigrier tout-enſemble?

Les Inſéparables d'aupres
S. Eſtienne du Mont.

XVI.

IL faut découvrir le myſtere
Que cache le ſens de ces Vers.
La Plume *aſſurément cauſe des maux divers*
Entre les mains de Gens qui ſe meſlent d'affaire.
Elle fait leur ſouverain bien,
Car ſans elle ils ne feroient rien.
Quittons cette matiere, & changeons de langage.
La Moutarde *& le Sauciſſon*
Font un merveilleux aſſemblage.
Rien n'eſt meilleur dans la ſaiſon,
Quand on ſçait comme il faut en faire un bon uſage.
On voit que les Gens de bon gouſt
En font leur principal ragouſt.

L'ABBE' DE SACY.

EXPLICATION DES deux Enigmes.

XVII.

J'Estois un jour lisant quelques nouvelles Rimes
Avec un Amy fort galant,
Et qui pour deviner toutes sortes d'Enigmes,
Se vantoit d'un rare talent.

Fort à propos je reçois le Mercure
Du Mois de Decembre dernier.
Voila, dis je, pour toy ; mais ma foy, je te jure,
Que je le verray le premier.

Ie le veux bien, dit-il, pourveu que je copie
Les deux Enigmes qu'il contient.
Il prend plume & papier, mais enfin il s'écrie
Qu'il n'en sçauroit écrire bien.

L'encre épaisse du froid comme de la
Moutarde,
Luy soüille la plume & les doigts,
Sa plume n'encre point ; tout cela le
retarde,
Il souffle dedans plusieurs fois.

Cependant je lisois par dessus son
épaule,
Lors qu'il demandoit un Ganif.
Qu'en veux-tu faire, dis-je? Eh va-t-en
à l'Ecolle.
Ie te croyois l'esprit plus vif.

Tu vois icy les Mots, & tu n'y prens
pas garde.
La Plume *mesme est le premier;*
Le second seûrement est le Grain de
Moutarde,
Ne broüille donc plus de papier.

FOSSECAVE, de Morlaix
en Basse Bretagne.

La Dame qui prend le nom de la Lorraine Espagnolete, a aussi expliqué ces deux Enigmes dans leur vray sens, & celle de Promethée sur **le Pistolet.** *Ces trois Explications sont renfermées dans un mesme Madrigal. Comme elle témoigne estre des Amies du Mercure, j'espere qu'elle voudra bien me faire la grace de m'envoyer de temps en temps de fidelles Memoires des Festes galantes, & de tout ce qui se passera de curieux à la Cour d'Espagne où elle est. Voicy ce qui m'a esté rendu de sa part.*

Madrid, 8. *Fevrier* 1679.

EXPLICATION DES trois Enigmes du dernier Mercure de l'an 1678. reçeuës à Madrid sur la fin du mois de Janvier 1679.

SI vous tirez bien droit, & que vous preniez garde,
Que l'amorce employée à vostre Pistolet
Ne soit pas de Grains de Moutarde,
Fust-ce l'Aigle, ou le Roitelet,
Fust-ce Oyseau de plus grand volume,
Il vous laissera de sa Plume.

L'application de *la Plume* & *du Grain de Moutarde* aux deux Enigmes en Vers du dernier Mercure paroît si juste, qu'il n'est pas

neceſſaire d'en faire le détail: mais pour celle d'Hercule & de Promethée, que j'explique du *Coup de Piſtolet*, il eſt bon de faire remarquer que l'action d'Hercule repreſente fort au naturel la poſture d'un Homme qui lâche un coup de Piſtolet. L'Aigle eſt l'Objet contre lequel il tire; & la figure de Promethée attaché ſur le haut d'un Rocher, eſt un ſimbole aſſez exact de la Pierre à Fuſil, qui eſt fortement attachée où l'on la place ordinairement, pour faire ſon effet.

Et ſi l'on dit de Promethée,
Qu'à déchirer ſon cœur il voit l'Aigle arreſtée,
Pour avoir dérobé le feu ſacré des Dieux,

Sans appréhender leur tonnerre;
La Pierre à feu fait beaucoup mieux,
Puis que sans faire injure aux Cieux,
Elle produit le feu sur terre.

Mr Brossard de Montaney, Conseiller au Présidial de Bourg, a fort spirituellement expliqué cette mesme Enigme sur le dépit qui engage souvent un Amant à rompre sa chaîne. Ce Madrigal est de luy.

QU'une Rupture est bien représentée
Sous la Fable de Promethée!
Ce Malheureux dans les fers arresté,
Est un Amant qui gémit sous l'Empire
D'une ingrate & fiere Beauté.
L'Aigle est l'Amour qui le déchire,
Hercule est le Dépit qui vient à son secours,
Et qui d'abord ayant brisé sa chaîne,
Donne la mort au Bourreau de ses jours.

Tout cela s'explique ſans peine.
De tout temps le Dépit fut la mort des Amours.

La ſeconde Queſtion qui met en doute ſi la condition des Femmes eſt plus commode que celle des Hommes, a eſté tirée d'une Lettre que je reçeus il y a quelques mois de Mr Taiſand Avocat au Parlement de Dijon. Elle eſtoit accompagnée de ce qui ſuit.

QUe les Femmes ſeroient heureuſes, ſi elles connoiſſoient leur bonheur! Elles ne ſont occupées que des ſoins du ménage; & la réputation qui coûte tant aux Hommes à acquerir, ne coûte aux Femmes que de la vertu & de l'œconomie. On a pour elles, à parler en général, beaucoup plus

d'honnesteté, d'égards, & de complaisance, que pour les Hommes. Si elles parlent juste, on les admire; si elles font des fautes en parlant, on les excuse; si elles ont des Affaires & des Procés, on les sert agreablement; on entre dans leurs interests; les Juges leur donnent une attention favorable, & elles trouvent par tout de l'appuy & de la protection. Tout conspire à leur procurer du plaisir. La Comédie, le Jeu, la Dance, les belles Parties, & enfin toutes les choses qui rendent la vie agreable, semblent n'estre faites que pour les divertir. En un mot elles sont l'ame de la Galanterie, & les Hommes ne tâchent d'avoir de l'agrément que

pour leur plaire. O que les Femmes seroient heureuses, si elles connoissoient leur bonheur!

PREMIERE ET SECONDE QUESTION,

DECIDEES PAR UN SONGE.

A BELISE.

JE ne puis vous dire, aimable Bélise, s'il y avoit longtemps que je m'estois endormy ce soir que vous m'eustes traité si cruellement, lors que je crûs estre dans la plus agreable Prairie du monde. Un Ruisseau l'arrosoit par mille Canaux qui formoient

en ſerpentant un des plus grands Labyrinthes qu'on ait jamais veu. Je tâchay longtemps d'en trouver le milieu, mais il me fut impoſſible d'en venir à bout. Au lieu d'avancer, je m'apperçeus que je reculois, & j'en pris un ſi grand chagrin, que je me laiſſay tomber par terre fondant en larmes, & faiſant mille vœux pour trouver une ſeconde Ariane, qui comme à un autre Theſée me donnaſt le moyen de percer au fonds de ce Labyrinthe. Mes plaintes & mes ſoûpirs ne furent pas inutiles, puis qu'ils toucherent une Nymphe qui ſe préſentant à moy; Qu'as-tu, me dit-elle, & qui t'oblige à te plaindre & à ſoûpirer de cette ſorte? Grande Déeſſe, luy

dis-je (car vous eſtes ſans-doute du nombre des Divinitez) s'il eſt vray que vous connoiſſiez les penſées des Hommes, vous voyez bien que j'ay une inquiétude mortelle de ne pouvoir me rendre au milieu de ce Labyrinthe. Que tu t'abuſes, me répondit-elle, ſi tu crois y arriver en ſuivant les détours de ce Ruiſſeau ! Apprens que c'eſt le Menſonge qui tâche à te détourner du chemin de la Verité, dont le Palais eſt au milieu de cette Prairie. Je me nomme la Sincerité, & ſuis une des Suivantes de la Déeſſe que je t'ay nommée J'ay autrefois habité avec les Mortels, mais ils m'ont entierement exilée. Elle me fit en ſuite un ſi beau portrait du

charmant ſejour de la Verité, que je ſouhaitay d'y aller avec plus d'ardeur qu'auparavant. L'averſion que j'ay toûjours euë pour le Menſonge en redoubla ; ce que la Sincerité ayant reconnu, elle voulut bien me ſervir de guide. Mais quelle fut ma ſurpriſe, lors que m'ayant pris la main elle me mena par un chemin que je n'avois pas apperçeu, & qui alloit tout droit ! Nous marchions avec une vîteſſe extraordinaire. Auſſi connus-je bientoſt que nous approchions par une lumiere qui augmentoit toûjours, & qui fut ſi grande, que l'ayant voulu conſidérer lors que nous fûmes arrivez à la premiere Porte du Palais, j'en fus

ebloüy juſqu'à en perdre la veuë. La Nymphe prit garde à mon malheur, & cherchant à y remedier, de peur que je ne m'égaraſſe, elle me frota les yeux d'une eau ſi excellente & ſi efficace, que je vis beaucoup mieux qu'auparavant, & me trouvay en état de conſidérer attentivement toutes les beautez de ce Palais. Sa matiere eſtoit plus brillante que le Diamant, plus tranſparente que le Criſtal, & plus ſolide que l'Acier. Sa forme eſtoit un grand quarré, au milieu duquel j'apperçeus la Verité dans ſon Trône. Ha! que ne m'eſt il permis, ou plutoſt poſſible, de vous peindre ſa beauté! Elle paſſe tout ce qu'on s'en peut

maginer, & il n'y a point d'ex-
ression qui en puiſſe faire con-
cevoir la moindre partie. Auſſi
n'y a-t-il rien de plus fort que
l'amour dont je fus épris pour
elle dãs un moment. N'en ſoyez
pas jalouſe, Bélife, cet amour
ne préjudicie point à celuy que
j'ay pour vous, puis que l'un &
l'autre ont la Verité pour Ob-
jet. Cette Déeſſe eſtoit envi-
ronnée de ſes Suivantes, par-
my leſquelles la Sincerité me
fit connoiſtre la Fidelité & la
Bonne foy. La Joye eſtoit avec
elles. Elle ſaute d'abord au cou
de ceux qui ont trouvé la Ve-
rité. Jugez du plaiſir que j'eus
de me voir embraſſé d'une
Nymphe ſi charmante.

Si devenuë enfin ſenſible à mon amour,
Vous en faiſiez autant un jour?
Helas!...

Je fus conduit en ſuite par une Galerie où l'on voyoit des deux coſtez les Sciences occupées chacune à ſon ſujet, au Temple de la Verité. C'eſt là que ſe rendent des Oracles & des Réponſes que l'expérience n'a jamais démenties. Nous fûmes longtemps á la Porte de ce Temple ſans pouvoir y eſtre reçeus, mais enfin la Perſéverance nous ovvrit. Au milieu eſt une grande Fontaine, d'une eau la plus pure du monde, & qui n'a point de fond. La Connoiſſance, Grande Preſtreſſe de la Verité, puiſe ſes Réponſes dans cette Fontaine,

Fontaine, aupres de laquelle elle eſt aſſiſe ſur un grand ſiege élevé fait d'une ſeule Emeraude. Cela ne m'empeſcha pas de prendre garde à un Portrait qui eſtoit dans un enfoncement, avec des enrichiſſemens merveilleux, & qui eſtoit ſi bien fait, que je le reconnus d'abord pour celuy de Loüis le Grand. Apres l'avoir longtemps admiré, je m'approchay de la Preſtreſſe, & luy demanday par quelle raiſon ce Portrait eſtoit le ſeul qu'on viſt dans ce Temple. Alors s'eſtant baiſſée, & ayant beu de l'eau de la Fontaine; Qui trouveroit on, me dit-elle d'une voix ferme & aſſurée, digne d'eſtre placé aupres de ce puiſſant Roy? Qui a

jamais aimé la Verité comme luy ? Quelle prudence, quelle conduite, quelle sageſſe, & quelle juſtice égale la ſienne? Qui a jamais remporté tant de Victoires, & triomphé de tant d'Ennemis à la fois & en ſi peu de temps ? & ne ſurpaſſe-t-il pas tout ce qu'il y a jamais eu de plus fameux Conquérans? Enfin lors que ſa gloire ſembloit eſtre à ſon plus haut période, ne l'a-t-il pas encor augmentée en offrant la Paix à ſes Ennemis, & s'eſtant vaincu ainſi luy-meſme pour le repos de l'Europe, apres avoir vaincu ſes Ennemis? Vous voyez, belle & charmante Béliſe, que cela décide la premiere Queſtion propoſée dans le dernier Extraordinaire du Mer-

cure ; ce qui me fit ſonger aux autres ; & comme je rapporte tout à vous, voulant ſçavoir comment je me devois conduire, ſi vous veniez un jour à me faire des reproches ſur quelque infidélité prétenduë, je luy fis la ſeconde Queſtion. Voicy ſa Réponſe. Si un Amant me croyoit, il ne différoit jamais ſa juſtification ; car outre que ce delay peut luy eſtre beaucoup préjudiciable, & qu'il ne faut pas laiſſer enraciner les ſoupçons, le ſilence en ces occaſions eſt plutoſt une marque de froideur & d'indiférence, que de reſpect, & l'on pardonne facilement à un Amant une petite deſobeïſſance qui ſert à prouver l'excés de ſa paſſion. Là-deſſus

la Sincerité me dit qu'il estoit temps de me rendre dans un Sallon, où la Verité avoit fait apprêter un Régal pour moy. Je luy demanday permission de m'informer auparavant si l'Histoire Enigmatique estoit la Guerre entre la France & l'Espagne. Vous vous souvenez de tous les raports que j'y trouvois. Je m'estois mépris. C'est le Jeu des Echets. Je fus si surpris de cela, que je m'éveillay avec un sensible regret de quiter un sejour si délicieux, dont rien ne m'a pû consoler que l'avantage qu'a de vous dire, je vous aime, vostre, &c.

DE VILLE-CHALVER.

S'il eſt plus glorieux de ſe vaincre ſoy-meſme, que de triompher de ſes Ennemis.

ON n'a jamais douté que la gloire du Vainqueur ne duſt eſtre meſurée à la difficulté qu'il a euë de vaincre, & que la valeur ou la foibleſſe de ceux qu'il a combatus, n'ayent beaucoup augmenté ou diminué l'éclat de ſon triomphe; puis qu'il auroit mauvaiſe grace de ſe plaindre d'une victoire remportée ſans péril, & qu'il luy ſeroit honteux dans la fin d'un combat de porter une Epée ſans eſtre teinte du ſang de ſes Ennemis:

On n'a pas moins eſté perſuadé que la conduite d'un ſage Commandant, & ſa prudence à donner des ordres bien à propos dans le jour d'une Bataille, luy devoiẽt faire autant d'honneur, que de ſe couvrir de ſang & de pouſſiere, puis qu'on n'ignore pas que ces heureux effets du raiſonnement, ſont des actions auſſi éclatantes d'une ame éclairée, que des monceaux de morts le ſont d'un Bras invincible. La gloire doit donc eſtre égale, quand l'eſprit & le corps n'ont rien à ſe reprocher dans l'execution d'une choſe où toutes leurs forces ont eſté employées heureuſement, & l'on ne peut donner trop de loüanges à celuy qui meſlant l'adreſſe avec la force,

& la conduite avec le conrage, a ſurmonté toute ſorte de difficultez pour triompher. Ces veritez eſtant ſupoſées, quel avantage peut tirer un Vainqueur d'avoir abatu un Ennemi qui s'eſt lâchement défendu, & qui ne reſiſte qu'autant qu'il luy a permis de le faire ? Se vaincre ſoy-meſme, eſt-ce autre choſe que de remettre un Eſclave à la chaîne ? Eſt-ce autre choſe que de terraſſer un Sujet qui n'a de forces que celles que nous luy donnons, & qui met les armes bas auſſi-toſt que nous luy en faiſons le commandement ? On a beau dire que nos deſirs ſont impetueux, que nos premiers mouvemens ſemblent ne connoiſtre point d'obſtacles qu'ils

ne ſurmontent, & que noſtre volonté ne prétend dépendre que d'elle-meſme ; puis que la Raiſon, cette Reyne imperieuſe, qui connoiſt la foibleſſe de ſes Sujets, & le deſordre qui ſe trouve dans leur conduite, ſçait ſi bien l'art d'apaiſer les ſéditions de ces Revoltez, & de réduire ſoûs le joug, des Captifs qui ne l'avoient ſecoüé que pendant ſon abſence ; qu'elle a quelquefois autant de honte d'une victoire qui luy coûte ſi peu, que de mépris pour ſes vaincus. Se vaincre ſoy-meſme eſt donc une choſe ſi aiſée, qu'il ne faut que vouloir remporter la victoire pour eſtre ſeur de l'obtenir, puis qu'un peu de raiſon ne manque jamais de nous rendre victo-

rieux, & que nous ne pouvons ceſſer de l'eſtre, qu'en effaçant dans nos ames le plus excellent caractere que le Ciel leur ait donné. Il n'y a point de ſang à répandre dans un combat ſi innocent, ny d'ordres ſurprenans à preſcrire dans un ſi leger tumulte. Commandons à un inſolent de ſe taire, à un emporté de ſe moderer, & nous faiſons obeir; la Bataille eſt donnée, les Ennemis ſont défaits, & la victoire eſt à nous. O le honteux triomphe, qui ſuit une victoire ſi facile!

Elle a cependant l'inſolence d'entrer en comparaiſon avec celle qu'on remporte ſur un Ennemy auſſi vaillant que les Combatans ſont lâches, & oſe diſpu-

ter le prix à cette Illustre, qui seule a droit de se couronner de Lauriers? Que dites vous, ma raison. Vous vous égarez, vos propres lumieres vous ébloüissent, vous vous laissez séduire à un éclat que vous croyez voir dans une victoire sanglante qui n'aproche point du merite de celle que vous remportez sur nos passions, qui sont des Ennenemis d'autant plus redoutables qu'ils sont toûjours en état de vous combatre, quoy que vous les ayez plusieurs fois desarmez. Car peut-on nier que la Fortune n'ait souvent autant de part que la Valeur, dans le gain d'une Bataille? Ne faut il pas que la prudence, & la temerité se confondent pour forcer des mu-

railles ? Et ſi la rage & la fureur ne ſont de la partie, cõment dé. faire un Ennemy dont la fuite & le carnage ſont les effets de ces cruels mouvemens ? O victoire plus funeſte encor, & plus honteuſe que la premiere, puis qu'il faut pour l'obtenir ſe dépoüiller de l'humanité, ſe reveſtir de la nature des Tigres & des Lions, & détruire en ſoy & dans ſes Ennemis, un caractere qui eſt l'image de la Divinité ! Il y a donc bien plus de gloire à ſe vaincre ſoy meſme, puis que la victoire en eſt plus belle & plus difficile ; plus belle, en ce que le triomphe qui la ſuit n'eſt jamais accompagné de l'horreur que donnent à noſtre imagination ces images affreuſes d'une

Armée taillée en pieces, & plus difficile, puis qu'il y a plus de peine à se résoudre d'étouffer un Ennemy conçeu dans nostre sein, formé des boüillons de nostre sang, & qui ne nous combat que par des complaisances & des flateries, que de répandre le sang d'un Furieux qui fait tous ses efforts pour nous arracher la vie. Enfin se vaincre soymesme, est l'honneur le plus sublime où l'on puisse s'élever, puis qu'il est moins glorieux à un Vainqueur de voir des Rois enchaînez suivre le Char de son triomphe, que de se voir luy-mesme soûmis à la raison, dont l'honneur d'estre l'Esclave est préferable à celuy d'estre le Maistre de l'Univers. C'est une

verité que LOÜIS LE GRAND fait aujourd'huy connoiſtre à toute la Terre. On a veu ce Héros triompher pluſieurs fois de l'Europe preſque toute liguée contre luy. Cet Auguſte Conquerant accoûtumé à vaincre, & preſt à cueïllir de nouveaux Lauriers, ſe voyant par ſa valeur l'Arbitre de la Paix & de la Guerre, & en cet état le Dépoſitaire de la felicité & de la miſere de pluſieurs Nations; ſa bonté a bien voulu par cette ſeule conſidération arreſter la rapidité de ſes conqueſtes; puis que ſe laiſſant vaincre à une compaſſion genereuſe, il a permis à la tendreſſe de remporter ſur luy une victoire qui eſtoit impoſſible à tous les efforts que

pouvoit faire la Triple-Alliance. Ce grand Roy, le meilleur des Roys, ſe rendant plus ſenſible à la calamité des Peuples qu'aux avantages que luy prometoit le bonheur de ſes Armes, a donné à ſes Ennemis une Paix, qui le fait reconnoiſtre, non ſeulement pour le plus moderé des Vainqueurs, & le plus genereux des Conquerans, mais encor pour le plus ſage, & le plus debonnaire de tous les Monarques. Ces éloges exempts de flaterie, mettant noſtre Héros Incomparable au comble de la gloire, pour avoir donné le calme à l'Europe, prouvent inconteſtablement, qu'il eſt plus glorieux de ſe vaincre ſoy-

meſme que de triompher de ſes Ennemis.

BONNECAMP,
de Quimper.

La Piece que j'adjoûte icy eſt un Miroir où beaucoup de Gens ſe reconnoiſtront. Elle a eſté faite pendant la Guerre, & eſt d'une beauté qui me fait croire qu'on a eu de l'empreſſement pour la voir. Cependant comme elle ne laiſſe pas d'eſtre aujourd'huy toute nouvelle pour moy, j'ay crû qu'elle pourroit l'eſtre auſſi pour vous. En tout cas, vous ne la pouvez avoir euë qu'en feüille volante, & les belles choſes eſtant à conſerver, il eſt bon de la mettre ans ce Recueil, où vous la trouverez quand il vous plaira.

LES NOUVELLISTES.

C'Eſt trop de mille Fous écouter le langage,
Ie vay m'enſevelir dans quelque Antre ſauvage,
Où loin du Genre humain, je n'entendray jamais
Parler mal-à-propos de Guerre, ny de Paix.
Qui peut, ſans endurer des ſoufrances mortelles,
Eſſuyer le babil des Conteurs de Nouvelles?
L'ambitieuſe ſoif d'un Eſprit curieux,
A nous perſecuter les rend ingénieux,

Et l'accés violent de leur extrava-
gance,
De l'Homme le plus froid lasse la pa-
tience.
A leur terrible approche on a beau
reculer,
Dés qu'ils peuvent vous voir, ils courent
vous parler.
Causeurs impertinens autant qu'infa-
tigables,
A force de raisons ils sont déraison-
nables,
Et donnant à leur langue un empire
absolu,
Ils glosent amplement sur tout ce qu'ils
ont lû.
En vain pour s'opposer à leur fougue
naissante,
On prétexte en tremblant quelque af-
faire pressante,
On ne peut les quiter, ny s'en faire
quiter,
Et malgré qu'on en ait, il faut les
écouter.

Pour moy, tous les matins, dés que le jour m'éclaire,
Je porte vers le Ciel mes yeux & ma priere,
Afin que pour mon bien ſes Aſtres indulgens
Ecartent loin de moy telle ſorte de Gens.
L'Aigle épouvante moins la triſte Tourterelle,
Que ne me fait d'éfroy leur rencontre mortelle.
De leur long entretien éludant les ennuis,
Je leur romps en viſiere, ou me cache où je puis.
Grand Dieu, qui pour punir les crimes de la Terre,
L'avez livrée en proye aux fureurs de la Guerre,
Accordez-nous la Paix dont le calme profond
Peut ſeul guerir les maux que ces Cauſeurs nous font.

Quelque ardeur de parler qu'un Démon
leur inſpire,
Par force ils ſe tairont, n'ayant plus
rien à dire.
Leur caquet eſt le fleau le plus rude de
tous
Dont le Ciel puiſſe à l'Homme ex-
primer ſon couroux.
La Guerre au bras de fer, la Famine,
& la Peſte,
Ne font pas en tous lieux un ravage
funeſte.
Mais ces maudits Fâcheux font par
tout leur ſejour,
La Province en eſt pleine auſſi-bien
que la Cour;
Quelque part qu'on puiſſe eſtre, au
Logis, à la Ruë,
Leur babil ſans pitié nous accable &
nous tuë.
Ny le froid, ny le chaud, ne peut les
retenir,
Ils nous cherchent par tout pour nous
entretenir,

Et contre leur fureur profane & sa-
crilege,
Le Temple le plus saint n'a point de
privilege.
On dit que de ses Vers un Poëte
enteſté,
De tous les Importuns eſt le plus re-
douté;
Mais ceux qui contre luy donnent cette
Sentence,
N'ont point d'un Nouveliſte éprouvé
l'impudence.
L'horrible avidité qu'il a de diſcourir,
Eſt un de ces grands maux que rien
ne peut guerir.
Son eſprit ridicule autant que teme-
raire,
Selon ſon petit ſens regle le miniſtere,
Et dans cet Ocean où ſa raiſon ſe pert,
Meſme de Politique * * *
A raiſonner de tout ſon ame accou-
tumée,
De Miniſtre d'Etat l'érige en Chef
d'Armée.

C'eſt là que triomphant au milieu des
hazars,
D'une voix de tonnerre il abat des
Rampars,
*I.*** aupres de luy ſçait peu l'art des*
Batailles,
*Il ſçait mieux que*** renverſer des*
Murailles;
Et la ſubtilité de ſon clair jugement,
D'un Combat à donner prévoit l'évenement.
Peut-on, lors que l'on a la ſageſſe en
partage,
Nous tenir de ſang froid un ſemblable
langage?
Il eſt d'autant plus fou qu'il croit ne
l'eſtre pas,
Ou que dans ſa folie il trouve des apas.
Ce n'eſt pas apres tout que ma Muſe
indiſcrete
Defende abſolument de lire la Gazete.
Ie ſçay qu'un honneſte Homme y peut
avec plaiſir
Paſſer de temps en temps quelque heure
de loiſir.

Ie dis encore plus ; l'étude en eſt
utile.
On s'inſtruit de l'aſſiete & du nom
d'une Ville.
On y voit de quel Mont coule un Fleuve
naiſſant,
A qui ſont les Païs qu'il arroſe en paſ-
ſant,
Et comment enrichy de tant d'eaux
tributaires,
Il va ſe perdre enfin dans les ondes
ameres.
Mais quel aveuglement de s'en faire
un meſtier,
De courir tout le jour de quartier en
quartier,
Et d'aller à grand bruit étourdir les
Ruelles
Du recit ennuyeux d'un amas de
Nouvelles!
Qui peut voir ſans dépit l'étrange em-
portement
Dont chacun juſqu'au bout ſoûtient
ſon ſentiment?

L'ardeur de la disspute arme & met
en colere
L'Amy contre l'Amy, le Fils contre
le Pere.
Il semble qu'il s'agit dans leur con-
tention
D'une Affaire d'Etat, ou de Reli-
gion.
L'humeur contredisante a pour eux
tant de grace,
Qu'ils quitent leur party dés qu'un
autre l'embrasse.
On ne sçait avec eux comment se mé-
nager ;
Lors qu'on est pour la France, ils sont
pour l'Etranger ;
Et quand par un effet de pure com-
plaisance
On tient pour l'Etranger, ils tiennent
pour la France.
Leur bouche en sa faveur incapable
de frein,
Est un torrent si fier, qu'on luy resiste
en vain.

Et dust-elle choquer tous les Hommes
du monde,
Sur le premier qui s'ofre il faut qu'elle
débonde.
Les Nouvelles chez eux ne vieillissent
jamais,
Ils vont s'en décharger ainsi que d'un
grand faix,
Et lors que pour parler ils manquent
de matiere,
Ils font comme il leur plaist une Gazete
entiere.
Leur audace obstinée à nous faire en-
rager,
Debite éfrontement ce qu'ils ont sceu
forger,
Et contre la raison leur langue opi-
niâtre
Defend les fausſetez qu'un autre veut
combatre.
Ce qui se fait chez eux les touche foi-
blement,
Leur joye est dans l'Armée ainsi que
leur tourment.

Qui

ui pourroit exprimer la cruelle ſou-
france
ue cauſe le Courrier à leur impa-
tience,
ors qu'inquiets pour eux, & non pas
pour l'Etat,
s attendent la fin d'un Siege ou d'un
Combat?
ien ne les divertit, ny jeux, ny bonne
chere,
inq ou ſix fois le jour ils vont à l'Or-
dinaire,
't l'unique remede à leur repos
perdu,
'ſt de voir arriver le Courrier at-
tendu.
ſte Ciel! quel plaiſir pour leur ame
flotante,
uand un heureux ſuccés répond à leur
attente!
lais auſſi quel ennuy quand il n'y
répond pas!
ſemble que d'un Fils ils pleurent
le trépas,

Ou que d'un coup fatal la Parque trop
cruelle
Ait mis dans le cercueil une Epouse
fidelle.
Pauvres Gens, dites-moy quel terrible
poison
Trouble de ses vapeurs toute vostre
raison ?
N'est-ce pas sotement prendre un soin
inutile
D'aller de vos recits importuner la
Ville ?
Quand mesme ces recits, nous éloignant
de vous,
Ne nous forceroient pas à vous traiter
de fous,
Le temps que vous dérobe une étude
pareille,
Devroit vous conseiller ce que je vous
conseille.
Vous n'avez, dites-vous, ny charge,
ny soucy.
O le plaisant détour de me répondre
ainsy !

Avant que de conter vos folles rêveries,
Allez plutoſt de Choux peupler vos Métairies,
Ou pour pouſſer enfin voſtre ſotiſe à bout,
Du matin juſqu'au ſoir ne faites rien du tout.

Vous vous eſtes trouvée dans le entiment de tout le monde, quand vous avez admiré l'invention toute articuliere du Cadran au Soleil à gloire du Roy, employé dans ma erniere Lettre Extraordinaire. En oicy un autre qui n'eſt pas moins ugulier. Les ſurprenantes Actions LOÜIS LE GRAND, *qui eſt la erveille de noſtre Siecle, ſont une atiere inépuiſable, & on n'a point craindre, en ſe hazardant à la aiter, de n'avoir à dire que ce qui*

Cadran Horizontal inventé à la gloire du Roy

a cſté déja dit. Il ne s'eſt jamais veu en ſi peu d'eſpace tant de choſes extraordinaires que vous en trouverez dans le Cadran que je vous envoye gravé. Ce Plan eſt divisé en quinze parties, qui ſont autant de lignes qui marquent les heures, & ces lignes ſont formées par les noms des Conqueſtes que le Roy a faites depuis 1672. Au bout de chaque ligne, vous voyez les Chifres des heures, & derriere chaque Chifre, les Armes du Pais où ſont ſituées les Villes marquées ſur ces lignes, ou du Souverain à qui ces Villes appartiennent. Ainſi on n'apperçoit pas ſeulement d'une ſeule veuë toutes les Conqueſtes de Sa Majeſté; mais par le moyen de ces Armes, on connoiſt auſſi le lieu où ces Conqueſtes ont eſté faites. Ioignez à cela qu

CADRAN HORIZONTAL

Ludendo Imperat Orbi.

SOLIS OPUS

Hæ tibi erunt artes; pacisque imponere morem,
Parcere subjectis et debellare Superbos.

R. Michault Scrip.

le dernier demy-cercle du Cadran marque quinze Batailles de terre ou de mer gagnées par les Armées du Roy depuis la mesme année 1672. ce qui a du raport par le nombre aux quinze lignes formées par les noms des Places que ce Grand Prince a conquises ; de sorte que vous pouvez voir en un seul moment, ce qu'il vous seroit difficile d'apprendre par la lecture de plusieurs Volumes. I'oublois à vous dire que si vous trouvez la Paix marquée au midy, on a crû l'y pouvoir placer, puis que le Roy a donné la Paix au milieu de ses Conquestes. Ie ne connois ny le nom, ny le Pais de l'Autheur de ce Cadran. Cependant pour luy rendre justice, je dois vous déclarer à sa gloire que j'ay adjousté si peu de chose à l'Ouvrage qu'il m'a fait la

grace de m'envoyer, qu'il s'en peut attribuer tout l'honneur. Ie n'ay rien épargné pour ſon ornement, & j'en uſeray toûjours de la meſme ſorte avec plaiſir, pour tous ceux qui m'envoyeront des Sujets de Planches remplis d'autant d'invention, & d'autant d'eſprit.

Le plaiſir que vous avez pris aux deux Lettres ſur les Cadrans, employées dans la mienne, du Mois d'Octobre, m'eſt une aſſurance de celuy que vous trouverez à lire les quatre qui ſuivent. Elles ſont du meſme qui a écrit les premieres, & ſur des Sujets qui ne ſont pas indignes de voſtre curioſité.

LETTRE I.

De l'Origine du Verre.

DE deux choſes que vous me demandez, je ne ſçay ſi je vous en pourray accorder aucune. Mes longues incommoditez m'ont preſque mis hors d'état de penſer à rien. Pour la Fiction ſur les Horloges de Sable, il n'eſt plus temps d'y ſonger. Voſtre curioſité ſera bien toſt ſatisfaite par ce qu'en auront écrit tant de Gens délicats, & rafinez. Vous avez pû voir par les Fictions ſur les Mouches galantes, qu'ils ſçavent s'en

acquiter en Maistres ; & j'ay reconnu, apres y avoir pensé quelques momens, que je ne m'en tirerois pas à mon avantage. Ma memoire ne me fournit rien sur la veritable origine de ces Horloges. Combien y a-t-il de choses plus utiles dont on ignore les Inventeurs ! Toute l'Antiquité est si envelopée de Fables, qu'on ne sçait presque rien d'assuré touchant les premiers Autheurs des découvertes des Sciences & des Arts. On change à tous momens les Maistres pour les Disciples, & l'on donne souvent aux Copistes & aux Imitateurs, ce que leurs Maistres reclament avec justice. Pline n'a que trop fait de ces bevuës. Ne puis-je point icy vous faire une de ces

tromperies qu'on voit pratiquer aux Sçavans, qui d'une question qui leur est obscure, détournent adroitement dans une matiere qui leur est connuë? En vous parlant un peu du Verre, je ne m'écarteray pas tout à fait des Horloges de Sable, où je ne voy rien que je ne trouve dans la Verrerie, & qui peuvent fort bien estre une production de cet Art. Je pense à l'Autheur dont je vous parlois tout à l'heure. Il veut que la premiere découverte du Verre soit un effet du hazard, & que des Marchands, pousſez à l'embouchûre d'une petite Riviere de Syrie nommée Belus, ayent vû naistre ce nouveau corps du mélange du Nitre embrasé avec

le Sable de cette Riviere, pendant qu'ils y préparoient leur manger. Il eſt pourtant malaiſé de ſe perſuader que le feu médiocre de la Cuiſine de quelques Marchands ait pû produire cet effet. Auſſi Pline ne le rapporte-t-il pas comme une choſe extrémement ſûre. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le Sable de cette petite Riviere a toûjours eſté fameux pour la compoſition du Verre. Je croy qu'on y en venoit prendre pour le porter à Sidon. C'eſt-là qu'ont eſté les premieres Verreries, au moins qu'on ſçache ; & de là cet Art paſſa dans les autres Païs. Les Ouvriers d'Alexandrie eſtoient en réputation. On ne trouve pas qu'il y ait eu de Verrerie à

Rome avant Tibere, quoy que le Verre fuſt connu aux Romains longtemps avant cet Empereur. Joſephe en parlant du Sable du Fleuve Belus, rapporte une particularité aſſez remarquable du Verre qu'on en faiſoit. Si on le raportoit ſur les bords de cette Riviere, il devenoit du Sable comme auparavant. Pourroit on point dire que cela ſe faiſoit par l'humidité du lieu, comme il arrive à la plûpart du Verre ? Quand on le tient longtemps ſoûs la terre ou dans des lieux humides, il ſe rompt en pieces, parce que le ſel dont il eſt compoſé & qu'on tire des cendres de quelque herbe, ceſſe d'eſtre uny au Sable. Le Verre ancien eſtoit beau-

coup plus fragile & plus aisé à dissoudre que le nostre. Les Inventions ne sont jamais perfectionnées dans leur commencement. Ce que je dis me fait penser à une question dont nous avons parlé quelquefois, si l'on peut donner une telle consistence au Verre, qu'il perde sa fragilité, & qu'on le puisse travailler au marteau. Nous sommes en cela d'un autre sentiment que les Chymistes qui le croyent possible. On allegue l'Histoire d'un Homme qui trouva cette Invention sous l'Empire de Tibere, & que cet Empereur fit mourir. C'est un fondement bien peu seur. Pline luy mesme le premier Autheur de cette Histoire, luy dont vous connoissez

le génie, qui ne fait pas trop de ſcrupule d'impoſer, pourvû qu'il diſe des choſes extraordinaires, ne rapporte cette avanture que d'une maniere pleine de doutes. Peut eſtre meſme dans le fonds n'a-t il voulu dire autre choſe, ſinon qu'il ſe trouva quelqu'un qui rendit le Verre moins fragile qu'il n'avoit eſté juſqu'alors. Il exagere un peu la choſe ſelon ſa coûtume; ceux qui l'ont ſuivi l'ont augmen ée. C'eſt ce que font tous les Hiſtoriens peu fidelles, qui aiment à donner dans l'extraordinaire. Mais je m'engage trop avant; retournons à l'origine du Verre. Il n'eſt pas poſſible d'en aſſigner le temps au juſte. Si l'on en croit l'interprétation que beau-

coup de Gens ont faite d'un Paſſage de Job, le Verre eſt bien plus ancien que Pline n'a crû ; mais d'autres ont fort bien remarqué, que le mot que les premiers ont traduit par celuy de Verre eſt general, & ſignifie toute ſorte de choſe précieuſe, qui eſt claire ou tranſparente. Ie ne veux pas pour cela nier l'ancienneté du Verre. Ie croy qu'on l'a trouvé pluſieurs fois par hazard, ſans y faire reflé-xion, ou du moins ſans en faire aſſez pour apprendre le moyen d'imiter par l'Art, le concours fortuit des cauſes qui le faiſoient naiſtre. On ne peut guére faire de feu violent, tel qu'en faiſoient par exemple Hermés, & les autres Chymiſtes d'Egypte

dans leurs Fourneaux, ſans voir une partie de la matiere dont ils ſe ſervoient, devenir du Verre. On en a quelquefois trouvé ſous la terre qui ne pouvoit avoir eſté produit que par les feux ſoûterrains. Diſons donc que le Verre eſt auſſi ancien que l'invention de faire des Briques. Vous le rapporterez, ſi vous voulez, ou au temps de la conſtruction des fameuſes Pyramides d'Egypte par les Enfans d'Iſraël, ou en remontant davantage, à celuy de la Tour de Babylone. N'eſt il pas étonnant apres cela qu'on ait eſté ſi longtemps ſans avoir l'Art de la Verrerie? Car le ſilence des Autheurs tant ſacrez que profanes, me fait croire qu'on ne l'a eu

qu'environ le temps de Socrate tout au plus, Seroit-il pas étrange qu'on n'euſt pas meſme mis le nom d'une choſe qui pouvoit fournir de ſi belles comparaiſons aux Poëtes, & aux Orateurs? Comment croire apres ce que je viens de dire, qu'on ne ſe ſeroit pas trompé lors qu'on nous a dit que nous devions à Eſculape l'invention des Miroirs de Verre, luy dont le Fils Machaon eſtoit à la guerre de Troye? Vous ſçavez qu'on en faiſoit d'autres d'Airain, de Plomb, & de Fer. Qu'on le faſſe Autheur de ceux là, je trouveray du moins la choſe poſſible. Il eſt temps de finir, je vous feray réponſe une autre fois ſur voſtre ſeconde Demande.

LETTRE II.

Des Veritez qui ſont renfermées dans les Fables.

JE vay m'acquiter aujourd'huy de ma promeſſe, & vous écrire ſur l'Enigme d'Eurydice. Les Enigmes en peinture donnent tous les Mois une nouvelle matiere de diſcourir. Celuy à qui nous les devons, y ſçait joindre tout ce qu'on peut tirer d'une connoiſſance profonde & rafinée de la Fable, à tout ce que l'imagination peut inventer, & aux traits les plus finis de l'Art. Qu'il faudroit de feüilles pour développer tous les myſteres qu'il ſe plaiſt à y tracer en ra-

courcy ! C'eſt ce qui fait les chefs-d'œuvres, que cette maniere induſtrieuſe de réünir, ſi je puis ainſi parler, pluſieurs Globes de lumiere ſur un meſme Objet. Il a cet art pour tout ce qu'il fait. Prenez-y garde ſur l'Enigme dont il s'agit. Je l'explique ſur le Songe. Ce ſeroit aſſez vous en dire, à vous qui entendez les choſes à demy mot. Je ſçay meſme que l'Eſprit aime à diſſiper par ſa propre lumiere les nuages qui nous cachent la verité ; mais permettez-moy de m'étendre un peu aujourd'huy, & de ſonder les raiſons qui ont pû obliger l'Autheur du Mercure à prendre un tel ſujet plutoſt qu'un autre pour ſon Tableau énigmatique. Il n'eſt rien

qui puisse conduire plus seûrement à la perfection, que les reflexions qu'on fait sur les Ouvrages des grands Maistres. Il semble d'abord que pour se déterminer il suffit d'un raport évident que l'Esprit apperçoit entre la Figure & le Mot ; mais un Esprit éclairé y peut joindre des raisons plus fines. Pour moy, quand je vois les Enigmes en figure de l'Autheur dont nous parlons, je suis si penetré de la justesse de leur raport avec ce qu'elles signifient, que j'ay de la peine à me persuader, que les Anciens ayent voulu marquer autre chose par les Fables dont il se sert, que ce qu'il leur fait signifier. S'il ne donne pas toûjours dans la pensée de ces pre-

miers Hommes, il le devroit pourtant toûjours faire. Ses raports ſont peut-eſtre plus juſtes que ceux qu'ils y avoient eux-meſmes donnez. A parler ſérieuſement, je ne ſçay s'il cherche à deſſein à nous déchiffrer ces Enigmes; mais à tout hazard il n'a qu'à laiſſer faire à la bonne fortune de ſon Eſprit, qui nous en fera plus ſçavoir que tous les ſoins des Commentateurs. De combien de Sçavans cette explication n'a-t-elle pas fait le deſeſpoir? Ces Fables dont ils ont eſſayé de penétrer le ſens, ont eſté comme ces liqueurs ſubtiles, qui s'évaporent dés qu'on veut découvrir les Vaſes où l'on les tenoit renfermées. Combien nous a-t-on

debité de rêveries puériles? Quelle enchaînure grotesque de Fables nous a-t-on voulu faire passer pour des Histoires? C'est ce qui a fait tomber beaucoup de Gens dans une autre extrémité, de penser qu'il n'y avoit presque rien de réel dans ces restes de l'Antiquité. Je ne suis pas de ceux qui veulent chercher de la finesse dans tout ce qu'ont écrit les Anciens; mais peut-on croire, sans leur faire tort, qu'ils n'ont pensé que des bagatelles? Peut-estre les aimoient-ils moins qu'on ne fait dans nostre siecle. J'avouë pourtant qu'on a bien abusé de leur premier dessein. Ils ne vouloient que voiler agreablement la verité. Ceux qui les ont suivis,

n'ont pas eu le meſme reſpect
pour elle, ils y ont ajoûté bien
des Fictions inutiles; mais vous
m'avoüerez qu'il y a des veritez
dans les Fables. Il y en a d'hiſ-
toriques. De grands Hommes
les ont débroüillées en ce ſiecle
d'une toute autre maniere qu'on
n'avoit jamais fait. Ils ont fait
voir que les Romains & les
Grecs eux-meſmes, j'entens
ceux des derniers temps, n'y en-
tendoient preſque rien. Le Peu-
ple ne perce guére l'écorce des
choſes. Il ſuit les routes les plus
batuës, qui ne ſont pas les plus
ſeûres. Il ſe trouve auſſi dans les
Fables des veritez ſimples de la
Nature, & des veritez de Mo-
rale. C'eſt ce qui fait l'embar-
ras, que le mélange de ces trois

ſortes de veritez, qui peuvent eſtre quelquefois enſemble dans un meſme ſujet, ou du moins le diſcernement qu'il faut faire de celle des trois qui peut eſtre cachée ſous la Fable qu'on examine. Les veritez de Morales ſont celles qu'on y cherche le plus. Peut-eſtre y ſont-elles le moins. C'eſt prendre la bonne route, que s'en ſervir à voiler des corps artificiels ou naturels. C'eſt ce que la neceſſité de la vie & du commerce obligeoit les Anciens d'avoir le plus en veuë. Les veritez les plus ſimples & les plus ſenſibles, ont eſté découvertes les premieres. Ce ſont donc celles qu'ils ont peintes, & que nous devons chercher dans leurs Fictions. La

Philoſophie de ces premiers
Hommes n'eſtoit qu'un peu
d'expérience, une connoiſſance
legere des Eſtres naturels, &
quelques Préceptes généraux
que le bon ſens leur dictoit pour
ſe conduire. Comment accor-
der cela avec la fine Morale
qu'on veut trouver dans leurs
Fables? L'Eſprit ſe forme aiſé-
ment par tout les raports qu'il
veut. Les Grecs, & ceux qui les
ont ſuivis, imbus d'une Philo-
ſophie bien plus tournée vers la
Morale, ont voulu ſe faire hon-
neur, en trouvant dans les An-
ciens qu'on venéroit comme des
Héros, tous les Dogmes qu'ils
enſeignoient. Pour faire l'ap-
plication de ce que je viens de
dire, je trouve dans l'Hiſtoire
d'Orphée

d'Orphée des veritez hiſtoriques, & de celles que j'appelle ſimples. Plus j'y penſe, & plus je me confirme dans ma premiere opinion, que l'Autheur de l'Enigme s'eſt rencontré dans la penſée des Anciens. C'eſt ce que nous allons voir par le juſte raport qu'a la Fable d'Eurydice avec le Songe; mais je crains de paſſer les bornes légitimes d'une Lettre. Un peu de delay ne gâtera rien.

LETTRE III.

Des Songes.

HOmere, & Virgile apres luy, nous diſent qu'il y a dans les Enfers deux Portes par

où ſortent les Songes. La premiere eſt de Corne; c'eſt par elle que viennent les veritables images. La ſeconde eſt d'Yvoire, & donne paſſage aux trompeuſes illuſions. Lucien en ajoûte deux autres, l'une de Fer, & l'autre de Terre, par où ſortent les Songes affreux & mélancoliques. Mais par où ferons-nous ſortir les Songes agreables, tel qu'eſt celuy qui nous eſt peint par le Tableau d'Eurydice? Sera-ce par la Porte d'Yvoire? On ne peut pas dire proprement que ces ſortes de Songes ſoient faux. Ils ont toute la realité que des Songes peuvent avoir. Joignons-y donc une cinquiéme Porte pour les Viſions agreables, elle ſera de

Verre si vous voulez. Toutes trompeuses que sont ces Ombres qui nous paroissent pendant la nuit, elles ne laissent pas de nous donner beaucoup de plaisir. Ne vous estes-vous jamais trouvé dans l'état d'Orphée desesperé qui perd son Epouse, je veux dire comme vous le voyez dans le Tableau, à la sombre clarté d'un jour naissant, les yeux encor à demy fermez, & les bras vainement étendus pour rappeller une Ombre fuyante, qu'un fâcheux resveil vous ravissoit avec autant d'inhumanité que les Spectres qui enlevent Eurydice? On ne peut s'empescher de haïr ce qui nous vole nostre felicité, & il n'y a personne alors qui n'imite

le Mycille de Lucien, qui peste contre son Coq, qui luy oste par son chant importun ses richesses imaginaires. Eurydice venoit des Enfers. C'est là qu'habitent les Songes sous les feüilles d'un vaste Ormeau. C'est là qu'ils ont pris naissance de la Nuit & de l'Erebe. C'est là que leur Mere a sa demeure eternelle. Là le Dieu du Sommeil va teindre sa Baguete au Fleuve Lethé, pour endormir qui bon luy semble. De là partent à ses ordres cette multitude confuse de Songes de différentes especes. Les Anciens qui les examinoient avec une étrange superstition, & qui vouloient tirer de leurs explications des Prédictions seûres de l'Avenir,

en ont ce me ſemble diſtingué de quatre ou cinq ſortes. Je m'arreſterois trop, ſi je voulois vous parler de chacune. Ne vous étonnez pas qu'ils euſſent fait un Art de deviner par les Songes ; ils en avoient bien fait de la maniere de prédire l'Avenir, par l'Air, par le Feu, par la Fumée, en un mot, par toutes les choſes qui ſemblent meſme avoir le moins de liaiſon avec l'Homme. Quelle extravagance ! Tout chez eux devient autant de Divinitez ; & les choſes les plus inſenſibles s'animent, pour décider du ſort des Humains. L'Homme ſent bien qu'il n'eſt pas heureux. Il attend toûjours quelque Bien plus réel que celuy qu'il poſſede. Il

voudroit en anticiper la posses-sion par l'assurance de le posse-der un jour. De ce desir avancé, de cette curiosité de percer l'A-venir, & de la Superstition, nâ-quirent toutes ces folies. La Prudence peut-estre y eut quel-que part, parce que les Anciens qui manquoient d'expérience, s'attachoient à tout, afin de trouver des routes seûres pour se conduire. L'Interest les en-tretint. Il y avoit des Villes en-tieres, comme Telmesse en Ly-cie, qui n'avoient presque que des Devins pour habitans. Mais je m'écarte. Ovide que vous aimez tant, dans la charmante Description qu'il nous a don-née de l'Antre du Sommeil, ne place pas les Songes dans les

Enfers. Il veut que Morphée & ſes Freres regnent avec le Sommeil proche des Cimmériens. Lucien leur donne pour demeure une Iſle de l'Ocean; mais le ſentiment le plus commun les place avec la Mort, la Maladie, l'Envie, & leurs autres Parens, dans le Royaume de Pluton. La penſée d'Ovide ne laiſſe pas de pouvoir donner quelque jour à noſtre Enigme. Les Cimmériens eſtoient des Peuples toûjours environnez de broüillards obſcurs, à qui le Soleil ſembloit n'accorder qu'avec peine quelques foibles rayons de ſa lumiere. Cela ne vient pas mal au jour obſcur qui paroît dans le Tableau. C'eſt juſtement avec cette eſpece de

mélange de nuit & de jour que Virgile nous décrit le chemin du Royaume des Tenebres Les Cimmériens d'Ovide ne marquent peut-estre autre chose que le Lac Averne, le lieu de la descente aux Enfers. Les Peuples d'autour de Cumes sont quelquefois appellez Cimmériens. Quelqu'un a comparé les Songes à ces vapeurs nébuleuses qui s'élevent de la terre, & que le Soleil dissipe à son Orient. Il chasse de mesme les Songes; ces tenébreux Enfans de la nuit, ces obscures Divinitez, ne se plaisent guére où il regne. Si nous en croyons mesme Herodote, il y a dans l'Afrique, le sejour le plus ordinaire du Soleil, des Peuples qui ne ressen-

tent point leur pouvoir. Quand vous voyez Eurydice qui s'envole sur le point de revoir le jour, ne vous semble-t-il pas d'entendre Anchise dans Virgile, qui se plaint à son Fils, qu'il venoit de visiter en songe, qu'il sent déja le souffle cruel des Chevaux du Soleil qui l'oblige de se retirer ? Les Anciens estoient si persuadez que le Soleil estoit l'ennemy des Songes, que lors qu'ils en avoient eu de fâcheux, ils avoient soin de se lever matin, & d'aller conter à cet Astre naissant la vision qui les troubloit. Ils croyoient qu'il pouvoit les garantir du malheur dont ils estoient menacez, en surmontant le Songe son ennemy. Les Brachmanes, & les

autres Payens des Indes d'aujourd'huy, ont une pensée à peu pres semblable touchant certains Deuras ennemis du Soleil. Doctrine qu'ils ont prise comme la Metempsicose, l'estime de la Vache, & beaucoup d'autres, des Egyptiens qui sont passez dans leur Païs. Je remarque que toute la doctrine des Songes vient des Sages d'Egypte. On la trouve extrémement ancienne chez eux, puis qu'elle estoit en vogue dés le temps de Joseph & de Pharaon. Ils l'avoient apparemment puisée des Descendans de Cham, les premiers Autheurs de la Superstition. Pitagore, Platon, & leurs Disciples, tous instruits dans les mysteres des Egyptiens, vouloient qu'on prist

garde à tous les Songes, & ils avoient une penſée ſur leur origine à quoy on n'a guére pris garde ; peut-eſtre meſme que beaucoup de ceux qui ſe ſont meſlez d'expliquer les Songes l'ont ignorée, quoy que je la croye le premier fondement de leur Science de les interpreter. Ces premiers Hommes avoient appris que Dieu eſtoit répandu par tout. Abuſant de cette verité, ils voulurent que chaque choſe euſt ſa Divinité particuliere. L'Homme eut pour ſoy deux génies, l'un bon, l'autre mauvais ; ſentiment que les Platoniciens ont longtemps conſervé. Il y en avoit dans les Pierres, dans les Animaux. Tout l'Air en eſtoit remply. Là-deſſus

Hermés & ceux qui l'ont suiv
bâtirent leur pensée des Ora
cles, & de la Science de devi
ner. Ces Lares, Genies, ou De
mons (car ils les appelloien
ainsi) estoient des Natures mi
toyennes entre Dieu & l'Homm
me. Dieu, disoient ils, ne pou
voit avoir de commerce immé
diat avec les Hommes. C'es
toient eux qui en estoient le
entremeteurs. Ils portoient le
Prieres des Humains, ils ren
doient les réponses des Dieux,
ils donnoient les Oracles, ils
animoient tous les Corps pour
le bien des Hommes. L'impieté
seule les en pouvoit chasser:
mais sur tout c'étoit pendant
le sommeil, où l'Ame n'a plus
de commerce avec les choses

ensibles, qu'ils croyoient que ces Génies parloient à nos Esprits. C'est ce qui leur faisoit si fort prendre garde aux Songes pour en entendre les réponses. De là venoient toutes leurs précautions pour en avoir d'heureuses, & c'est une des raisons pourquoy Pytagore défendoit les Feves, parce qu'il croyoit qu'elles faisoient avoir des visions fâcheuses. Ces Demons se retiroient à la venuë du Soleil. Toutes les Ombres s'évanoüissoient comme la Femme d'Orphée; & si les Spectres enlevent celle-cy, Proserpine elle-mesme nous est representée entraînant les Ombres, & les faisant rentrer dans les Enfers. Vous voyez que rien ne represente mieux les

Songes que la Fable d'Eurydice
en l'examinant meſme ſelon l
penſée des Anciens. Je n'ay plu
que quelques reflexions à ajoû
ter pour vous faire tomber d'ac
cord que le premier ſens de cett
Fiction, eſt le meſme que nou
y avons cherché aujourd'huy.

LETTRE IV.

Pourquoy on employe la Fable d'Orphée pour ſignifier le Songe.

QU'il y a peu de Gens qui
aiment à aprofondir les
choſes ! On n'a guére que des
connoiſſances ſuperficieles de
chacune. Ovide a joint tant d'a
grémens au Recueïl qu'il nous
a laiſſé des anciennes Meta-

morphoſes, qu'il eſt preſque le ſeul qu'on ſuit dans l'étude de la Fable. Il eſt pourtant bon d'en conſulter d'autres, ſi on en veut acquerir une connoiſſance un peu exacte. C'eſt un Chaos à debroüiller que ces Fables. Quelle confuſion! Pour groſſir leurs Héros, ils joignent pluſieur Perſonnes d'un meſme nom. Je remarque au moins trois Orphées. Le premier à qui on rapporte tous les autres, & que vous ne confondrez pas, s'il vous plaiſt, avec celuy qui fut un des Argonautes, vivoit environ cent ans apres Moyſe. On veut meſme qu'il ait pris quelque choſe de ſes Livres. Comment le peut-on ſçavoir, ſi les Pieces qu'on luy attribuë, & qui

ſont venuës juſqu'à nous, ſont
ſupoſées ? Il eſtoit de Thrace
Que ce nom ne vous faſſe pas de
peur. Ce Païs avoit eu de la
politeſſe autrefois. Ses premiers
Habitans eſtoient ſortis d'un
Climat doux & temperé. Ils
avoient eſté voiſins des Athe-
niens. Joignez à cela ce que
diverſes Colonies que les Phé-
niciens avoient menées ſur leurs
Côtes, leur pouvoient avoir
inſpiré de douceur & de con-
noiſſance des Lettres. Vous
ſçavez qu'Orphée a eſté grand
Poëte, grand Muſicien, & grand
Philoſophe. Ce n'eſt pas mal
chercher l'Emblême du Songe,
que de la prendre chez le pre-
mier Nourriſſon des Muſes.
Que ſont les Fictions de la Poë-

sie, que de beaux Songes ? On nous dit qu'il estoit Fils d'Apollon & de Calliope. Ce n'est pas un mystere difficile à penétrer. Les Héros sont autant d'Enfans des Dieux. Estre grand Poëte & grand Musicien, c'est estre Fils d'Apollon. Bien d'autres raisons l'ont mis dans son Parentage. Estre Astrologue, Devin, Interprete des Songes, c'est estre digne Fils du plus grand Prophete d'entre les Dieux. Ces dernieres qualitez confirment encor la justesse du choix de l'Enigme. Orphée apprit en Egypte toute la doctrine d'Hermés. Il l'enseigna aux Grecs; c'est ce qui a fait dire à quelques Autheurs de l'Antiquité que c'estoit un Mage Egyptien.

S'il penetra luy meſme les ſe-
crets de ces Sages d'Orient, il
en pratiqua la methode ; il ne
montra pas aux Grecs les veri-
tez qu'il avoit apriſes, dans tout
leur jour. Avoüons que ces
anciens Peuples, & ceux qui les
ont ſuivis, ont trop aimé cette
maniere de cacher les choſes, &
de faire de grands myſteres de
rien. Il eſt vray qu'il y a de la
prudence à ne découvrir pas
d'abord tout ce qu'on ſçait, ſur
tout quand ce qu'on penſe eſt
éloigné de l'opinion commu-
ne. Mais faut-il crier pour la
moindre choſe, *loin d'icy, Pro-
phane ?* Que la Sybille de Cu-
més le faſſe lors qu'il faut deſ-
cendre dans les Enfers, à la
bonne heure. Les noirs myſte-

res d'Hécate ne ſont que pour les Initiez. Par cette raiſon il peut y avoir de l'obſcurité dans l'Hiſtoire d'Orphée, & de ces autres premiers Héros qui connoiſſoient ſi bien les ſentiers des Enfers. La verité ſe trouve avec peine. On n'en doit pas envier la lumiere aux autres, quand on l'a ſoy-meſme découverte. Pour couper court ſur l'Hiſtoire d'Orphée, je dis que les Fables qu'on en conte, ont eſté ſur tout inventées, pour eſtre des Memoriaux de ſes Inventions. Il avoit un Inſtrument à quatre cordes qu'il touchoit ſi bien, qu'il inſpiroit du mouvement aux corps les plus inſenſibles. On dit que cela ſe faiſoit ſelon la doctrine de Pitagore, par l'accord de ſa

Muſique avec l'Harmonie ces
leſte. Diſons plûtoſt que c'eſt
luy qui parla le premier de l'u-
nion des quatre Elemens dans
les Corps; que ſon Eloquence
& ſes Loix produiſirent tous les
Miracles qu'on en conte. Il
deſcendit aux Enfers, parce
qu'il en enſeigna les myſteres.
Peut-eſtre fit il accroire qu'il y
avoit eſté pour authoriſer da-
vantage ce qu'il diſoit C'eſtoit
aſſez la coûtume des Anciens
qui imprimoient du reſpect au
Peuple par de ſemblables men-
ſonges. On invente l'Hiſtoire
d'Eurydice pour donner du pré-
texte à ſon voyage. Chacun
des Heros de la Fable y va pour
quelque ſujet. Il fut le premier
Autheur parmy les Grecs de

l'Interpretation des Songes. Pline l'attribuë mal à Amphydion. N'y aura-t-il que cette seule chose dont on n'aura point laissé d'Emblême, d'une chose estimée de tous les Peuples, & de tant de Philosophes? Je n'y voy point d'apparence. Elle a tant de connexion avec la doctrine des Enfers, qu'ils ont bien pû les joindre. Et comme le sage Virgile, apres nous avoir expliqué amplement tout ce qui se passe dans la demeure des Ombres, fait sortir plaisamment son Héros par la porte des faux Songes, pour marquer le peu de foy qu'il faut adjoûter à tout ce qu'il vient de dire; n'est ce pas aussi mettre le dernier trait à l'Emblême des mysteres qu'Or-

phée avoit chantez, que de la finir par l'enlevement d'Euridice qui represente si naïvement les illusions des Songes. J'aurois encor beaucoup à vous dire touchant les rêveries des Anciens & des Modernes, sur cette matiere des Songes; mais outre que cela me meneroit trop loin, je n'aime pas à épuiser mõ sujet. Je croyois à peine en commençant, de vous écrire une Lettre entiere; en voicy pourtant quatre completes. Si j'ay écrit sur des choses peu solides, prenez vous-en à vous-mesme, & permettez que je finisse par une verité fort réelle, que je suis, &c.

Voicy quelques Madrigaux sur les Enigmes de Ianvier. Le pre-

nier est sur l'Enigme en figure de Phaëton foudroyé; & les autres sur les deux en Vers. Il y a si peu de diférence entre l'Opéra & la Comédie, qu'il ne faut pas s'étonner que ce dernier Mot ait esté si généralement appliqué à la premiere.

I.

D'Où vient que l'éclat du Tonnerre
Va jetter Phaëton par terre?
Le sens de l'Enigme en est clair.
Ne voit-on pas dans les orages,
Apres le choc de deux nuages,
Que le Foudre est souvent devancé de l'Eclair?

RAULT, de Roüen.

II.

DEpuis que par la Paix LOVIS
nous rend heureux,
On ne parle plus que de Jeux.

Cette verité ſupoſée,
Le Mercure Galant n'a point fait
d'autre choix
Pour les Enigmes de ce Mois,
Dõt l'explication me ſemble fort aiſe
Et je gage que le vray ſens
N'eſt autre que deux jeux des plus
divertiſſans,
La Comédie & la Fuzée.
L'Enfant Bréton, de Tourna

III.

JE vous vois, belle Iris, dans un gra
embarras,
Vous reſvez, vous cherchez, & vous
trouvez pas,
Quelque effort que vous puiſſiez fai
Quel eſt le ſens de ce myſtere.
Mais voicy le brave Tircis
Qui mettra fin à vos ſoucis,
Ainſi qu'à voſtre reſverie,
En vous donnant la Comédie.
TORNERY, Medecin à Marſeil

IV.

POurquoy me faire une malice,
Et vouloir cacher à mes yeux
Ce qui dans le Feu d'artifice
Se fait admirer en tous lieux?
Ah pour ce coup, Galant Mercure,
Vostre Enigme fait trop de bruit,
Et dans les ombres de la nuit
La Fuzée, *à mon sens, tâche en vain*
d'estre obscure.

LE SOLITAIRE, de Pontoise.

V.

SI chacun me vient voir, Princes & Potentats,
Gens de Guerre, Marchands, Peuples & Magistrats,
C'est que par une adresse à nulle autre seconde,
Ie dépeins les vertus & les vices du Monde.

Mais, helas! un chacun insensible à
ses maux,
Y rit le plus souvent de ses propres
defauts,
Croit toûjours pour autruy, par une
erreur extréme,
Les leçons que souvent on y fait pour
luy mesme.
Ie suis la Comédie, *& n'ay point*
d'autre objet
Que de rendre en riant le Monde plus
parfait.

DESLIGNERIES, de Roüen.

VI.

ON est charmé de la peinture
Que nous voyõs dãs le Mercure,
De tant de beaux Feux qu'on a faits
Pour se réjoüir de la Paix;
Mais enfin ces beaux Feux qui l'ont
solemnisée,
N'égalent point cette Fuzée.

Le Poëte amoureux.

VII.

ENnuyé de chercher ſous un ſombre
nuage
Des ſens toûjours embarraſſez,
Et ſatisfait de l'avantage
D'avoir eu quelque rang aux Mercures
paſſez,
I'avois abandonné la lice,
Et regardois comme un ſuplice
Le meſtier fatigant de ces mornes
Devins
Qui ſe donnent mille chagrins.
Cependant aujourd'huy mon eſprit
s'étudie,
Et cherche à deviner un ſens qu'il n'en-
tend pas.
Ainſi tout change dans la vie;
Ce qui plaiſt aujourd'huy, demain
n'a plus d'appas,
Et nous faiſons tous icy-bas
Vne eternelle Comédie.

BROSSARD, Conſeiller
de Bourg en Breſſe.

VIII

LOrs que pour celebrer le plus grand des Héros,
Et solemniser ce repos
Que par un noble effort il accorde à la Terre,
Mille traits enflâmez, mille brillans Eclairs
Percent confusément les airs,
Et semblent faire au Ciel une innocente guerre;
Lors que par les bontez d'un Roy victorieux
Bellone est enfin appaisée;
Lors que l'Europe en joye allume mille Feux,
C'est mal prendre son temps pour cacher la Fuzée.

LA FEE, de Bourg en Bresse.

IX.

DAns la saison du Carnaval,
Avant les Dances & le Bal,
Il n'est personne qui ne die;

Que le Mercure eſt obligeant,
Puis qu'il épargne noſtre argent,
Et nous donne la Comédie!

RAULT, de Roüen.

X.

TOut le brillant qu'étale la Fuzée,
N'ébloüit qu'un moment les yeux;
Mourir comme elle meurt dés qu'elle eſt élevée,
C'eſt joüir peu d'un deſtin glorieux;
Mais helas, que ſa mort, quoy que prompte, a de charmes!
Celébrer de LOVIS le grand Nom & les Armes,
Et les celébrer par ſa mort,
N'eſt-ce pas en mourant avoir un heureux ſort?
Oüy, ce ſort eſt digne d'envie;
Heureux qui peut mourir pour la gloire des Lys,
Auſſi-bien la plus belle vie
Ne vaut pas une mort ſoufferte pour LOVIS.

L'Abbé de S. Dominique.

XI.

POur bien passer le Carnaval,
Il suffit de voir le Mercure,
Ce Dieu nous fait une peinture
Des Jeux, des Opéra, du Bal.
Les beautez de la Tragédie
Se rencontrent dans son Tableau,
Et pour avoir la Comédie,
On n'a qu'à tirer le Rideau.

LE SOLITAIRE, de Pontoise.

XII.

QVoy que j'aye plus d'un Procés,
Et qu'une Enigme soit chose assez
malaisée,
Ie crois pourtant avec succés
Avoir démeslé la Fuzée.

DE LA MATHE A.E.P.

XIII.

LOVIS en nous donnant la Paix,
Ramene les Plaisirs, les Jeux, la
Comédie,

Et tout ce que jadis la Grece & l'Italie
Eurent d'agrémens & d'attraits:
Faiſons retentir ces bienfaits
Par des cris éclatans & des voix empreſſées,
Et n'épargnons pas les Fuzées
Pour porter ce Nom glorieux
Juſque dans le ſejour des Dieux.

LE P. LA TOURNELLE, de Lyon.

XIV.

DV Mercure Galant la galante Eloquence,
Par ſes Enigmes de Janvier,
A l'aller voir ſemble me convier;
Il me promet de ſe mettre en dépenſe,
Et que le jour qu'il me verra
Son amitié pour moy toûjours bien diſpoſée,
Avec plaiſir régalera
*Mes oreilles par l'*Opéra,
Et mes yeux par mainte Fuzée.

G... de Chambery.

Ie reviens aux Questions proposées. Mr Panthot & Mr Bouche ont écrit sur toutes les six. Leurs raisonnemens sont pleins de force ; mais comme il est juste que tout le monde trouve icy sa place, je ne vous envoye que ce qu'ils ont pensé sur quelques unes, à cause de la quantité d'autres Pieces dont j'ay à vous faire part.

Si un Amant doit différer sa réconciliation.

ON auroit sujet de croire qu'un Amant manqueroit d'amour, s'il laissoit passer un moment entre la disgrace & la

réconciliation. Le moindre delay eſt un crime, & ce reſpect inutile eſt une marque d'indifférence, qui le rend plus digne de haine que de pardon. Il faut donc, puis que le retardement eſt périlleux, qu'un parfait Amant, ſans s'attacher à la formalité, paſſe au deſſus de certaines conſidérations qui ne ſont ny utiles, ny neceſſaires ; qu'il ſuive aveuglement un emportement honneſte, qu'il preſſe, qu'il importune, qu'il proteſte, qu'il témoigne du deſeſpoir, enfin qu'il n'abandonne point ſa Maiſtreſſe qu'il n'ait reçeu quelques marques de raccommodement, car l'état d'un Amant diſgracié, pour peu qu'il attende à faire ſa paix, eſt trop

incertain, & la colere d'une Maiſtreſſe prévenuë des apparences de ſon infidelité trop favorable pour un Rival.

Quant à la Queſtion, *Si on peut haïr ce qu'on a une fois bien aimé*, on n'auroit jamais la douleur de ſe repentir d'avoir fait un mauvais choix, & d'eſtre obligé de haïr ſans aucun retour ce qu'on a aimé le plus tendrement, ſi comme ſouhaitoit un Philoſophe, la Nature avoit mis une Feneſtre au devant du cœur de l'Homme, pour connoiſtre la verité de ſes penſées, & voir dans tous les replis de cette partie ſes plus ſinceres intentions. L'Orateur dit que les yeux, le front, & le viſage, mentent ſouvent; qu'il eſt aiſé de

donner dans les pieges que la perfidie bien déguisée travaille à nous tendre, & d'estre surpris par ces faux Amis, qui sçavent adroitement s'insinuer dans un cœur crédule & facile à s'enflâmer ; mais aussi il est aisé, quand ces Infidelles qui ne font de belles protestations que pour tromper, sont une fois reconnus, il est aisé, dis-je, de les fuir, & de haïr la fausseté découverte, plus qu'on n'a jamais aimé le mensonge caché. Cette verité n'est pas moins soûtenable parmy les vrais Amans, que la beauté, la vertu, la franchise, & cette douce sympathie, a si fortement unis. Ces illustres Héros si sçavans en l'Art d'aimer, & ces superbes Héroïnes,

en l'Art de triompher, tombent
ſouvent dans une ſi grande in-
diférence, qu'ils deviennent in-
ſenſiblement l'un à l'autre, ou
quelquefois un ſeul, ſi inſupor-
tables, qu'ils ſe laiſſent empor-
ter ſans ſçavoir pourquoy, en
des haines irréconciliables, lors
que leurs feux ralentis ſont en-
tierement éteints. Toute la Phi-
loſophie enſemble auroit autant
de peine à donner quelque rai-
ſon de la cauſe qui a uny ces
Amans, qu'à décider celle qui
les a diviſez ; & en effet, les plus
ſçavans ont ſi peu connu les myſ-
teres & les ſecrets qui compo-
ſent les divers mouvemens que
produit l'amour, que celuy qui
en a mieux connu le caractere,
n'a point eu honte d'avoüer que

cette passion estoit une des plus
étonnantes Enigmes de la Na-
ture, & que celuy là avoit rai-
son qui la définissoit un je ne-
sçay-quoy, qui vient de je-ne-
sçay où, & qui s'en va je-ne-sçay
comment, tant il est vray que
l'amour a ses détours, & une
certaine fatalité qu'on ne peut
comprendre.

L'Origine des Colliers de Perles n'est pas moins diférente dans les opinions de ceux qui l'ont recherchée, que celle de toutes les choses autorisées par l'usage, & que l'on tire des plus obscurs Mémoires de l'Antiquité pour en faire une mode nouvelle. Plusieurs Peuples sauvages que la misere réduisoit à vivre dans la nudité, privez du

ſecours des Arts, des Etofes, &
des Habits, & n'ayant rien pour
ſe diſtinguer, & pour ſe donner
quelques agrémens, s'aviſerent
de s'orner la teſte, le col, & di-
verſes parties du Corps, des
plus prétieuſes richeſſes que
leur climat euſt produites. Ces
barbares ornemens auſquels
l'or, l'argent, & les pierres pré-
tieuſes, donnoient un grand prix,
ont depuis ſervy à la pompe &
à la magnificence des deux Sexes, & il ne faut point douter que les Femmes n'en ayent tiré l'uſage des Colliers, qui ſont une de leurs plus belles & de leurs plus riches parures.

PANTHOT, *Medecin à Lyon.*

Sur la V. & VI. Question.

IL n'y a point à douter qu'il n'y ait plus de gloire à vaincre un cœur déja engagé, qu'à fléchir celuy d'un Indiférent; car à bien considerer les choses, je ne voy pas que ce dernier soit si difficile à prendre. Je veux que ce cœur ait esté toûjours insensible; je veux qu'il ait resisté à tout ce qu'il y a de charmes, & qu'aucun trait n'ait jamais sçeu le toucher, que peut servir cette resistance & cette dureté? Pouroit-il s'exempter d'avoir de l'amour? Non, non, il faut que tout aime. Comme

noſtre cœur eſt naturellement
amoureux, il y a une agreable
neceſſité de ſe rendre, & toſt ou
tard on eſt obligé de le faire;
mais détacher un cœur qui tient
déja à quelqu'autre, & pouvoir
triompher de tous les deux, c'eſt
là ce qu'on doit nommer une
conqueſte pénible. Elle de-
mande autant d'adreſſe que de
bonheur. Il faut livrer deux
combats tout à la fois, l'un
contre une Maiſtreſſe, & l'autre
contre un Rival; employer de
belles armes contre celle-cy
pour la gagner par tout ce qu'
eſt capable de plaire, & en pren-
dre de dangereuſes contre ce-
luy-là, afin de le détruire & de
s'élever ſur ſes ruines. Il faut
encor qu'un Amant ſçache bien

assurer sa conqueste, car enfin on doit toûjours craindre quelque revolte. Peu de chose fait soûlever un Sujet nouvellement Sujetty, & l'on a toûjours de la pente pour ce qui a servy d'objet à une premiere passion.

Quand une fois on a senty dans l'ame
Les atteintes d'un tendre amour,
Le flateur souvenir d'une premiere
flame,
Vers ce premier Objet nous donne un
prompt retour.

La Question suivante ne me paroist pas plus difficile à résoudre, & je tiens qu'apres avoir esté trahy d'une Maistresse qu'on a fortement aimée, on n'en sçauroit plus aimer une autre avec une égale passion.

Vous croyez ſans-doute qu'un Amant abandonné ne manque pas de retirer toute ſa tendreſſe, que le ſouvenir des outrages qu'on luy a faits, efface tout ce qu'il y avoit d'imprimé, & qu'eſtant devenu libre par la rupture, il eſt en état d'eſtre auſſi amoureux qu'il l'eſtoit auparavant. C'eſt s'abuſer que d'avoir cette penſée. Un cœur qui a pû venir à bout de briſer ſes premiers fers, n'eſt plus capable d'une ſi forte liaiſon. Il a jetté ſon plus beau feu, & s'il peut en allumer un tout nouveau, il ne ſera jamais ſi ardent. C'eſt une loy commune à tous les cœurs, qu'ils n'ont qu'un certain temps pour aimer parfaitement. Dés qu'il eſt paſſé,

ils ne ſont plus propres à s'engager. La tendreſſe qui vient apres, ne fait qu'une legere impreſſion, & les ſecondes amours ne ſont jamais que des amours de paſſage. Enfin on ne ſçauroit avoir une violente paſſion qu'une ſeule fois en ſa vie.

Quoy que l'on ait le meſme cœur,
On n'a plus la meſme tendreſſe;
Et quand on change de Maiſtreſſe,
On change en meſme temps d'ardeur.

FEÜILLET, *Avocat.*

S'il y a plus d'avantage à triompher de soy-mesme, qu'à vaincre son Ennemy.

IL est bien moins difficile de prendre party sur la Question dont il s'agit, que d'en dire quelque chose de nouveau, apres les beaux Discours & les sçavantes Décisions de tant d'habiles & d'eloquens Personnages. Rien de plus juste & de plus facile que de se déclarer pour la raison; mais rien de moins aisé que de trouver des preuves nouvelles & convaincantes pour persuader l'équité de son Empire à ceux qui sui-

vent aveuglement les fausses maximes que l'orgueil & l'ambition ont introduites dans le monde.

Il semble que pour y réüssir, il n'y ait qu'à découvrir quel est le veritable & le plus dangereux Ennemy de l'Homme, pour en faire le sujet legitime de ses victoires.

S'il est vray, comme l'a tres-bien dit un Poëte subtil de ce temps, que les Animaux les plus farouches respectent leur figure dans un autre Animal, par une Loy presque inviolable que la Nature grave dans le fond de l'essence de leurs ouvrages pour leur conservation, il est encor plus vray de dire que l'Homme ne doit pas estre l'Ennemy de

l'Homme. Sa naiſſance & ſa mort le font paroiſtre foible & miſérable, & tout le cours de ſa vie renfermé dans ces deux extrémes, n'eſt remply que de maladies & de diſgraces. Il a donc beſoin ſans ceſſe de ſecours & de conſolation ; & de qui peut-il recevoir l'un & l'autre, que de l'Homme, qui eſt ſeul capable de compatir aux maux qui le peuvent attaquer? Puis que l'Homme ne doit pas eſtre l'Ennemy de l'Homme, ſuivant les Loix de la Nature, le combat de l'un contre l'autre ne peut eſtre legitime. Si le combat n'eſt pas legitime, la victoire en eſt encor moins juſte. Il doit donc chercher ailleurs dequoy exercer ſa force

& ſon courage. Il n'ira pas bien loin, ſans trouver ſon redoutable Ennemy, puis qu'il le porte avec luy-meſme juſqu'à ſa mort. Ainſi pas un ne l'ignore, & tous reſſentent ſes injures. C'eſt cet appétit que Platon appelle un Monſtre à pluſieurs teſtes, d'autant plus difficile à vaincre, que tirant de nouveaux avantages de ſa défaite, il faut un Hercule pour en triompher. Il n'eſt donc pas ſeulement glorieux à l'Homme de le vaincre, mais encor il n'y a pour luy de victoire legitime & neceſſaire pendant ſa vie que celle-là, parce que s'il n'eſt victorieux dans ce combat, il eſt neceſſairement criminel. On a beau vanter les grands exploits d'Aléxandre. Son plus digne

eloge, c'eſt d'avoir eſté le plus illuſtre Eſclave, & le Tyran le plus fameux qui fuſt jamais. Son ambition n'en fit ſa victime, que pour le rendre le plus injuſte & le plus dénaturé de tous les Hommes par ſes uſurpations & par ſes meurtres.

La Fable qui cache les ſolides vertus de la Morale, ſous des obſcuritez qui paroiſſent ridicules, a inſtruit la Poſterité de la neceſſité de triompher de ſoy-meſme dans la perſonne de Medée. Cette malheureuſe Princeſſe qui s'eſtoit meſlée de donner des leçons pour vaincre les Monſtres, n'en ſçeut profiter elle-meſme. Preſſée de ſon reſſentiment contre Jaſon, elle réſolut d'égorger ſes propres Enfans,

fans, parce que ſon Amant infidele en eſtoit le Pere. Ce motif enflâmoit ſon cœur de la plus mortelle haine contre ces innocentes Creatures ; mais parce qu'elle en eſtoit la Mere, l'amour diſputoit la place à la haine avec une ardeur égale. Il ſemble que la douceur qui eſt naturelle à ce Sexe, en devoit triompher. Rien moins que cela. Sa cruauté répondit à la défaite de ſa raiſon.

On dira peut-eſtre qu'eſtant queſtion de principes naturels, il eſt permis de repouſſer l'injure par l'injure, & la force par la force, pour ſe garantir de l'inſulte des méchans. Il faut convenir, qu'on peut défendre ſa vie dans le moment qu'elle

eſt attaquée, aux deſpens de celle de ſon Ennemy. Mais hors de cette circonſtance, quiconque ſe veut vanger par les meſmes voyes dont il a eſté offenſé, éprouve premierement en luy-meſme les peines & la rigueur de ſa vangeance, parce que ſon reſſentiment le rendant eſclave de ſa paſſion, il avouë tacitement ſon peu de merite, quand il ſe perſuade qu'il a eſté mépriſé.

Le Magnanime ſuit des maximes plus dignes de l'élevation de ſon courage. Son ame eſt au deſſus de l'inclination des Hommes ordinaires, parce que la connoiſſance qu'il a de ſon merite éloigne de ſa penſée juſqu'au ſoupçon du mépris. Com-

me ſa conduite à l'égard de ſes passions eſt reglée, toutes ſes actions à l'égard des vertus ſont heroïques ; ſi bien que s'il reſſent celles là, ce n'eſt que pour les faire ſervir à celles-cy. Il haït ouvertement ſes Ennemis, mais c'eſt bien moins à eux qu'il en veut, qu'à leurs vices qu'il cherche à détruire. Quel avantage pourroit il pretendre de la défaite de ſon Ennemy, qui ne puſt luy eſtre diſputé par le courage des Tygres & des Lyons ? Mais qu'y a-t-il de plus glorieux pour luy, que d'eſtre victorieux dans le combat qu'il entreprend, puis qu'il ſoûtient dignement en luy meſme l'empire de ſa raiſon ? Que n'euſt point fait Valere-Catule, pour

reparer l'injure qu'il avoit voulu faire à la réputation de Céſar, apres que ce Prince genéreux l'eut fait appeller à ſa table? Il ne faut pas douter que cette maniere de vangeance ne le comblaſt d'une confuſion beaucoup plus grande, & ne le rendiſt plus ſoûmis, que s'il euſt eſté puny de ſon inſolence par la juſte ſeverité de cet Empereur. La force & la puiſſance peuvent exercer leur empire ſur les corps, mais il n'appartient qu'au Magnanime de régner ſur les cœurs, apres les avoir vaincus par les bienfaits.

L'Hiſtoire fait grand bruit de la genéroſité des Princes Payens. Cependant ſi on conſidere leurs actions de pres, on

ne trouvera pas cette generosité sans defauts. Comme ils ont esté injustes dans leurs desseins, s'ils ont vaincu les Nations, ils ont esté eux-mesmes les esclaves de leur ambition. Il y en a eu qui ont pardonné assez facilement les injures ; mais ou une molesse de naturel, ou une maxime de politique, ou une vaine ostentation, en ont esté tres-souvent les veritables motifs. Il n'en est pas ainsi du Grand Roy qui régne également sur luy, & sur nous. La victoire & la moderation, font en luy ce que toute l'Antiquité a ignoré ; & deux choses si incompatibles n'ont jamais paru si bien unies qu'en sa personne. S'étonne-t on que ses victoires égalent le nombre

des desſeins qu'il médite pour l'honneur de l'Etat, & pour le bien de ſes Peuples? C'eſt qu'-ayant commencé ſes triomphes par ſoy-meſme, la Juſtice luy a mis l'Epée à la main. C'eſt enfin qu'il ſoûtient dignement cette illuſtre Qualité de *Roy Tres-Chreſtien.*

Il faut l'avoüer de bonne-foy, ſans en rougir. Il n'y a que la Religion que nous profeſſons qui ſoit capable de produire de parfaits Héros, & de les immortaliſer. C'eſt par ſon ſecours qu'un veritable Chreſtien trouve ſon Ennemy aimable, & que de toutes les choſes viſibles, pas-une n'eſt capable d'abatre ſon courage. Que tous les maux & toutes les diſgraces de la vie

s'assemblent pour le persécuter; que les grandeurs & les plaisirs s'empressent pour le séduire; tous ces vains efforts ne servent qu'à faire mieux éclater sa gloire. Je dis plus. Ses triomphes s'étendent jusques sur cette gloire, & sur le plaisir mesme que son mérite luy pourroit causer. Mais que ne doit-on pas attendre de ce vaillant Magnanime, puis qu'il commence ses victoires par la soûmission de sa raison ?

BOUCHET, *de Grenoble.*

I'adjoûte ce qu'a écrit M^r d'Eaucour, d'Arras, sur cette même matiere.

POur résoudre cette Question, il ne faut que lire le Remerciëment que le Prince

de l'Eloquence Latine fit à Jules Céſar, du pardon accordé à M. Marcelle, qui avoit eſté contre luy pour Pompée dans la Guerre de Pharſale. Il luy dit que dans tous les Combats qu'il avoit livrez pour rendre tant de Provinces tributaires au Peuple Romain, dans tant de Victoires qu'il avoit remportées contre les Nations les plus barbares, & enfin dans tout ce qu'il avoit jamais fait d'éclatant & d'illuſtre en fait de guerre, la Fortune, le nombre, & la bravoure de ſes Soldats, en avoient partagé les avantages avec luy; mais que dans l'action généreuſe qu'il venoit de faire en pardonnant à un Ennemy, luy ſeul en avoit toute la gloire,

ſans qu'aucun autre y puſt rien prétendre.

Apres le ſentiment d'un Homme auſſi judicieux que l'eſtoit Ciceron, j'ay tout ſujet de me perſuader que je ſuis aſſez bien fondé à ſoûtenir que la victoire qu'on remporte ſur ſes paſſions eſt le plus glorieux de tous les triomphes ; car quoy que Ciceron puiſſe eſtre ſoupçonné de flaterie en ce rencontre, il eſt cependant toûjours vray de dire que ſon raiſonnement eſt fort juſte, & qu'il ne loüoit Jules-Ceſar que ſur une verité dont il eſtoit tres-convaincu, connoiſſant combien il eſtoit plus difficile de ſe vaincre ſoy-meſme, que de vaincre ſes Ennemis. En effet, ſi la gloire des

triomphes ſe meſure à la difficulté des Combats, il eſt certain que la guerre qu'on eſt obligé de ſe faire à ſoy-meſme, eſt bien plus cruelle qu'aucune autre, puis que les Ennemis ſont domeſtiques, opiniâtres, courageux, tous d'intelligence, & jamais entierement défaits, quelque diligence qu'on y apporte; car l'Homme eſtant tout compoſé de ces Ennemis, qui ſont ſes paſſions, il faut, s'il en veut venir à bout, qu'il s'arme de force & de perſéverance; de force, pour attaquer; de perſéverance, pour ne ſe pas rebuter des avantages que tant d'Ennemis prendront ſur luy; & c'eſt par là qu'il luy eſt plus glorieux de triompher de ſoy-

eſme, que de gagner des Ba-
illes dont le ſuccés ne dépend
ouvent que de l'avantage du
eu, & de la fermeté qu'on inſ-
ire aux Troupes.

DISSERTATION

Sur l'Origine des Colliers de Perles, des Bracelets, & des Pendans d'Oreilles.

DEpuis que la Reyne des Dieux, & la Déeſſe des Sçavans, eurent reçeu l'affront que leur fit Pâris par le jugement qu'il donna en faveur des beautez de Vénus, elles conçeurent une haine immortelle

contre cette heureuſe Rivale, &
Junon la plus vindicative & la
plus ſuperbe des Divinitez, la
traita avec tant de fierté, que
cette charmante Mere de la
tendreſſe réſolut de s'abſenter
quelque temps de la Cour Ce-
leſte, pour aller viſiter les lieux
de ſa naiſſance. Elle communi-
qua ſon deſſein à ſon Fils & à ſes
trois aimables Filles, qui ne reſ-
pirant que la joye & les plaiſirs,
lierent incontinent cette agrea-
ble partie, dont le complot ne
fut pourtant pas ſi caché que
Mercure, qui leur faiſoit régu-
lierement la cour, depuis qu'il
eſtoit devenu paſſionnément
amoureux d'une Nymphe, qu'il
ne pouvoit endormir ny de ſes
contes, ny des coups de ſon Ca-

ducée, n'en reçeût la confidence d'une des Graces qui estoit assez de ses Amies pour ne luy faire secret de rien. Il ne manqua pas de faire valoir cette occasion pour rendre un bon office aux Puissances qui font la bonne ou la mauvaise fortune des Amans. Il partit aussi-tost pour avertir Thétis que Vénus & son Fils venoient luy rendre visite; & l'ayant disposée à les bien recevoir, il alla les retrouver pour donner la main à la Déesse qu'il reconnoissoit alors pour sa Souveraine, afin de la rendre au bord de la Mer, laissant Cupidon marcher seul suivy des Graces qu'il a coûtume de preceder. Au moment qu'ils furent sur le rivage, ils aperçeurent un Ro-

cher flotant composé des plus
beaux coquillages de l'Ocean
que douze Chevaux marins traî-
noient, chacun ayant un Triton
qui le guidoit. Mercure qui est
toûjours d'un grand secours à
la Mere d'Amour, la prit sous
les bras, & à la faveur de ses
ailes la transporta jusqu'à un
Trône fait de Nacre de Perles,
dans un Antre pratiqué au mi-
lieu de ce Rocher; & Cupidon
ayant donné les mains à deux de
ses Sœurs, & averty la troisiéme
de le prendre au mesme endroit
que le prit Psyché quand elle
voulut l'arrester, s'envola dans
ce lieu délicieux, où il prit place
dans un autre Trône à costé de
celuy de sa Mere. Mercure &
les Graces s'assirent à leurs

pieds. Ce magnifique & brillant Ecueil n'eſtoit pas encor bien avant en Mer, lors que Thétis portée ſur un Dauphin, ſuivie de douze Tritons, & d'autant de Syrenes, qui méloient leurs voix au ſon des Cors de leurs Marys, s'aprocha de cette divine Compagnie. L'Interprete des Dieux qui ſe fait honneur de rendre l'accés facile aupres de Vénus, offrit la main à Thétis qui entra dans cette Machine flotante, tenant entre ſes bras une Corbeille tiſſuë de Branches de Corail, & remplie des Perles les plus fines qui fuſſent dans ſon Empire, dont elle fit preſent à la Souveraine des Cœurs. Chaque Triton luy donna une piece d'Ambre gris d'une groſſeur

extraordinaire, & les Syrenes a luy offrirent plusieurs morceaux d'Ambre jaune & d'Ambre blanc, avec un compliment que les seuls Poissons pouvoient entendre. Cette visite faite, la Déesse des Flots remonta sur son Dauphin, dont la viteſſe la déroba bien-toſt à leurs yeux; mais les Tritons & les Syrenes firent mille plongeons en presence de Vénus & de l'Amour, & témoignerent par leurs caresses que les feux d'Amour n'estoient pas incompatibles avec la froideur de leur demeure, & que la Mer n'a point d'habitans qui n'en ressentent les atteintes. Comme l'Amour badine souvent, Cupidon s'amusa à joüer avec ces Perles, dont il choisit

les plus grosses, les plus rondes, & de la plus belle eau, qu'il s'avisa de percer avec la pointe d'une de ses Flêches, & détachant la corde de son Arc, les enfila ; & pour faire honneur à son Ouvrage, l'attacha au col de sa Mere, dont la beauté en reçeut tant d'éclat, que ce petit Dieu, Mercure, & les Graces, la féliciterent cent fois du lustre merveilleux que luy donnoit cet ornement. Cupidon voyant que son badinage avoit un succés si heureux, comme il est du moins aussi ingénieux que badin, luy en fit encor des Bracelets. Le Dieu de l'Eloquence qui est en possession de flater agreablement les oreilles, choisit deux grosses Perles faites en poire, que les

Graces attacherent à celles de cette Déesse. Ces aimables Filles à l'exemple de leur Mere n'oublierent pas de s'en parer, & Venus leur ordonna de presenter un Collier des mesmes Perles à Mercure pour en régaler la Nymphe qu'il aimoit, l'assurant qu'elle luy communiqueroit une vertu secrette pour la rendre sensible à sa passion. Pendant que ces galanteries se passoient, les Tritons & les Syrenes faisoient un concert qui divertissoit admirablement bien la divine Troupe, qui se fit rendre aussi tost à terre, pour remonter au Ciel, où Venus paroissant plus belle que jamais avec ces Bijoux aux yeux de ses jalouses Rivales, leur fit venir

l'envie de s'en parer le plus avantageusement qu'elles pouroient. Junon ne se contenta pas d'en mettre à son col, à ses bras, & à ses oreilles. Elle en fit des tissus à ses cheveux, voulut que ses habits en fussent brodez, & s'en fit attacher tant de chaînes, qu'il faut estre la Déesse des Richesses pour fournir à une dépense aussi magnifique. Mercure estoit trop envieux, de voir l'effet de son Collier enchanté, pour diférer d'en faire present à la Nymphe qu'il adoroit. Il connut bien tost aussi par l'heureuse experience qu'il en fit, que Vénus estoit de parole, & que les faveurs qu'il recevoit de l'objet de son Amour estoient l'accomplissement de sa promesse.

Comme ce Dieu eſt celuy de l'Induſtrie, il fut le premier qui s'aviſa de faire tailler des Perles d'Ambre jaune, & d'Ambre blanc, pour en faire des Colliers qu'il donna à ſa Maiſtreſſe, pour en faire part aux Nymphes qu'elle aimoit. C'eſt de là que l'uſage s'en eſt établi en faveur des Belles qui n'ont pas une petite obligation à ces riches & nouveaux ornemens, dont leur teint reçoit un brillant éclat.

DE BONNECAMP.

REPONSE AUX SIX Questions proposées.

I.

VAincre ſes Ennemis, c'eſt une
gloire extréme;
Mais l'on en merite bien plus,
Lors qu'on ſçait ſe ranger au nombre
des Vaincus;
Car c'eſt vaincre deux fois, que ſe
vaincre ſoy même.

II.

Attendre un autre temps pour ſe juſ-
tifier,
Quand Philis en couroux nous en fait
la defence,
Ou bien, ſans nous en ſoucier,
Vouloir avec chaleur prouver noſtre
innocence,
Dans l'un on fait mieux voir ſa mo-
dération,

Et dans l'autre ſa paſſion.
Il eſt pourtant plus ſeûr d'attendre,
Qu'apres avoir calmé le violent cour-
roux
Qu'ont produit ſes tranſports jaloux,
Philis ſoit en état de pouvoir nous
entendre.

III.

Sur la troiſiéme Queſtion,
Qui peut-eſtre n'eſt pas la moins conſi-
dérable,
Il faudroit conſulter, pour ſa déciſion,
Ce fameux Transformé dont nous parle
la Fable.
Mais pour dire mon ſentiment
Sur un ſujet où chacun s'intéreſſe;
Avant l'Hymen conclu, lors qu'un
Amant s'empreſſe
A faire à ce qu'il aime un deſtin tout
charmant,
Ie voudrois eſtre la Maiſtreſſe;
Mais le grand mot eſtãt dit une fois,
Ie ſerois le Mary, s'il eſtoit en mon
choix.

IV.

Combien de fois voit-on dans le siecle
où nous sommes,
Succeder la haine à l'amour ?
Aimer, & haïr tour-à-tour,
C'est le destin commun des Hommes,
Et mesme on hait plus fortement
Plus pour ce qu'on aima l'on eut d'at-
tachement.

V.

Un cœur indiférent, qui fait gloire de
l'estre,
Se déclarant d'abord ennemy de
l'Amour,
Qui ne croira que pour s'en rendre
maistre,
Il ne faille plus de détour,
Qu'il n'en faut pour se faire jour
Dans un cœur où déja la tendresse a
sçeu naistre ?
Cependant si des deux le foible est bien
connu,
L'on peut dire avec assurance,
Qu'en matiere de resistance,

Le cœur indiférent cede au cœur prévenu;
Car l'Amour n'a dans l'un qu'à combatre la Gloire;
Mais dãs l'autre, il faut tour à tour,
Si l'on veut remporter une entiere victoire,
Combatre la Gloire & l'Amour.

VI.

L'Amant traby de sa Maistresse,
A luy rendre des soins ne doit plus s'obstiner;
Pour ne la pas abandonner,
Il luy faudroit avoir un grand fond de tendresse.
Mais si d'un autre Objet le mérite charmant
Demande que son cœur de nouveau se soûmette,
Par un second engagement,
Il peut bien reparer la perte qu'il a faite,
Quand il le feroit seulement
Pour se vanger de sa Coquette.

Mais le point de la Question
Eſt de ſçavoir ſi cette paſſion
Pourroit égaler la premiere.
Pourquoy non, ſi l'eſprit, la grace, & la beauté,
Le mérite, & la qualité,
Qui feroient naiſtre la derniere,
Demandent cette égalité?

Ces Réponſes ſont de la Lorraine Eſpagnolete. Ce que vous avez déja veu d'elle vous a fait connoiſtre la délicateſſe de ſon Eſprit. Vous ne douterez point qu'elle ne l'ait infiniment penétrant, aprcs ce que j'ay aujourd'huy à vous en dire. Vous m'avez mandé que la Lettre en Chifres du dernier Extraordinaire paroiſſoit incxplicable à tous vos Amis. Beaucoup de Perſonnes qui m'en ont écrit, ont renoncé à la déchifrer; & ce qui eſt échapé aux lu-

mières des plus éclaircz, n'a eu rien d'obſcur pour la Dame dont je vous parle. Elle merite d'autant plus que vous partagicz l'admiration que j'ay pour elle, qu'elle eſt la ſeule qui ait pû venir à bout de trouver le ſens de cette Lettre. Voicy ce qu'elle m'en écrit de Madrid.

L'Amour intereſſé n'eſtant pas de mon gouſt,
Voſtre Billet chifré m'a preſque miſe à bout,
Lors qu'en le déchifrant il m'a forcée à dire
Ce que vous allez lire.

Aimer ſans récompenſe eſt une étrange affaire, & on n'eſt jamais blâmé de perſonne d'eſtre intereſſé en matiere d'amour. L'intereſt regne parmy ceux qui aiment.

Cette étrange maxime en matiere d'amour,
Eſt peut-eſtre de miſe aupres d'une Coquete;
Mais lors que l'intereſt marque une ame mal faite,
On ne fait jamais bien ſa cour
A la Lorraine Eſpagnolete.

Il ne ſuffit pas de vous envoyer les Paroles qui compoſent cette Lettre en Chifres, il faut vous apprendre de quelle maniere on en pouvoit trouver l'explication. Vous vous ſouviendrez, s'il vous plaiſt, qu'en vous envoyant ce Chifre, je vous marquay qu'il eſtoit formé d'un Alphabet fixe, & que chaque lettre avoit ſa marque particuliere par laquelle elle pouvoit eſtre connuë; car ſi on ſe ſervoit de quinze ou vingt Chifres diférens pour chaque lettre,

dont les deux Personnes qui s'écriroient auroient seulement la clef, chacune des deux auroit besoin d'un trop long temps pour lire & pour écrire, puis qu'il faudroit qu'elles consultassent leur Alphabet sur chaque mot, estant impossible de se souvenir de toutes les lettres dont on seroit convenu, sans avoir recours à cet Alphabet. M^r de Lange de Montmiral a épargné cette peine à ceux qui se voudront servir de celuy-cy, en donnant une marque certaine à chaque lettre. Le secret n'en est autre que de marquer par le Chifre le rang que les lettres tiennent dans l'Alphabet. La lettre A qui en est la premiere, se marque par 1, la lettre B par 2, & ainsi jusqu'à 23, qui est le nombre de nos lettres. Il ne s'agit que de distinguer le Chifre qui doit

ſervir, d'avec celuy qui eſt inutile. Tous les Chifres uniques ſeparez des autres par un point, ſont des Nulles, & ne marquent aucune lettre. On ne s'en ſert que pour rendre le déchifrement plus difficile. Dans les lettres composées de deux Chifres, le dernier marque le nombre, & celuy qui le precede eſt inutile. Ainſi 21 ſignifie un A; 19 un I, qui eſt la neuviéme lettre de l'Alphabet; 45 un E, qui en eſt la cinquiéme; & pour la dixiéme, qui eſt un K, & qu'on employe rarement en noſtre Langue, on la doit marquer par deux zero (0 0.) Dans les lettres où il y a trois Chifres, il ne faut avoir égard qu'au premier qui marque le nombre dans l'ordre de l'Alphabet, les deux autres ne ſervant de rien; mais il a cela de particulier, que pour trouver la let-

tre, il faut toûjours adjoûter le nombre de dix à ce premier Chifre. Ainsi 235 vaut la lettre M, parce qu'adjoûtant le nombre de dix au Chifre 2, qui eſt le premier de ces trois, vous trouverez 12, & que la lettre M eſt la douziéme lettre de l'Alphabet. La meſme choſe de 789, pour marquer la lettre R, qui eſt la dix-ſeptiéme de l'Alphabet, parce que le nombre de dix adjoûté au Chifre 7, qui eſt auſſi le premier des trois, fait 17, & ainſi des autres. La lettre V eſt marquée par tous les Chifres où il y a un zero, ſoit qu'il y ait deux, trois, ou quatre Chifres. La raiſon eſt qu'elle ſe trouve la vingtiéme de l'Alphabet, & qu'on ne peut marquer 20 en Chifres ſans un zero. Il ne reſte plus qu'à vous donner des marques qui vous puiſſent

faire connoiſtre les lettres X, Y, Z, qui ſont la vingt-uniéme, la vingt-deuxiéme, & la vingt-troiſiéme lettres de l'Alphabet. Elles ſont marquées par quatre Chifres, dont le ſecond & le quatriéme dénotent le rang que ces lettres tiennent dãs l'Alphabet. 3242 tient la place de la lettre Y, & 9281 celle de la lettre X, parce qu'en prenant le ſecond & le quatriéme Chifre des quatre premiers, vous trouverez 22, & que la lettre Y eſt la vingt-deuxiéme lettre de l'Alphabet, comme la lettre Y en eſt la vingt & uniéme, & qu'en prenant auſſi le ſecond & le quatriéme Chifre de 9281, vous trouverez que les deux font 21. Par ces regles vous n'avez point de peine à voir que les cinq premiers Chifres de la lettre employée dans le dernier Extraordi-

naire, qui ſont 21, 19, 235, 45, 789, veulent dire, aimer. *Ce premier mot facilite la connoiſſance de tous les autres. Ie vous laiſſe preſentement jetter les yeux ſur une Lettre d'une autre nature. Elle eſt toute composée d'armes de diférentes Maiſons. Comme elles peuvent ne vous eſtre pas toutes connuës, il eſt bon de vous apprendre le nom de ceux qui les portent, ſelon l'ordre dans lequel cette Planche vous les repreſente. M^r le Marquis d'Harcourt, Lieutenant de Roy en Normandie; M^r l'Eveſque d'Avranche; M^r le Marcſchal de Creqüy; M^r Biſcaras, Eveſque de Beſiers; le Roy de France; M^r le Chancelier; M^r le Marquis de Saucourt, Grand Véneur; le Roy de Suede; M^r de Villeroy (2), Eveſque de Chartres; M^r d'Hocquincourt (3), Eveſque*

† de Belle-fontiere

(1) de Meaux-ville.

(3) de Noyon.

que de Verdun ; Mr de Seignelay, Colbert, Secretaire d'Etat ; Mr de Coutance, Tresorier de la Sainte Chapelle de Paris ; Mr le Duc de Villeroy, Lieutenant General des Armées de Sa Majesté ; l'Electeur de Saxe ; Mr de Harlay, Procureur General ; Mr de Genlis, Lieutenant General des Armées ; Mr le Comte d'Etrées, Vice-Amiral de France ; Mr de Louvois, Secretaire d'Etat ; Mr l'Archevesque de Bordeaux ; Mr le Duc de S. Aignan, Gentilhomme de la Chambre ; le Roy de Pologne ; Mr l'Evesque d'Auxerre ; Mr l'Archevesque d'Ambrun ; Mr le Baron de S. Pierre du Mont ; Mr de Tilladet, Lieutenant General des Armées ; Mr de Tilladet, Evesque de Mascon ; Mr le Duc de Richelieu ; Mr de Fromenticres, Evesque d'Aire ; Mr le Mareschal

Brulart-
de Tellier.
de Beau-villiers.
† de Cas-tagnet.
†† de Vi-gnerod.

de Bellefonds (1); Mr de la Feüillade, (2) Evesque de Mets; Mr de Chasteauneuf, (3) Secretaire d'Etat; Mr Colbert, Président à Mortier; Mr le Comte de Thorigny, (4) Lieutenant General de Normandie; Mr de Villeroy, (5) Archevesque de Lyon; Mr de Machault, Intendant de Soissons; Mr de Pompone, (6) Secretaire d'Etat; Mr le Camus de Beaulieu, Intendant de Roussillon; le Roy de Dannemarc; Mr de Mainevillette, (7) Secretaire de Mr le Duc d'Orleans.

(1) Gigaut.
(2) Daubus Evesque.
(3) Phelypeaux.
(4) Goyon.
(5) de neufville.
(6) Arnaud.
(7) Hannivel.

C'est à vous & à vos Amis, à deviner les Paroles qui sont cachées sous l'assemblage de toutes ces Armes. L'invention en est deuë à l'Autheur du Cadran au Soleil, ou plutost Horisontal, dont je vous ay déja donné la Figure gravée dans cette Lettre; car quoy qu'en parlant

on confonde quelquefois ces deux ſortes de Cadrans, il y a pourtant cette diférence entre le Cadran Horiſontal & les autres Cadrans au Solcil, que le premier eſt propre à eſtre tranſporté par tout ; qu'eſtant poſé, il n'y a point de lieux où il ne puiſſe ſervir, & qu'il marque toutes les heures que le Soleil fournit ayant une fois ſon ſtile au Nort, au lieu que les autres ne marquent que d'un coſté, & ſeulement une partie du cours du Soleil. Le Plan du Cadran Horiſontal eſt parallele à l'Horiſon, au Vertical, & au Meridien. Vn Plan Horiſontal, eſt ce que les Ouvriers appellent un Plan à niveau. La Nouvelle Methode pour apprendre à tracer les Cadrans Solaires ſur toutes ſortes de ſurfaces planes, qui ſe vend chez le Sieur Michalet dans la Ruë

S. Iacques, vous éclaircira davantage. Ie vous l'envoyeray au premier jour.

Avant que de finir l'Article du Chifre, il faut que je vous faſſe part d'une Nouveauté qui a fait donner beaucoup de loüanges à Mr Chaudel Conſeiller à Troyes, qui l'a trouvée. C'eſt un Recit de Baſſe que je vous ay envoyé depuis quelques mois. Il l'a noté en Chifre ſur la meſme meſure ; mais avant que de vous le faire voir, il faut vous expliquer toutes les marques dont il s'eſt ſervy, afin qu'elles n'ayent plus rien qui vous embaraſſe.

Les Chifres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, valent autant que ut, re, mi, fa, ſol, la, ſi, *comme il eſt plus amplement remarqué dans la Nouvelle Découverte du Plein-Chant qu'on a*

imprimée icy. Il y observe trois Octaves ; la premiere est marquée avec des virgules à chaque Chifre ; la seconde, simplement ; la troisiéme, avec des points. Les valeurs sont, a, b, c. d, e, ff. L'(a) vaut le quart d'un temps, ou la sizième partie d'une mesure. Le (b) vaut un demy-temps, ou la huitiéme partie d'une mesure. Le (c) vaut un temps, ou le quart d'une mesure. Le (d) vaut une demie mesure. L'(e) vaut une mesure. Le point (.) immédiatement apres ces valeurs, vaut la moitié de la valeur precédente, ou autant que le point quarré (▪) de l'ancienne Musique. La double (ff) vaut une mesure finale. Vne Etoile (*) marque le frédon. Vne Croix (†) le demy-frédon. L'apostrophe (') fait ce que faisoit le (b) mol de la Mu-

ſique. Le point admiratif (!) marque le ſoûpir d'un (c) c'eſt à dire d'un quart de meſure, ou d'un temps. Le point interrogatif (?) vaut le ſoûpir d'un (b) c'eſt à dire d'un demy-temps. Le point & la virgule (;) dénote le ſoûpir d'un (a) c'eſt à dire d'un quart de temps. La premiere repétition eſt marquée par une (R:) avec deux points; & la ſeconde repétition, ou plutoſt le commencement de la ſeconde repétition, par une (R.) avec un point. La ſeparation des meſures a pour marque une (-) diviſion. Le (⁀) ſignifie la continuation de pluſieurs tons ſur une meſme ſyllabe. On met toûjours une conduite au commencement, c'eſt à dire les trois tons qui dominent le plus.

Apres ces avis, comme vous poſ-

ſçdez parfaitement la Muſique, je croy que vous n'aurez pas de peine à trouver le chant du Recit qui ſuit.

RECIT DE BASSE, NOTE' EN CHIFRES.

7, 2 2. ! c7 d7-c.4, c.7, b1-
A-mis, puis que Bac-
d2 c1 c7,- d4 c7* c6-c7 d.4-!
chus nous aſ-ſemble en ce jour,

c2. c1. b7* d6 c7 c6- d5 c4 c3.
chaſſons, chaſſons l'a-mou-reu-ſe fo-
d4 d4- R:- R. ! c1 c.2 b3-c.4
li-e: Amis. Bu-vons, bu-vons,

b5 d6-! c4 c.5 b6- d.7 c6- c2.
bu-vons, c'eſt le moyen de paſ-

c1. c.7 b6- d5 d4-! c1 c.7, b1-
ſer nô-tre vi-e; ſans être aſ-

c'.2 b3 d4-! c5 c6 c5-c6 c7* e6
ſu-jet-tis aux ri gueurs de l'amour;

d'2. c'2 c'2 c.6 b7-c.6 b5 d4-d.4
un bon Buveur ne doit pas craindre

c3-d'2 c.1 b7,-d4 c7 c1.-d'2. c1.
le foi-ble pou-voir de ce Dieu, de

b7*-d6 c7 c6-d'5 d3-d4 c5 c6†-
ce Dieu, plus l'amour al-lu-me ſon

d5 c.6 b5-d4 c.3 b'2-d1 c'2 c3-
feu, plus il doit, plus il doit boi-re

c4 c3 d4 ff7,- e7,- c1-
pour l'eſtein-dre. dre. ſans.

Ie ne vous parlay point dans ma Lettre ordinaire du dernier Mois, des Divertiſſemens que la Cour de Savoye avoit eus dans le Carnaval, parce que je n'en eſtois pas encor aſſez bien inſtruit. Cette Cour eſtant auſſi

galante que magnifique, j'estois persuadé que j'aurois beaucoup de choses à vous en dire. Ie n'ay point esté trompé ; & comme vous m'avez toûjours fait paroistre beaucoup de curiosité de sçavoir tout ce qui s'y passe, je croirois vous donner lieu de vous plaindre, si je diférois à vous faire part de ce qui m'en a esté écrit depuis peu. Ie vous diray donc que le dernier Dimanche du Carnaval, Madame Royale donna un grand Bal, où les Ambassadeurs furent conviez. Ce Bal fut agreablement interrompu par une Mascarade dont Monsieur le Duc de Savoye voulut régaler Madame Royale. En voicy un Recit fidelle.

MASCARADE DE LA COUR DE SAVOYE.

LEs Airs de Dance ayant ceſſé tout d'un coup, on entendit un grand Prélude de pluſieurs Inſtrumens diférens, qui en ſurprenant toute l'Aſſemblée, luy fit garder un fort grand ſilence. Tous ces Inſtrumens s'eſtant meſlez formerent une ſymphonie tres-agreable, & pendant que l'oreille y eſtoit attachée, on vit ſortir de l'Apartement de S. A. R. qui répon-

doit dans la Salle du Bal, une Egyptienne d'un ajuſtement magnifique. Elle eſtoit repreſentée par la Signora Cecilia. C'eſt une Muſicienne dont la voix eſt admirable, & extraordinaire. Elle l'a tendre & douce quand elle veut, & extréme-ment forte pour une Fille, quand il eſt beſoin qu'elle la pouſſe. Elle s'avança de fort bonne grace juſqu'aupres du Marchepied où eſtoit Madame Royale, & chanta les Paroles qui ſuivent du ton recitatif. Elles ſont ſans rimes, comme tous les Recitatifs Italiens.

Dà la ſuperba Menfi,
Ove il ſuolo fecondo
Di Piramidi eccelſe
Fanno l'Etra à ferir moli faſtoſe,

Per l'onde procelloſe
Del Tirreno ſpumante,
A voi lieta m'en' venni, ó gran Re-
gnante.

Qui mi traſſe la fama
Che dell' Egitio Regno
Nelle contrade auſtre
Sparſe del voſtro nome
Alto ribombo,
E con ſublimi Canti
Spargendo i voſtri vanti,
Coll' aurea tromba un dì
Su le ſponde de nil Cantò coſì.

La Chanſon ſuivante ſucceda au Recitatif. Elle fait connoiſtre ce que la Renommée publie dans tout le Monde à la gloire de Madame Royale. L'Air en eſtoit gay, & les deux Couplets furent ſeparez par une tres-belle Ritournelle que joüerent ous les Violons.

Real Donna il ſecol doro
Su la Dora fiorir fà.
Son ſue gioie, e ſuo teſoro
La grandezza e la bontà.
Real Donna il ſecol doro
Su la Dora fiorir fà.

Ite, Popoli ſtranieri,
A veder dell' Alpi il Sol;
Ch'io del mondo a i vaſti Imperi
Le ſue glorie canto à vol.
Ite, Popoli ſtranieri,
A veder dell' Alpi il Sol.

Apres que la meſme Egyptienne eut chanté cet Air, elle recommença le Recitatif, dont une Ritournelle ſepara tous les Couplets. Le premier préparoit Madame Royale à la veuë des cinq autres Egyptiennes qui devoient paroiſtre ; & ceux qui le ſuivent marquoient que S. A. R.

eſtoit l'une d'elles. Voicy les Paroles du ſecond Recitatif.

Allettate dal grido
Del voſtro auguſto merto,
Dalle piagge Affricane
Meco nobil deſio
Traſſe cinque Donzelle,
Leggiadriſſime e belle;
Erminia la gentile,
Roſſane la leggiadra,
Sofonisbe l'ardita,
E Campaſpe la ſcaltra,
Tutte di chiaro ſangue,
Accorte, pronte e deſtre,
E nell' arte indovinæ
Alte maeſtre.

Mà tra queſte Zafirra
Tal fà di ſua virtù
Moſtra pomposa,
Quale fa il Sol
Tra le minute ſtelle.
Come vaga Zafirra,

Come bella risplende,
Come i suoi tratti grandi
La palesano ogn'hor
Nata à i commandi,
Il maestoso sguardo
La beltà del sembiante
La dichiaran regnante;
In questa Zingaretta
Scorgo impressi e segnati
Del vostro cor i generosi tratti.

Dell' vostr' animo augusto
La grandezza spirante,
Infin ravviso in essa
Tutto ciò che di bel luce in voi stessa,
Nell' augurar altrui
Le felici avventure
Non erra il suo presaggio;
Anzi imitando anch' essa
I generosi spiriti
Che nutrite nel Core,
Magnanima Sovrana,
Siben del presaggir possiede l'arte,
Ch'in augurando i beni
Il ben comparte.

Tale in somma e Zafirra
Che se distintamente
Osservando i suoi tratti
L'occhio e la mente
A lei d'intorno giro,
Voi tutta in essa,
Ed essa in voi rimiro.

L'Egyptienne se tourna vers les Dames de la Cour, & leur adressa ces Vers.

Stelle lucenti e belle,
Che qui d'intorno assise
In quest' aula real liete brillate,
Solecite vegliate;
Che queste Zingarette
Son ladre si perfette,
Che sprezzando l'argento,
E le prede minori,
Avezze son sol à rubbar i Cori.

L'Air qui suit fut chanté apres ce second Recitatif.

Brune Figlie del Sol,
Vscite dunque, uscite.
Digià la notte à vol
Dalle grotte romite
Sparse dolce sopor.
Dalle grotte romite
Vscite dunque, uscite.
Sueglìato Solo amor
Vibrando il dardo fier,
Non dorme nò, non dorme il crudo
Arcier.

Il y eut icy une Ritournelle, pendant laquelle les cinq Egyptiennes sortirent du mesme endroit d'où estoit sortie la premiere qui avoit chanté. Elles occuperent le milieu de la Salle pour commencer le Ballet ; & comme il y en avoit une qui paroissoit avoir de grands avantages, cette premiere chanta les

deux Vers ſuivans aux quatre autres qui l'accompagnoient.

Seguite liete l'orme di Zafirra immortale,
Che non conoſce errori un pié reale.

Ces deux derniers Vers n'auront rien d'obſcur pour vous, quand je vous auray dit que Son Alteſſe Royale eſtoit la premiere de ces cinq Egyptiennes. Les quatre autres eſtoient Mr le Prince d'Oſtfriſe, Comte d'Embden, qui s'attache depuis plus d'un an à faire la cour à ce jeune Souverain; Mr le Marquis de Palavicin, dont la Maiſon eſt auſſi illuſtre qu'ancienne; Mr le Comte de Verruë, Neveu de Mr l'Abbé Scaglia, Ambaſſadeur de Savoye en France. Ce jeune Seigneur n'eſt pas

Scaglia

ulement considérable par sa nais-
ance, & par le merite de ceux qui
nt porté & qui portent encor au-
urd'huy son nom, mais aussi par
y-mesme, tout ce qu'il fait estant
u dessus de son âge. La cinquiéme
gyptienne estoit representée par
le Comte de Chalan, Marquis de
enoncourt, de la noble & ancienne
aison de Lenoncourt en Lorraine.

Il ne se peut rien voir de plus
greablement varié que le furent
air, les pas, & la figure de cette
ntrée. Elle fut executée avec une
steſſe admirable, quoy que le plus
gé de ces illustres & jeunes Dan-
urs n'eust pas encor quatorze ans.
eur legereté surprit tout le monde.
ls accompagnoient leurs pas, tan-
ost du bruit de cinq Tambours de
Basque, & tantost de celuy des Cas-

tagnctes ; mais quelque agrémen
qu'ils euſſent tous, il eſt certain qu
S. A. R. en parut le Maiſtre de tou
tes manieres. Rien n'eſtoit plus ri
che, plus galant, & plus magnifiq
que leurs Habits. Madame Roya
qui s'attendoit à une Entrée a
Balet, mais qui ne s'eſtoit point fa
rendre compte de ce qu'on avoit pre
paré pour luy donner de l'éclat, fu
ſi charmée de voir ſon auguſte Fi
s'acquiter pour la premiere fois avo
tant de grace d'une galanterie a
cette nature, que les tranſports qu
elle en ſentit parurent ſur ſon viſage
& s'expliquerent apres le Balet pa
mille carreſſes qu'elle fit à ce jeun
Prince. Madame la Princeſſe ne te
moigna pas moins de joye de tout c
qu'elle avoit veu. Voicy divers Ma
drigaux qui furent faits pour eſtr

distribuez à quelques Dames de la Cour pendant cette Mascarade, dont on donna encor le divertissement à Madame Royale le dernier jour du Carnaval.

I.

ENvoyant des Egyptiens,
Vous avez crû d'abord comme une
chose sûre,
Qu'apres quelques doux entretiens
Ils vous diroient vostre bõne avanture:
Mais vous qui paroissez si peu sensible
à tout,
Et qui pour l'avanture avez tant de
dégoût,
Croyez-vous qu'à vous satisfaire
Ces Prophetes galans de plein gré s'of-
friront ?
Non, contre vos froideurs ils ont trop
de colere :
D'une bonne avanture offrez-leur la
matiere,
Et pour lors ils vous la diront.

II.

Pour autoriſer vos fiertez,
Vous ſçavez, dites-vous, le prix de vos
beautez,
Et que leurs plus grands coups n'ont
rien de redoutable.
Dans ces faux ſentimens, Iris, de vos
beaux jours
Vous paſſez l'inſenſible cours,
Sans ſçavoir ce que c'eſt qu'un momen
agreable;
Et tous les traits perçans d'une tendr
amitié,
Tout ce qui rend un Amãt miſerable
Paſſe chez vous pour une Fable.
En verité vous me faites pitié,
A force d'eſtre impitoyable.

III:

IRis, je ſuis de voſtre ſentiment;
Il faut penſer bien ſerieuſement
A cette conqueſte nouvelle
Qui vous offre des vœux ſi pleins d'em
preſſement.

Vne affaire de cœur, un tendre engagement,
N'eſt pas un jeu de bagatelle;
Pour en rendre la ſuite auſſi douce que belle,
Tout dépend du commencement.
Feignez donc d'eſtre encor fiere, ingrate, inflexible;
Pour attacher un cœur, c'eſt le plus ſeûr détour;
Et plus vous paroiſtrez à l'amour inſenſible,
Plus voſtre Amant ſera ſenſible à ſon amour.
Mais s'il s'impatiente, & veut briſer ſes chaînes,
Par quelques doux regards ranimez ſes deſirs,
En attendant les ſolides plaiſirs
Dôt vous devez récõpenſer ſes peines.
De ces heureux momens les régles ſont certaines,
Sõgez-y bien, le tẽps des vains ſoûpirs
N'eſt limité qu'à trois ſemaines.

IV.

VOus vous plaignez obligeãment
Qu'Alexandre vous voit rarement,
Mais c'est de vos yeux seuls que vous devez vous plaindre,
A la retraite ils ont sçeu le cõtraindre:
Leur éclat est si foudroyant,
Que tous leurs coups sont de ces coups à craindre,
Qu'on ne peut parer qu'en fuyant.

V.

VOus dites que la Verité
Est de tous vos discours la compagne fidelle,
Et qu'un Fait important comme une bagatelle,
Est declaré par vous avec sincerité.
Ie le croy: mais enfin pour plus de certitude,
Souffrez qu'un peu de passion
Fasse dans vostre cœur la douce impression

D'une amoureuse inquiétude.
Apres, si d'un regard ou tendre, ou
plein de feu,
Vous confirmez le libre aveu
Que de vos sentimens me fera vostre
bouche,
Belle Aminte, je vous croiray,
Car c'est là la pierre de touche
Où l'on connoit qu'une Femme dit
vray.

VI.

SI vous vivez dans la retraite,
Les jeunes gloseront sur vostre auste-
rité:
Si c'est dans l'enjoûment d'une ame
satisfaite,
Les vieilles blâmeront avec temerité
Vostre innocente liberté,
Et vous appelleront Coquette.
Cloris, le monde est fait ainsy,
La Censure dans tout prend un piquant
soucy:
Mais quoy que la Censure gronde,
Suivez toûjours les doux panchans

Des plaiſirs qui pour vous ſeront les plus touchans,
Et moquez-vous de ce que dit le monde.

G.

Ces quatre autres Madrigaux ont eſté faits auſſi pour eſtre donnez dans la meſme Maſcarade. Ils ſont de M^r d'Aubigny.

I.

VOſtre Amant irrité de ſe voir un Rival,
Cherche aupres de Phili's un remede à ſa peine;
Mais ſon attente ſera vaine,
Le remede n'eſt pas aſſez fort pour le mal.

II.

VN de vos cent Amans las de voſtre tiedeur,
Vous veut oſter ſon cœur:
La perte d'un Amant eſt toûjours chagrinante.
Voſtre pouvoir ſur luy veut-il ſe maintenir?

Il a l'ame reconnoissante,
La bonte d'estre ingrat pourroit le
retenir.

III.

VOstre Amant songez-y, veut suivre
d'autres Loix.
Celle dont il fait choix,
Sans-doute n'est pas si charmante;
Mais le goust du siecle est gasté.
Belle Iris, un peu plus de douceur com-
plaisante
Fait excuser un peu moins de beauté.

IV.

VOus ne cherchez (dit-on) que la
gloire certaine
De mettre tous les cœurs, Iris, dans
vostre chaîne.
Mais si certain Berger vous nommoit
son vainqueur,
Ie vous voy disposée à croire,
Que mille Amans qui flatent nostre
gloire
N'en sçauroient valoir un qui flate
nostre cœur.

REPONSE AUX six Questions.

I.

BAttre ſes Ennemis, eſtre toûjours Vainqueur,
Couvre un Héros de gloire, & le comble d'honneur;
Mais gagner un Combat, & forcer une Ville,
Ne ſont pas des Faits inoüis;
Triompher de ſoy-meſme eſt choſe moins facile,
Et n'apartient qu'au Grãd LOVIS.

II.

LOrs que ma jalouſe Maîtreſſe,
Pour quelque regard détourné,
Fait injuſtement la Diableſſe,
Je n'en ſuis pas plus étonné.

I'affecte un tranquile silence,
Et fondé sur mon innocence,
I'attens de son dépit l'agreable retour:
Mais quand la Paix est rétablie,
Ie peste contre sa folie,
Et je fais le Diable à mon tour.

III.

Soit dans le Celibat, soit dans le Mariage,
Homme & Femme a son avantage,
Et pour en parler franc, j'ignore qui des deux
Doit se croire le plus heureux.
En un point seulement je sçay bien qui l'emporte;
Iupiter & Iunon, sur un semblable cas,
Consulterent Tirésias,
C'est à luy que je m'en raporte.

IV.

Lors qu'une aveugle passion
A mis, sans aucun choix, deux cœurs d'intelligence;
Dés qu'on est revenu de la prévention,

Ie pardonne l'indiférence.
Mais déclarer la guerre à qui nous a
charmé,
C'eſt, à mõ ſens, un coup bien teméraire;
Oublier ſeulemẽt ce qu'on a bien aimé,
Eſt aſſez difficile à faire.

V.

L'Inſenſibilité nous cauſe tant de
peine,
Que le triomphe eſt grand de vaincre
une Inhumaine,
A qui ſans la flechir d'autres ont fait
la cour.
Mais comme toſt ou tard un cœur eſt
pris pour dupe,
Chaſſer un fier Rival d'un Poſte qu'il
occupe,
C'eſt le plus beau Laurier que nous
donne l'Amour.

VI.

APres avoir juré de n'eſtre plus
Amant,
Apres avoir ſouffert un ſenſible tour-
ment,

Pour s'estre veu trahy d'une Beauté volage;
Nous consacrons en vain nostre ame à la froideur,
On craint peu du passé le funeste présage;
Le doux panchant d'aimer l'emporte dans un cœur,
Et l'exemple en amour ne le rend pas plus sage.

DE MERVILLE, *Controlleur des Gabelles de France à Thiers en Auvergne.*

Les quatre Lettres qui suivent sont de M^r Brossard de Montaney, Conseiller au Présidial de Bourg en Bresse. Vous les trouverez pleines de Recherches fort curieuses sur l'Origine de la Peinture. Ie ne vous en dis rien davantage, pour ne point retarder le plaisir que cette lecture vous donnera.

LETTRE I.

De l'excellence de la Peinture.

VOus ouvrez, Monsieur, une ample carriere à toute sorte d'Esprits, par le grand nombre de diférentes matieres que vous proposez dans vostre dernier Extraordinaire. Pour moy qui ay toûjours eu une fort grande passion pour la Peinture, je prens les Recherches de son origine & de son établissement pour mon partage. Un fameux Sophiste la nomme l'Art des Sçavans Hommes, & il me semble que c'est avec beaucoup de

juſtice. Nous voyons en effet qu'elle embraſſe toutes choſes, & que rien n'eſt au deſſus de la connoiſſance des habiles Peintres. Je trouve encor que ce meſme Autheur encheriſſant ſur cette penſée, ne parle point avec trop d'éxageration, lors qu'il dit que la Peinture tire ſon origine du Ciel, & qu'elle eſt de l'invention des Dieux, puis qu'elle paroiſt avoir quelque choſe de divin, & qu'elle ſemble eſtre au deſſus de l'eſprit des Hommes. C'eſt ſans doute dans cette veuë que les Poëtes nous parlent de ce feu celeſte que déroba Promethée pour animer l'Homme, & ils ne nous ont propoſé cette Fable que comme un ſymbole de cet Art merveilleux,

qui dõnant l'ame à la toile & au
couleurs, diſpute en quelqu
maniere avec la Nature, & s'a
tribuë quelque choſe du po
voir des Dieux. Les Adorateu
que la Peinture a eus parmy l
Peuples les plus raiſonnable
juſtifient encor cette penſé
Les Rhodiens ont bâty un Tem
ple à un de leurs Peintres. L
Grece & l'Italie ont élevé d
Statuës à ceux qui ſe ſont diſtin
guez par des Ouvrages conſido
rables, & ces meſmes Ouvrag
ont eſté regardez comme d
productions merveilleuſes q
ne pouvoient eſtre ſujetes à au
cune eſtimation. C'eſt dans o
ſentiment que Polignote à qui
Peinture eſt ſi redevable, refu
toutes les réeompenſes que lu

offroient les Athéniens pour leur avoir peint une Galerie. Il crût qu'on ne pouvoit luy donner un prix qui ne fût au dessous de son travail, & les Amphictions se virent obligez pour s'acquiter envers luy, de luy décerner des honneurs extraordinaires, & d'ordonner qu'il seroit reçeu aux dépens du Public dans toutes les Villes de la Grece; ce qu'ils n'accordoient qu'à ceux qui par des actions éclatantes, avoient contribué au salut de leur Patrie. Zeuxis qui a si bien réüssy a imiter la Nature, crût de mesme qu'il ne pouvoir fixer la valeur de ses Ouvrages sans les ravaler, & ce fut ce qui l'obligea d'en faire des presens, n'estimant pas que

perſonne fuſt en état de les luy payer. Si la Peinture n'a pas toûjours eſté eſtimée juſqu'à cet excés, il eſt du moins certain qu'elle a eſté conſiderée dans tous les temps par tout ce qu'il y a eu de grands Hommes. Moïſe, Seneque, & Mahomet, ont peut-eſtre eſté ſes ſeuls ennemis. On peut meſme dire à l'égard du premier, qu'il ne l'a condamnée que pour oſter aux Iſraëlites qu'il connoiſſoit portez à l'idolatrie, toutes les occaſions d'attribuer à des Divinitez chimeriques, ce qu'ils devoient uniquement au vray Dieu. Seneque au contraire a blâmé la Peinture par un pur caprice, c'eſt à dire par cet eſprit de Morale épineuſe & ſauvage, dont ce farou-

che Philosophe fait un si grand faste dans tous ses écrits, ceux qui l'ont precede dans l'étude, & dans la recherché de la sagesse, ayant esté beaucoup moins austeres, ou pour mieux dire, moins capricieux, veu que Socrate, & Platon mesme, ont fait cas de la Peinture, jusqu'à luy donner une partie de leur application. Enfin pour ce qui concerne Mahomet, les extravagantes resveries dont il a remply ses Loix & son Alcoran, font assez voir la bizarrerie de ses sentimens; & bien qu'il semble à cet égard s'appuyer sur les raisons du Legislateur Hebreu, cependant ce méchant Copiste d'un Original admirable, a plûtost condamné les Images par

une précaution superstitieuse & chimerique, ou par une suite de la fausse prudence des Iconoclastes, que par un veritable motif de Religion, & par un zele jaloux du culte de Dieu.

Les Peintres peuvent d'ailleurs opposer à ce petit nombre d'ennemis, une foule des premiers Hommes de tous les Siecles. Les Roys & les Héros de l'Antiquité, ont fait leur occupation de la Peinture. Elle s'est conservé cet avantage dans ces derniers temps. Le feu Roy Loüis XIII. a pris plaisir à s'y appliquer dans les momens de relâche que luy ont donné les Armes; & malgré toutes les défences de la Loy des Turcs, un des plus grands Princes du

ſang Othoman, a trouvé des charmes à peindre luy meſme, & il a ménagé des heures pour cet employ parmy toutes les occupations que luy donnoit ſon ambition démeſurée.

Mais la Peinture fut-elle jamais dans une auſſi haute conſidération qu'elle eſt aujourd'huy ? Le plus grand Roy de la Terre la regarde favorablement. Il n'a pû l'oublier au milieu de ces Employs glorieux qui l'ont élevé au deſſus de tous les Conquérans. Il l'a avantageuſement établie dans la premiere Ville du Monde. Il travaille luy-meſme à la gloire & à la fortune de ceux qui s'attachent à elle, & par des récompenſes conſidérables il les pouſſe à éga-

ler, & meſme à ſurpaſſer, s'il ſe peut, tous les Ouvrages de l'Antiquité; auſſi ſes ſoins ne ſont-ils pas inutiles. Les illuſtres Academiciens dont ce grand Prince a bien voulu ſe déclarer le Protecteur, ne font rien qui ne ſoit finy, & qui n'attire les yeux & l'admiration de toute l'Europe; & ces Tableaux anciens dont on a donné autrefois des ſommes immenſes, n'avoient peut-eſtre aucun avantage ſur ce qui part des mains de ces admirables Ouvriers.

C'eſt encor ce prix exceſſif dont on a payé quelques Tableaux dans les Siecles paſſez, qui fait voir combien la Peinture eſtoit alors eſtimée.

Attale, Roy de Pergame,

qui inſtitua le Peuple Romain heritier de ſon Royaume, offrit deux cens ſoixante mille livres d'un Tableau d'Ariſtides. Mummius apres la conqueſte de l'Achaye, & la ruine de Corinthe, cette Mere de tant de bons Peintres, en fit expoſer les depoüilles & le butin à l'encan, & ce fut parmy ce butin que ſe trouva le Tableau d'Ariſtides, qu'Attale voulut payer de cette ſomme exceſſive.

Peu apres Jules. Céſar acheta quatre-vingts talens, c'eſt à dire environ vingt-cinq mille écus, une Image d'Ajax & de Medée; & longtemps auparavant Candaule Roy de Lidie, avoit donné l'or à pleins boiſſeaux pour une repreſentation de la Bataille

des Magnetes, peinte de la
main du Peintre Bularque. Mais
rien ne me surprend à cet égard
comme le pocedé de Demé-
trius. Ce Conquérant qui par
la prise de tant de Villes s'estoit
acquis le nom de Poliorcete, sa-
crifia son interest & sa gloire à
sa passion pour la Peinture ; car
ses Machines ayant fait ouver-
ture dans les Murailles de Rho-
des, il aima mieux renoncer à
cette Conqueste, & lever le
siege, que de mettre le feu aux
Maisons voisines de la Breche,
ce qui l'eust infailliblement ren-
du Maistre de la Place. Il sçavoit
que dans une de ces Maisons
dont la Breche tiroit toute sa
défence, il y avoit un Tableau
admirable de ce fameux Proto-

genes qui fut concurrent de la gloire d'Appelle, & il préfera la conſervation de cet Ouvrage à la priſe d'une grande Ville.

Le Peintre Etion fut encor, au rapport de Lucien, récompenſé d'une maniere avantageuſe & fort ſinguliere. Il avoit expoſé aux Jeux Olympiques une Peinture de ſa façon, où eſtoit repreſentée la Nopce d'Alexandre & de Roxane. Elle attira d'abord les yeux de tous les Spectateurs; mais Proxenis Intendant des Jeux, qui avoit du diſcernement, & une grande paſſion pour les belles choſes, en fut ſi charmé, qu'il offrit ſa Fille à Etion, & le prit effectivement pour ſon Gendre, bien que ce Peintre fuſt un Etranger,

qui n'avoit pour tout avantage que ſon habileté dans ſon Art.

La Peinture s'eſt toûjours maintenuë dans cette eſtime malgré la révolution des Empires, & la barbarie des Siecles. Elle a trouvé toûjours des Protecteurs, & ce qui a ruiné les autres Arts a contribué à la rendre plus conſidérable, & à augmenter ſon prix. En effet elle s'eſt relevée apres quelques Siecles de déſordre, avec plus d'éclat qu'elle n'en avoit eu avant ces années malheureuſes. Raphaël, Michel-Ange, Caravage, Tempeſta, Rubens, & tant d'autres, ſe ſont appliquez à la rétablir. Ils ont avantageuſement reparé tout ce qu'elle avoit perdu par la cruauté des temps. Les

Souverains ont travaillé à l'envy à recueillir ce qui avoit échapé à la fureur des Siecles, & ils ont adjoûté à cette recherche les excellens Ouvrages des Peintres modernes, avec des soins & des dépenses considérables. Enfin l'illustre M^r le Brun, qui dans l'employ du celébre Peintre d'Alexandre, en égale aujourd'huy la gloire & l'habileté, ne fait-il pas des Ouvrages qui tiennent lieu de tout ce que la negligence des derniers Empereurs, ou la rage des Barbares, a fait perdre ? Ses Tableaux ont la délicatesse & la derniere perfection des Anciens, & ils coûteroient comme eux un prix excessif, s'ils entroient dans le commerce, & si cet Appelle de

ce Siecle ne travailloit pas uniquement pour noſtre Alexandre.

LETTRE II.

Du peu d'eſtime qu'on a eu pour la Peinture dans les premiers Siecles.

IL eſt ſurprenant que la Peinture ayant eu de ſi grands avantages dans la ſuite des temps, ait neantmoins eſté ſi negligée, & ſi peu conſiderée dans ſa naiſſance. Elle eſt en cela comparable au Nil, dont le cours n'a point eſté tout à-fait connu pendant pluſieurs ſiecles, & duquel on a long-temps ignoré la ſource, parce

que ſes eaux coulant entre des Montagnes & des Deſerts ſteriles, ne produiſoient aucune utilité, qu'apres avoir traverſé une partie de l'Affrique. Les premiers Peintres eſtoient ſi groſſiers, & leurs Ouvrages ſi informes, que les Hiſtoriens de leur temps ne jugerent pas leur découverte digne de la memoire des Hommes, & ne pûrent croire que l'Inventeur de la Peinture euſt aſſez merité pour occuper un rang dans l'Hiſtoire. Ce mépris parut juſte pendant pluſieurs ſiecles. La Peinture demeuroit bornée dans la pauvreté de ſon origine. Elle ne faiſoit aucun progrés, & perſonne ne travailloit à la tirer de ſon indigence. Mais

d'abord qu'elle eut triomph
de ces années de disgrace, &
que divers Peintres travaille
rent à l'envy pour l'enrichir
elle se récompensa en peu d'an
nées de tout ce qu'elle avoit
perdu pendant un si lõg temps;
& comme ces Arbres des Indes
dont parle un celebre Voya-
geur, qui languissent apres leur
naissance, & demeurent presque la moitié d'un siecle sans aucune augmentation, mais qui ayant enfin attrapé le point de leur accroissement, augmentent comme à veuë d'œil, & s'égalent en peu d'années aux plus grands Arbres de la Nature; ainsi la Peinture ayant apres plusieurs siecles surmonté le malheur de sa naissance, ar-

riva bientoſt à ſa perfection, & recevant tous les jours quelques embelliſſemens, elle paſſa preſque ſans milieu d'une extréme indigence à la derniere élevation. Alors cet Art qu'on avoit mépriſé, ſe fit par tout des Adorateurs. On s'empreſſa d'éclaircir ſon origine, & de connoiſtre ſon Inventeur; mais cet empreſſement luy fut nuiſible. Les plus fameuſes Villes de la Grece l'adoptant, elle eut le deſtin d'Homere, & ſa Patrie & ſon Pere demeurerent incertains comme ceux du Prince des Poëtes Grecs. C'eſt inutilement que divers Autheurs ont foüillé dans l'Antiquité. Ils n'ont pû ſe déterminer & ſe ſatisfaire. Pas-un d'eux ne s'explique poſitivement à cet

égard. La plûpart meſme
contrediſent, lors qu'il leur a
rive de parler deux fois ſur cet
matiere. Pline veut d'abor
qu'un certain Chearema, nati
de Morée, en ſoit l'Inventeur
Il l'attribuë en ſuite à un Co
rinthien, & oubliant ces deu
premiers, il aſſure dans un au
tre endroit, que Giges qui s'em
para du Sceptre de Lydie par l
meurtre de ſon Maiſtre, fit paſ
ſer la premiere connoiſſance d
la Peinture, des Egyptiens aux
Grecs. Ces trois ſentimens di
férens de Pline ne conviennen
point avec l'opinion des autre
Autheurs. Ariſtote attribuë à
Euchir Couſin de Dédale, la
premiere découverte de la Pein-
ture; & Theophraſte qui ne l'e

time point ſi ancienne, donne la gloire de cette Invention au Peintre Polignote dont j'ay parlé dans ma premiere Lettre, & qui vivoit dans la 82. Olimpiade. Cependant il eſt viſible que les uns & les autres ſe ſont trompez. En effet, les Loix de Moïſe juſtifient que la Peinture qu'elles condamnent, avoit precedé ce Legiſlateur, & luy-meſme eſtoit pluſieurs années avant tous ces prétendus Inventeurs de la Peinture, le Siege de Troye que Pline fait affirmativement plus ancien que cet Art, eſtant arrivé trois Siecles entiers apres la mort de Moïſe.

Mais quand les Loix de ce grand Homme n'établiroient pas cette ancienneté des Pein-

tres, contre l'opinion des Au
theurs que j'ay citez, il sembl
qu'elle seroit justifiée en que
que maniere par la descriptio
que fait Homere du Bouclie
d'Achille, qu'il nous figure re
presentant des Victoires & de
Batailles avec des ruisseaux d
sang.

Les Egyptiens qui ont toû
jours outré les choses en ma.
tiere d'antiquité, & qui se glo.
rifient de la premiere connois-
sance de tous les Arts, assuren
qu'ils ont fait cette découverte
six mille ans avant qu'elle ait
passé chez les Grecs. Dans ce
sentiment, les Copies ont pré-
cedé chez eux les Originaux,
& l'Egypte a eu des Peintres
avant que d'avoir des Hommes.

Mais sans nous arrester à l'exa-
;eration ridicule de ces Affri-
ains, nous pouvons croire avec
»eaucoup d'apparence qu'ils
»nt connu la Peinture avant les
Grecs, leurs Hyerogliphes es-
ant en quelque maniere une
lépendance de cet Art.

D'ailleurs, ceux qui attri-
ɔuënt l'invention de toutes
:hoſes aux petits. Fils d'Adam,
ne manquent pas d'aſſigner un
premier Peintre parmy les qua-
:re Enfans de Lamech. A dire
vray, toutes ces diverſes opi-
nions ſont fort incertaines; ce
qu'on en peut tirer d'aſſuré,
c'eſt que la Peinture eſt fort
ancienne, puis qu'à bien exa-
miner les Autheurs, ils parlent
plutoſt de ceux qui l'ont com-

muniquée aux diverſes N:
tions, que de celuy qui le pr
mier a fait cette avantageu
découverte.

Cela eſtant, je ne penſe pa
Monſieur, que vous exigie
qu'on vous nomme au hazar
& ſans fondement, un Inven
teur imaginaire de cet Art don
l'ancienneté fait une partie d
la gloire. Vous demandez plu
toſt qu'on éclairciſſe la manier
dont a eſté fait le premier Ta
bleau, que le nom de celuy
qui nous en ſommes redevables;
mais vous voulez bien que j
remette cette recherche à une
autre fois, & que j'en faſſe la
matiere d'une troiſiéme Lettre.

LETTRE III.

De la maniere dont la Peinture a esté trouvée.

J'Ay suffisamment fait voir dans la Lettre precedente que les Autheurs ne conviennent point de ce premier Peintre, à qui nous sommes redevables de la Peinture. Les plus affirmatifs ne s'estant expliquez là-dessus qu'en Pirroniens, il est difficile de demesler la verité dans cette confusion. Cependant le sentiment de Philostrate est à mon sens celuy qui satisfait davantage. Au lieu de s'obstiner inutilement à la re-

cherche d'un Inventeur incom
nu, & de ſe perdre dans l'emb
barras des opinions incertaines
& oppoſées de ceux qui on
écrit avant luy, il dit que l
Peinture eſt un Invention de l
Nature, & que c'eſt une pro
duction des premiers Siecles
Ce ſentiment paroiſt d'abord un
peu vague; mais quoy qu'il ſem
ble que Philoſtrate ait voulu
gauchir à la difficulté par ce
détour, ſi l'on examine bien ſa
penſée, on trouvera qu'il n'eſt
rien de plus raiſonnable. En
effet la Nature nous a donné les
premieres idées de la Peinture.
Le Soleil dés les premiers jours
du Monde, non ſeulement s'eſt
peint dans les Eaux, mais il s'eſt
reproduit dans les Parelies qui

ſont des portraits ſi fidelles, qu'à peine les peut-on diſtinguer de l'original. Sa lumiere diverſement refléchie, peint l'Iris de mille couleurs, & nous fait voir dans la Mer, dans les Fleuves, & dans les Fontaines, d'admirables portraits de tout ce qui pare la Terre, ou qui brille dans les Cieux. Noſtre imagination qui comme un Protée, eſt ſuſceptible de toutes les formes, n'eſt-elle pas un Peintre merveilleux qui exprime toutes choſes, & qui nous preſente des idées diférentes, & des images fidelles de tous les objets? Noſtre œil n'eſt-il pas encor inceſſamment occupé à la Peinture, puis que ſuivant le ſentiment d'un grand nombre de

Phyſiciens, il n'eſt pas ſimp
ment un miroir qui reçoit
images, mais que les eſprits
ſuels travaillent preſque ſa
diſcontinuation à ramaſſer &
peindre d'une maniere admi
ble tout ce qui ſe preſente
noſtre veuë, dont ils font
portrait en petit dans le cryſta
lin? Il ſemble que la Natu
charmée de ſes productions,
ſoit appliquée avec ſoin à
faire des copies. Il n'eſt pre
que rien qui n'ait ſervy comm
de toile à cette Ouvriere me
veilleuſe pour y former ſes poi
traits. On a vû ſur des Agatho
des images naturellement finies
Apollon & les neuf Muſe
joüant du Citre, eſtoient a
rapport de Pline, repreſente

sur la fameuſe Agathe de Pirrhus ſans aucun ſecours de l'Art. Des Ouvriers en coupant du Marbre à Veniſe, ont découvert un Tableau naturel d'une Teſte ayant une longue Barbe, & portant une Couronne. Albert le Grand qui raconte cette merveille, adjoûte qu'il ſe trouve communément dans le Duché de Mansfelt en Saxe, une Pierre d'un gris obſcur, qui eſtant taillée & polie, fait voir des Grenoüilles, des Arbres, des Poiſſons, & des Serpens, dont la preſentation eſt un pur effet de la Nature. Enfin l'Autheur de la Magie univerſelle aſſure avoir veu la meſme choſe ſur le Marbre & ſur le Jaſpe ; & le Pere Kirker rapporte qu'un Arbre

de Gayac ayant esté coupé dans une Contrée des Indes, on remarqua sur le tronc un Chien & un Oyseau peints par cette mesme Ouvriere qui avoit produit ce merveilleux Arbre. Mais l'autorité de ces deux derniers paroist assez inutile. On fait tous les jours à l'égard du Jaspe, la mesme remarque qu'a fait le premier ; & nous voyons par une expérience plus familiere que celle qui s'est faite dans le nouveau Monde, que nos Arbres les plus communs ne sont pas moins admirables que le Gayac. En effet, les racines de l'Olivier, du Fresne, & du Noyer, estant travaillées & polies, representent mille figures bizarres qui sont l'ouvrage de

la Nature, & qui font une partie de la beauté de ces Cabinets de raport dont nos Chambres font aujourd'huy meublées. Les Hommes qui s'appliquent volontiers à imiter la Nature, ayant fait ces diverſes remarques, en ont apparemment formé leurs premiers deſſeins pour la Peinture. Les objets reproduits & copiez dans nos yeux, dans les eaux, & ſur les choſes polies, leur ont ſervy de modele, & ont donné lieu à leur étude & à leur recherche. La faculté d'imiter, dit Apollonius de Thyanée, vient de la Nature; mais rien ne juſtifie mieux que la Peinture eſt une Invention naturelle, que la connoiſſance qu'en ont les Nations les plus

inconnuës & les plus barbares. Les Relations modernes nous assurent que les Peuples les plus sauvages de l'Amerique ont des Peintres naturels, qui sans Maistre & sans précepte, font de petites Figures par la seule force de leur imagination ; & ces petites Peintures se trouvent bonnes ou informes, suivant la portée de leur génie. Il est d'ailleurs peu de découvertes dont nous n'ayons obligation à la Nature. Ces Statuës merveilleuses qui se rencontrent aux racines de la Mandragore & du Satyrion, n'ont-elles point esté les premiers modeles des Devanciers de Phidias & de Praxitele ? Si l'on en croit les Commentateurs de la Fable, Tales

Neveu d'Icare, ne forma la Scië que ſur la machoire d'un Serpent dont il éprouva l'effet par hazard. Nous ſommes encor redevables à l'Hyrondelle, de l'Invention des Voûtes & du Ciment. L'Aragnée nous a inſpiré le deſſein de faire des Toiles. C'eſt du Cheval marin que les Medecins ont appris la Saignée; & Vigenere ſur Philoſtrate, rapporte que Palamede ne forma les quatre Caracteres qu'il adjoûta à l'Alphabet Grec, que ſur les figures diférentes que font les Gruës en volant, de qui nous tenons encor, ſuivant quelques-uns, l'ordre & la diſpoſition des Bataillons. Apres tant d'obſervations, le ſentimenr de ceux qui

veulent que la découverte de
la Peinture ſoit un pur effet du
hazard, ne paroît pas ſoûtena-
ble. Quelques Bergers, diſent-
ils, tirant avec leur Houlete des
traits ſur le ſable, l'un d'eux s'a-
viſa de ſuivre les extrémitez de
l'ombre de ſes Moutons, & par
ce moyen donna les commence-
mens à la Peinture. L'origine
de cet Art merveilleux eſt plus
glorieuſe. La Nature ayant fait
les premiers Portraits, fit auſſi
les premiers Peintres. Elle inſ
pira aux Hommes le deſſein de
l'imiter, & peut eſtre la For
tune a contribué à faire réüſſir
leur recherche. C'eſt tout ce
qu'on peut accorder au hazard
dans l'honneur de cette Inven-
tion, & c'eſt à mon ſens l'opi-
nion

nion de Pline, lors qu'il dit que la Fille de Deburade Corinthien reſvant à ſe conſerver en quelque maniere la préſence de ſon Amant qui devoit partir, tira des traits ſur ſon ombre à la lumiere d'une Lampe; & ces traits ayant beaucoup de raport avec le viſage de cet Amant, elle réüſſit à ne pas perdre abſolument la veuë de ce qu'elle aimoit. Philoſtrate dans la Vie d'Apollonius, dit que les premiers Peintres travaillant enſuite dans ce vuide, apprirent peu à peu à ménager le jour & les ombres, en quoy conſiſta d'abord toute l'habileté, les Portraits n'eſtant alors que d'une ſeule couleur. Ce fut encor un Corinthien nommé

Cleophante, qui s'en ſervit Il
premier, & qui paſſant en Italii
avec Demarate Pere de Tarı
quin l'ancien, y porta la pre
miere connoiſſance de la Peim
ture en la 34 Olimpiade. Avam
Juy, on ſe contentoit pour rem
plir le vuide des Portraits, d
hacher le dedans, & d'écrir
avec un artifice peu conſidéra
ble le nom de ceux qu'on pré
tendoit peindre. Tous n'arri
voient pas meſme à cette fineſſe
& ceux qui y réüſſiſſoient, pa
ſoient dans ces premiers temp
pour des Hommes conſomme
dans l'Art. Si l'on en croit quel
ques Autheurs, les Egyptien
qui ſe vantent d'avoir eu de
Peintres avant la création d
Monde, n'en eſtoient pas plu

habiles, puis qu'ils estoient contraints d'écrire sous leurs Tableaux le nom de ce qu'ils representoient, pour éviter qu'on ne prist un Bœuf pour un Cheval, ou qu'on ne tombast peut-estre dans de plus ridicules équivoques. Mais ce défaut estoit alors commun à tous les Peintres, tous leurs Ouvrages n'estant que des representations grossieres & informes. Ils peignoient des Monstres lors qu'ils prétendoient former des Hommes. Toutes leurs figures estoient mutilées. Elles n'eurent ny pieds, ny bras, pendant un fort grand nombre d'années. Elles furent encor plus longtemps aveugles, & celuy qui réüssit enfin à leur donner des

yeux fut un prodige dans son temps, & l'on crût dés lors qu'il avoit épuisé l'Art. S'il ne le fit pas, on luy est du moins redevable d'avoir ouvert la carriere. Ceux qui le suivirent adjoûterent à l'envy quelque chose à la Peinture. Ce Polignote dont nous avons déja parlé, fit des Portraits de quatre couleurs. Apollodore d'Athenes inventa le Pinceau, & jusqu'à Zeuxis divers Peintres adjoûterent successivement toutes les couleurs. Ils entreprirent mesme d'exprimer les passions, & tout ce qui se passe de secret dans l'ame. Cependant la simmetrie qui est sans doute la baze de la Peinture, n'estant pas encor observée, cet Art n'estoit point dans son

entiere perfection. Zeuxis ſi fameux d'ailleurs, péchoit dans tous ſes Ouvrages contre cette régularité. Mais dans ce meſme temps Parraze & Timante commencerent à l'obſerver, & à la propoſer comme une loy indiſpenſable, ſans laquelle on ne pouvoit former que des Monſtres. Le premier en acquit le nom de Legiſlateur, & le ſecond l'obſerva ſi exactement, que ſon Tableau du Sacrifice d'Iphigénie n'eſt pas plus eſtimé par l'invention que celuy de ſon Cyclope, par cette proportion qui y eſt ſi induſtrieuſement obſervée. En effet ayant peint Polypheme de la taille d'un Homme ordinaire, il en fait concevoir la grandeur par l'op-

poſition de la petiteſſe de quelques Satyres, qui meſurent le pouce du Geant avec des brins d'herbe. Ce fut preſque en ce meſme temps que Pamphile ayant uny la Science à la Peinture, acheva de la rendre parfaite. Appelle la trouvant en cet état, ſe rendit en la cent douziéme Olympiade le premier de tous les Peintres, ſi l'on en excepte peut-eſtre le ſeul Protogene de Rhodes, avec lequel il eut cette fameuſe contention, & dont il eſtima les Ouvrages juſqu'à payer un de ſes Tableaux cinquante talens, qui ſont environ quinze mille écus de noſtre monnoye. C'eſt ainſi que la Peinture depuis la quatre-vingt-troiſiéme Olym-

piade juſqu'à la cent douziéme, c'eſt à dire en moins de cent cinquante années, arriva à ſa derniere perfection, apres avoir languy deux Siecles entiers ſans aucun accroiſſement depuis ſa naiſſance en Grece, & peut-eſtre des milliers d'années, ſi l'on attribuë ſon origine aux Egyptiens, comme on y voit beaucoup d'apparence ſi l'on fait réfléxion ſur leurs Hyeroglíphes, & ſi l'on examine les Loix de Moïſe qui avoit pris ſon éducation parmy eux. Mais, Monſieur, il ne s'agit point icy de l'antiquité de la Peinture, il s'agit uniquement de la maniere de ſa découverte. Ce que raconte Pline de la Fille de Débutade, m'a paru ſi vray-ſem-

blable & ſi naturel, que j'eſtime
que parmy les Nations qui ont
connu la Peinture avant les
Grecs, elle a eſté à peu pres
trouvée de la meſme ſorte. Je
me ſuis attaché à ce ſentiment
j'ay pris là-deſſus la penſée d'en
trer dans un plus grand détail
des Amours de cette illuſtre Co-
rinthienne, mais cette Hiſtoire
me fournira encor dans la ſuite
une occaſion de vous dire que je
ſuis, Voſtre, &c.

LETTRE IV.

Hiſtoire de Démarate & de Philonome.

DEbutade, Citoyen de Co-
rinthe, s'eſtant appliqué
dés ſon jeune âge à l'étude & à

l'imitation de la Nature, avoit fait un grand nombre d'heureuſes découvertes. Non ſeulement il reſvoit avec ſuccés, mais il joignoit la pratique à la théorie, & travaillant luy-meſme avec beaucoup d'adreſſe & une profonde méditation, il ne laiſſoit aucune de ſes reſveries inutile. Sa grande paſſion eſtoit pour les Statuës ; mais comme le Cizeau demande une grande peine, & que le Marbre, le Bronze, & le Bois meſme, ne ſe taillent qu'avec un travail pénible, il s'attacha à former de petites Statuës de terre, qui pour eſtre formées avec peu de bruit, ne laiſſoient pas d'eſtre d'une beauté admirable. Ce merveilleux Ouvrier qui ne laiſ-

soit rien à souhaiter, imagina
encor les moyens de déguiser la
matiere de ses Figures, qui ne
paroissoit pas digne de l'appli-
cation d'un Homme aussi habile
que luy. Il trouva une compo-
sition qui peut en quelque façon
estre comparée à nostre émail,
& s'en servant à enrichir ses Sta-
tuës, il les rendoit par là les Ou-
vrages les plus finis & les plus
curieux qu'on eust veus jusqu'à
ce temps-là dans toute la Grece.
Le Cabinet de cet illustre Co-
rinthien, remply d'un grand
nombre de ces Figures, & de
mille autres singularitez, atti-
roit chez luy tous les Etrangers;
& comme il estoit d'ailleurs &
fort sçavant & fort honneste
Homme, sa Maison estoit le

lieu de toutes les Assemblées, & le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de Gens de qualité à Corinthe. Parmy ces derniers, un jeune Homme nommé Demarate, paroissoit le plus assidu & le plus empressé à loüer les Inventions & les Ouvrages de Debutade ; mais bien qu'il eust de la curiosité pour les belles choses, & qu'il eust mesme assez de génie pour profiter de la conversation du sçavant Corinthien, c'estoit moins dans cette veuë qu'il luy faisoit sa cour, que pour avoir occasion de voir une Fille d'une beauté admirable, & d'un esprit extrémement délicat, qui estoit demeurée sous sa conduite par la mort de Chœca sa Femme. Les occu-

parions de Debutade, qui outre
ſon attachement pour les Arts a
& pour les Sciences, avoit en-
cor les premiers emplois des
Corinthe, donnerent aſſez d'oc-
caſions à Demarate de s'expli-
quer, & de faire comprendre à
Philonome (c'eſt ainſi qu'on
nommoit l'aimable Fille de
l'illuſtre Corinthien) que le
plaiſir de la voir eſtoit la veri-
table cauſe de ſes viſites. De-
marate eſtoit de qualité. Son
Pere tenoit un rang conſidéra-
ble parmy les principaux Ci-
toyens. Il eſtoit d'ailleurs bien
fait de ſa perſonne, & il avoit
un eſprit doux & inſinuant, dont
il eſtoit difficile de ſe défendre.
Auſſi Philonome ne reſiſta qu'-
autant de temps qu'il en falloit

pour faire valoir le préſent qu'elle luy fit de ſon cœur. L'Amour n'eut que des douceurs pour l'un & l'autre de ces deux Amans. Ils n'eurent ny obſtacles à vaincre, ny chagrins à eſſuyer, & ils ſe virent en peu de jours auſſi heureux que le peuvent eſtre ceux qui n'aſpirent qu'à une liaiſon étroite d'ames, & qu'à une parfaite correſpondance de volontez. Demarate avoit d'abord regardé cette union comme ſa derniere felicité, & Philonome faiſoit auſſi conſiſter tout ſon bonheur dan la tendreſſe & dans la fidelité de ſon Amant; mais comme l'Amour eſt inſatiable, leurs deſirs allerent inſenſiblement plus loin. L'égalité de fortune & de

qualité, leur fit jetter les yeu
ſur le Mariage, & déslors cett
intelligence qui avoit fait tout
leur joye, leur donna des inquie
tudes & des ſoins. Cependan
ces nouveaux deſirs ne leur cau
ſerent pas de longues peines
Ils n'eurent pas plus de traver
ſes à cet égard que dans la nai
ſance de leur paſſion, & l'Hy
men & l'Amour ſemblerent ſ
diſputer à qui ſeroit plus promp
à faire reüſſir leurs vœux. De
marate, Fils unique d'Euridio
& de Prytané, eſtoit les delice
& l'unique ſujet des tendreſſe
de l'un & de l'autre. A pein
ſe fut-il découvert à ſa Mere
qu'elle ſe chargea avec empreſ
ſement de faire réüſſir la choſe
Elle y travailla le jour meſme

& engagea Euridion à propoſer ce Mariage à Debutade, qui trouvant ſes avantages dans cette alliance, reçeut la propoſition avec joye, & ne demanda pour rendre une réponſe préciſe, que le temps d'en parler à ſa Fille, qu'il jugeoit bien ne devoir pas s'oppoſer à ſes ſentimens. Il ne fut pas trompé dans ſa conjecture, & Philonome ne fit point naiſtre d'obſtacles. Enſuite Debutade & Euridion eſtant facilement convenus des Articles, on prit jour pour la ſolemnité de la Nopce. Tandis qu'on en faiſoit les préparatifs, la Feſte de Diane eſtant arrivée, le Peuple de Corinthe qui conſidéroit Debutade, ſouhaita que Philonome euſt avant ſon

mariage l'honneur de préſider
à cette Solemnité. C'eſtoit toû-
jours une Fille de qualité qui
faiſoit les premieres fonctions
dans cette Feſte. Debutade qui
aimoit ſa Patrie, reçeut agrea-
blement ce témoignage de l'a-
mour du Peuple. Il voulut que
ſa Fille acceptaſt le choix qu'on
avoit fait d'elle, & Philonome
fut bien aiſe de recevoir un
honneur qui eſtoit fort envié à
Corinthe. Demarate eut d'a-
bord quelque chagrin du re-
tardement que cette élection
apportoit à ſon bonheur, mais
il fut ravy d'ailleurs de trouver
une occaſion de faire agir ſon
amour. Les choſes eſtoient al-
lées ſi viſte, que ſa galanterie
n'avoit pas eu le temps d'écla-

ter. Il profita d'une ſi favorable conjoncture, & fournit dans cette Feſte tout ce que la paſſion la plus ingénieuſe & la plus galante pouvoit ſuggerer. Le triomphe de Philonome fut le plus magnifique & le mieux imaginé qu'on euſt jamais veu à Corinthe dans une pareille Solemnité. Elle ſe fit autant d'Admirateurs qu'il y eut de Gens qui la virent, & elle euſt fait à Demarate autant de Rivaux qu'il y avoit de jeunes Hommes dans cette Ville Capitale de l'Achaye, ſi ſon mariage connu de tous les Corinthiens n'euſt étouffé leur amour & leur eſpérance. Jamais on ne fut plus content que Demarate. Non ſeulement la gloire que s'eſtoit

acquiſe Philonome le rendoit
heureux, mais il eſtoit d'ailleurs
fort ſatisfait de luy-meſme, ſe
ſoins n'ayant pas eſté inutiles
au triomphe de ſon aimable
Maiſtreſſe. Philonome n'eſtoit
pas moins ſatisfaite ; mais bien
que ce jour euſt eſté pompeux
pour elle, rien ne la charmoit
comme la galanterie de Des
marate. Elle ne penſoit à autre
choſe, & ce qu'il avoit contri
bué à ſon triomphe la touchoit
plus que tout l'éclat du triom
phe meſme. Cet Amant heu
reux ne manqua pas de ſe ren
dre chez Philonome auſſitoſt
que la Feſte fut finie. Ce fut l
qu'en termes tendres & obl
geans elle luy témoigna ſa re
connoiſſance ; & cette bont

ayant de nouveau charmé Demarate, ils se firent mille protestations d'une amour eternelle & réciproque, & se témoignerent leur joye mutuelle d'une maniere passionnée, que ceux qui aiment fortement sont seuls capables de bien concevoir. Tout paroissoit s'ajuster à leurs desirs. Les choses qui sembloient avoir apporté quelque obstacle à leur bonheur, contribuoient à les rendre heureux. La Feste de Diane qui avoit retardé leur hymenée, leur avoit d'ailleurs procuré mille plaisirs. Cet obstacle estoit mesme surmonté. La Solemnité estoit avantageusement terminée, & il ne restoit à ces jeunes Amans qu'un jour à at-

tendre pour n'avoir plus rien
ſouhaiter. On avoit donné ce
petit delay à Philonome pour
ſe remettre des fatigues de la
Feſte ; mais dans ce meſme
jour Euridion reçeut de fâcheu
ſes nouvelles de Meſſene, qui
luy firent prendre d'autres ſoin
que ceux de la Nopce de ſon
Fils. Quoy que la Ville de Co
rinthe fuſt alors dans une pro
fonde paix, le reſte du Pelopo
neſe n'eſtoit pas tranquile. Les
Athéniens avoiẽt recommenc
la guerre contre les Meſſeniens
Ariſtomene, Frere d'Euridion
commandoit ces derniers ; &
comme il eſtoit & fort brave
de ſa perſonne, & un des plus
grands Capitaines de la Grece,
il avoit eu dans les commence-

mens de la guerre, de grands avantages sur les Atheniens, qui avoient pour General le Poëte Tirtée. Cependant les choses avoient changé de face dans la suite, & Euridion venoit d'apprendre qu'Aristomene vaincu en deux Batailles, & contraint d'abandonner Mes-sene à la fureur de ses Ennemis, l'attendoit dans un lieu écarté sur le bord de la Mer, pour prendre avec luy des mesures sur leurs affaires domestiques, avant que de s'embarquer pour l'Italie. La chose pressoit trop pour diférer. De l'avis mesme de Debutade non seulement la Nopce fut remise, mais il fut reglé que Demarate accompa-gneroit son Pere dans ce voya-

ge. Ce contretemps fut extré-
mement ſenſible au Fils d'Eu-
ridion ; mais s'il ſurprit l'A-
mant, il penſa couſter la vie à
l'Amante. Comme elle n'oſoit
faire éclater toute ſa douleur,
la violence qu'elle ſe faiſoit,
rendoit cette douleur plus pi-
quante & plus cruelle ; mais
l'Arreſt du depart ne ſe pouvoit
révoquer, & Demarate & ſa
Maiſtreſſe n'eurent qu'un jour
pour ſe dire adieu. Ils le donne-
rent tout entier à leur triſteſſe
& à leur amour ; & tandis qu'
Euridion eſtoit occupé à faire
les appreſts de ſon voyage, ſon
Fils expliquoit ſa douleur aux
pieds de Philonome, & ces deux
Amans meſloient des proteſta-
tions de fidelité inviolable aux

plaintes les plus tendres qu'une amour violente & contrariée pouvoit luy fournir. Demarate à qui la tendresse de Philonome avoit d'abord esté d'une grande consolation, fut alarmé dans la suite de la voir aller si loin, & il fut contraint luy-mesme d'affecter quelque constance pour la calmer. Ils se firent dans ces derniers momens des présens réciproques pour en tirer quelque consolation pendant l'absence. L'aimable Fille de Debutade mit elle-mesme au bras de Demarate un tissu de ses cheveux; & le Fils d'Euridion donna à sa charmante Maistresse des Tabletes qui n'estoient remplies que de Vers tendres, ou de Chiffres amoureux. Mais ce

préſent ne contentoit point Phi
lonome. Il ne pouvoit luy tenir
lieu de ce qu'elle perdoit, & elle
euſt voulu que ſon Amant euſ
pû ſe partager, ou ſe reproduire
L'amour & la neceſſité ne trou-
vent rien d'impoſſible. Ce ſoir
meſme, tandis que Demarate
attendoit dans le Cabinet de
Debutade les Lettres de con-
doleance que ce dernier écri-
voit à Ariſtomene, & qu'acca-
blé de douleur, il eſtoit comme
immobile derriere la Chaiſe de
ſon prétendu Beaupere, Philo-
nome qui avoit les yeux ſur luy,
& qui le regardoit d'un air lan-
guiſſant, ſans oſer rompre le
ſilence, par le reſpect qu'elle
portoit à ſon Pere, remarqua
par hazard que ſon Amant ſe
trouvant

trouvant opposé à la lumiere de la Lampe, son ombre donnoit contre une Table de terre fraîchement preparée par son Pere, pour y faire quelque nouvelle épreuve de ses découvertes; elle observa que cette ombre representoit parfaitement Démarate qui estoit alors tourné en profil. Dans ce moment inspirée par son amour, elle prit un de ces Poinçons dont on se servoit alors pour écrire, & gravant sur la terre des traits ajustez aux extrémitez de l'ombre, elle vit avec beaucoup de joye que son Ouvrage n'estoit pas inutile, & qu'elle avoit heureusement formé le visage de son cher Démarate. Elle ne pût contenir toute sa joye. Il luy échapa un

cry qui fit tourner la teſte à ſon Amant, & à ſon Pere qui finiſſoit dans ce moment ſes dépeſches, & elle fut obligée pour juſtifier ce contretemps, de faire voir à l'un & à l'autre ce qu'elle venoit de faire. Ils en furent tous deux agreablement ſurpris, mais beaucoup plus Débutade, qui jugea bien que cette découverte pouvoit eſtre d'une grande utilité dans la ſuite. Il l'obſerva avec plus d'attention apres le départ de Démarate; & ſoit pour contenter ſa Fille, ou pour faire une tentative ſur ſon Ouvrage, il réduiſit la Table de terre qu'avoit gravée Philonome, à la juſte meſure des traits qu'elle avoit tirez. Il la couvrit de cet émail ou de ce vernis

qu'il composoit admirablement, & l'ayant fait cuire, il remarqua, & fit voir à sa Fille que cet essay estoit une representation assez naturelle des traits & du visage de son Gendre prétendu. Il est ce me semble inutile d'ajoûter icy que le voyage d'Euridion fut court & heureux, puis qu'il laissa Aristomene en état de se faire un glorieux établissement en quelque Province qu'il vouluſt aborder. Il n'est non plus de ce sujet d'exprimer icy la joye de Philonome & de son Amant, ny de faire le détail de la Pompe de leur Nopce; j'estime seulement qu'il n'est pas inutile de dire que Cleophante, Amy de l'Epoux, ayant veu le travail de Philonome, traça une semblable figure,

& remplit le vuide d'une couleur qui estant diversement ménagée, fit un Portrait assez naturel. Ce fut ce mesme Cleophante qui apres la mort d'Euridion & de Débutade, qui moururent peu de temps apres le Mariage de leurs Enfans, suivit Démarate & Philonome en Italie, où ils furent obligez de se retirer, pour éviter les severes poursuites des Amphictions, par devant lesquels Démarate fut accusé d'avoir voulu favoriser le retour d'Aristomene, au préjudice du repos dont joüissoit alors la Grece.

Ce fut dans cet éxil volontaire que ces illustres Corinthiens trouverent eur gloire & leur félicité. Aristomene & ses Enfans

estoient passez d'Italie en Sicile, pour y fonder cette nouvelle Messene, qui sous le nom de Messine est encor aujourd'huy si fameuse. A leur exemple Démarate & Philonome bâtirent aussi une Ville en Toscane qu'ils nommerent Tarquinie, du nom de leur premier Fils, mais elle fut trop petite pour l'arrester. Ce Fils l'abandonna pour passer à Rome, où il donna de si nobles marques de son courage & de sa vertu, qu'apres la mort d'Ancus Martius, il fut choisy pour luy succeder sous le nom de Tarquinius Priscus. Aucun des Successeurs de Romulus ne porta plus glorieusement le Sceptre dans cette Ville naissante qui se rendit ensuite Maistresse de tout l'Univers.

Il me reſte un tres-beau Diſcours de Mr Taiſſand de Dijon, ſur la Peinture. Ie le reſerve pour une autre occaſion, afin de ne vous donner pas tant de choſes tout-à-la-fois ſur une meſme matiere. La diverſité plaiſt par tout, & je la cherche en vous écrivant. C'eſt ce qui me fait joindre les Vers à la Proſe. Ceux qui ſuivent ſont de Mr Giffon, de l'Academie Royale d'Arles.

SUR LES SIX QUESTIONS du dernier Extraordinaire.

I.

VAincre ſes Ennemis, c'eſt eſtre Conquérant;
Mais triompher de ſoy, c'eſt ſe déclarer Sage.

Rome n'eut autrefois qu'un Caton en
partage,
Des Céſars le nombre fut grand.

II.

JE ſoûtiens qu'un Amant coupable
en apparence,
D'un reproche accablant doit eſſuyer
le feu.
Le ſilence embarraſſe un peu;
Mais dans la ſuite auſſi prouvant ſon
innocence,
Son amour fait un coup de deux.
Pour un moment plus tard, ſa Belle
Le retrouvant Amant fidele,
Le trouve Amant reſpectueux.

III.

L'Homme l'aura perdu du coſté des
plaiſirs,
Ils ſont moins grands pour luy, plus
bornez, pleins de peine;
Mais la Femme eſt ſujete, & c'eſt ce
qui la geſne.
Ie dois donc décider ſur les divers deſirs,
Il faut que l'on métamorphoſe

Tout Homme trop voluptueux,
Et que de toute Femme au cœur ambitieux
On faſſe auſſi la meſme choſe.

IV.

LOrs que la broüillerie, ou l'infidelité,
A fait rompre avec ce qu'on aime,
Iamais juſqu'à la haine on ne s'eſt emporté,
En ſortant d'un amour extréme.
S'il arrive à la verité
Qu'un merite ſe change en mal-honneſteté,
L'Objet jadis aimé ceſſant d'eſtre le meſme,
La haine eſt de neceſſité.

V.

DV ſeul mérite, un cœur armé d'indiférence,
Eſt capable d'eſtre touché.
Vn cœur que vous tirez d'une autre dépendance,
N'eſt jamais qu'un cœur débauché:

La pente au changement, l'ordinaire
peché,
Eſt avec vous d'intelligence.

VI.

LE Sot aime toûjours avec meſme caprice;
Mais l'habile Homme une fois abuſé,
Se garantit du précipice,
Et s'il s'engage ailleurs, c'eſt en Amant ruſé.

I'ay encor quelques autres Ouvrages fort galans ſur ces meſmes Queſtions. Vous ne les aurez que dans ma Lettre ordinaire de ce Mois. Ie viens à l'Hiſtoire Enigmatique. Quelques-uns l'ont expliquée ſur les Abeilles. C'eſtoit le Jeu des Echecs. *Vous ne ſçauriez trouver rien de plus curieux ſur cette matiere, que la Piece dont je vous fais part.*

LE JEU DES ECHECS.

VOus avez beau, Galant Mercure,
Par vos détours miſtérieux,
Eſſayer de nous rendre obſcure
L'biſtoire des deux Roys dont pour les Curieux
Vous avez tracé la peinture.
Nous ſçavons ce qu'il faut penſer de leurs combats,
Et le Jeu des Echecs *ne nous échape pas.*

Tout le Monde eſt perſuadé de l'Antiquité de ce Jeu, mais tout le Monde ne demeure pas d'accord de ſon origine. Quelques Autheurs veulent qu'il l

Origine du jeu des Echecs.

ious ſoit venu des Perſes, com-
ne Teixera en ſon 1. Livre, Cha-
pitre 36. & que le nom Latin de
ce Jeu, *Scacchia,* vient de celuy
de ſon Inventeur Perſan de Na-
tion. Celuy d'*Echecs,* dont nous
nous nous ſervons dans noſtre
Langue, eſt tiré du mot Chal-
déen *Eſchatreſca,* ſelon la Croni-
que de Hainault. D'autres en
attribuent l'Invention aux He-
breux, comme Gregoire Tho-
loſain en ſon *Syntag. Iuris.* Livre
35. Chapitre 4. Les opinions ne
ſont pas moins partagées ſur le
nom particulier & la qualité de
celuy qui en a eſté le premier
Inventeur. Seneque dans ſon
Traité de la Colere, Livre 2.
Chapitre 14. veut que ce ſoit
Chilon Lacedémonien, l'un

des sept Sages de Grece ; &
Ephore de Sparte, qui fleurissoit
environ l'an du Monde 3422
Ammian Marcellin Livre 24
de l'Histoire Romaine, & Do.
nat dans son Commentaire sur
Terence, l'attribuent à Pyrrhus
Roy des Epirotes. Voicy com-
me en parle ce dernier.

Ce fut le fameux Roy d' Epire,
Pyrrhus, ce Guerrier genéreux,
Qui le premier parmy les autres Jeux
Mit le Jeu des Echecs que tout le monde
admire.
L' ardeur d' enseigner aux Soldats
Ce qui regarde la Milice,
Luy fit choisir cet exercice,
Pour les rendre en joüant rasez dans
les Combats.

Sidoine Apollinaire Evesque
de Clermont, dans le 1. Livre de

:s Epiſtres, & Jean de Sariſbery ans ſon Policrate Livre 1. Chaitre 5. veulent que ce Jeu ait ſté inventé par Attale Roy de 'ergame en Aſie, l'an de la fonlation de Rome 620. & l'Auheur du Romant de la Roſe eſt lu meſme ſentiment. Ces deux /ers le font connoiſtre. Je vous es donne ſelon la politeſſe de la ?oëſie de ſon temps.

Quare ainſi le voult Athalus,
Qui des Echecs controuva l'uz.

Mais la plus commune, & peut-eſtre la plus certaine opinion, tient que l'invention de ce Jeu eſt deuë aux Grecs; & que Palamede, grand Aſtrologue & Geometre, Fils de Nauplius Roy de l'Iſle d'Euboëe, (à pre-

lent Negrepont) s'en ſervi
pour deſennuyer les Soldats, &
leur faire paſſer plus douce
ment le temps pendant la lon
gueur de ce fameux Siege de
Troye qui dura dix ans. Ce fut
environ l'an du Monde 2800
C'eſt entr'autres le ſentiment de
Pauſanias dans ſes Corinthia-
ques, de Philoſtrate dans ſes
Héroïques, de Suidas, de Saint
Gregoire de Nazianze dans la
premiere de ſes Invectives, de
Sophocle, de Caſſiodore dans la
31. de ſes Epiſtres, d'Alexandre
ab Alex. Livre 3. Chapitre 21. de
Lud. Gen. & de Servius Maurus
dans ſes Commentaires ſur l'E-
neïde de Virgile, Livre 2. qui
maintient qu'on ne peut diſpu-
ter à ce Prince ingénieux l'hon-

neur d'avoir inventé le premier
e Jeu des Echecs. Il assure pour
prouver ce qu'il avance, que

Ce Prince ayant perdu la vie,
Son Echiquier fut mis dans le Temple
des Dieux,
Comme un Monument glorieux,
Pour honorer ce grand Génie;
Et pour apprendre à la Posterité
Que Palamede avoit esté
Du noble Jeu d'Echecs l'Inventeur
veritable,
Afin qu'aux Siecles à venir,
D'un si rare bienfait le Monde rede-
vable,
Ne perdist point le souvenir.

C'est ce que cet Autheur ra-
porte à la gloire de ce Prince,
qu'on fait encor Inventeur des
quatre Lettres ajoûtées à l'Al-
phabet Grec, comme aussi des
Poids & Mesures, du Mot du

Guet, de la maniere de mettre
en ordre un Bataillon, & qu'on
tient enfin avoir esté le premier
qui a appris aux Hommes à re-
gler le nombre des jours de l'an-
née sur le cours annuel du Soleil,
& celuy des Mois sur le cours
de la Lune.

Ce Jeu se peut avec justice ap-
peller un Jeu vrayement Royal,
non seulement à cause qu'il a eu
des Rois pour ses Instituteurs,
& qu'il a esté autrefois l'occu-
pation des Princes & des grands
Seigneurs, & mesme de nos
anciens Roys, qui en faisoient
leurs délices ordinaires, mais
encor parce que deux Roys &
deux Reynes y président, &
qu'ils en sont les quatre princi-
pales pieces. Ce n'est pas mal à

propos qu'on veut que ces deux Roys soient Freres, & qu'ils ayent épousé leurs Sœurs ; puis qu'il est vray qu'ils sont ordinairement composez tous quatre d'une mesme matiere, soit d'Yvoire, soit de Cryſtal ou de Verre, comme on les faisoit autrefois ; témoin Ovide dans son Livre 2 de l'Art d'aimer, où il parle ainsi.

En joüant aux Echecs avecque ta Maîtresse,
Garde-toy dans cette action
De faire valoir ton adresse;
Mais laisse la souvent t'enlever un Pion,
Et fay, mais finement, dans cette douce guerre,
Où les armes dont on se bat
Ne sont que des armes de verre,
Qu'elle emporte toûjours la gloire du Combat.

On les faisoit aussi quelquefois de Cire, comme le marque Pline au Livre 9. de son Histoire Nat. Chapitre 54. d'Ebeine, de Buis, ou de matiere semblable. Ils sont encor bastis à peu pres d'une même forme, & souvent un mesme Ouvrier leur a donné l'estre & la figure qu'ils ont. Ces deux Rois commandent chacun de leur costé une petite Armée qui consiste en Chevaliers, en Foux, qu'on appelloit autrefois Satellites ou Sergens, & en Pions. Les Troupes sont égales en nombre de part & d'autre, & les deux Armées sont distinguées par la diversité des couleurs dont elles sont revétuës, & qui sont pour l'ordinaire le blanc & le noir.

Le nom qu'on a donné à ces deux petites Troupes qui composent le Jeu des Echecs, n'est pas à la verité fort honorable selon le terme Latin *Latrunculi*, qui est proprement les appeller *Larrons*, ou si on peut user de ce terme, *Larronneaux*. Cependant ce mot estant bien pris, & selon l'ancienne façon de parler, ne porte avec soy rien d'injurieux ; puis qu'il est vray que par ce mot *Latrunculi*, ou *Latrones*, on entendoit les Gens de guerre, qu'on appelloit communément *Laterones*, ou *Laterunculi, à Latere; quod Principibus & Ducibus ad Latera semper essent; vel quòd latus ferro armatum haberent*, ou bien *à Latêre, quòd ad insidias latêrent.* Ces termes ne se peuvent pas

bien naturellement exprimer en noſtre Langue, parce qu'ils n'y ont pas la même ſignification, ny le même ſens qu'ils ont en Latin. On peut voir les Autheurs ſur ce ſujet, comme Sexte, Pompée, & Varron dans ſon 6. Livre de la Langue Latine; mais entr'autres le Comique Plaute dans ſa Comédie du Soldat glorieux, Acte 1. Scene 1. où il fait ainſi parler ce Rodomont.

C'eſt tout de bon à cette fois
Qu'on va ſçavoir par tout ce que je vaux
en guerre,
Et que l'Air, la Mer, & la Terre,
Vont retentir du bruit de mes rares
exploits.
Mon renom va courir de Province en
Province,
Voler meſme au delà des Mons,

Puis que je ſuis chargé par Seleucus mon Prince
De luy lever des Troupes de Larrons.

C'eſt à dire, des Soldats qu'on nommoit Larrons en noſtre Langue dans les premiers remps du mot Latin *Latrones*; ſoit par ce que ces ſortes de gens ſont portez à dérober; ſoit à cauſe qu'ils ont accoûtumé de dreſſer des embuſches aux autres, à la façon des Voleurs & des Larrons. Et parce que le Jeu des Echecs eſtoit autrefois l'exercice particulier, & le divertiſſement le plus ordinaire des Gens de guerre, de là eſt venu que ſelon le terme Latin, on l'a appellé *Latrunculorum Ludus*, comme qui diroit, *le Ieu des Larrons*; ce qui ne paroiſt pas un nom fort

honorable à ceux qui n'en ſçavent point la veritable & naturelle ſignification.

Quoy qu'il en ſoit, il eſt conſtant que ce Jeu n'a rien que d'honneſte & de noble ; non ſeulement á cauſe qu'il a eu des Inſtitueurs illuſtres, mais encor parce que le hazard & la fortune n'y ont point de part, & que la ſeule adreſſe y triomphe. Cela n'empeſche pourtant pas qu'il ne ſe ſoit trouvé des Critiques qui en ont blâmé l'uſage ; car outre Mahomet qui l'a abſolument interdit aux Turcs dans ſon Alcoran (cependant les Turcs ne laiſſent pas d'y joüer malgré la défenſe, & ils en font leur plus ordinaire divertiſſement, ſelon le témoi-

gnage du Sieur Thevenot en
on Voyage du Levant, Livre 1.
p. 1. c. 25) Jacques Roy d'An-
gleterre, dans ſon Préſent
Royal, l'a tres étroitement
défendu à ſon Fils, alléguant
pour raiſon que l'uſage de ce
feu laiſſe le corps trop en lan-
gueur, & fatigue trop l'eſprit.
Petrarque dans ſes Entretiens
ſur la bonne & mauvaiſe For-
tune, le deſaprouve tout-à-fait,
& va juſqu'à dire qu'il ne peut
eſtre que l'amuſement, ou des
Enfans, ou des Foux. Lucain
eſt fort éloigné de ce ſentiment,
puis que dans un Poëme qu'il
fit autrefois pour Piſon, apres
l'avoir exhorté à chercher quel-
que relâchement d'eſprit quand
il ſe ſentiroit trop fatigué de

l'etude, il luy propose le Jeu
des Echecs, comme un divertis-
sement d'autant plus honneste
que l'adresse plus que le hazard
donne l'avantage au Victorieux.
Ceux qui voudront avoir une
plus exacte connoissance de
tout ce qui regarde ce Jeu, n'ont
qu'à consulter Jerôme Vidas
Crémonois, dans un Poëme
Latin qu'il a composé sur ce
sujet, intitulé *Scacchia Ludus*. Je
ne m'arresteray point à l'expli-
cation particuliere de l'Histoire
Enigmatique qui en a esté faite.
Ce que j'en dirois seroit inutile
à ceux qui sçavent ce Jeu, &
n'en donneroit pas un entier
éclaircissement à ceux qui l'i-
gnorent. Je feray seulement
remarquer que la Partie est fi-
nie

e, & la victoire gagnée pour
n Party, quand le Roy de
utre est serré de si pres, & si
roitement assiegé, qu'il ne
y reste plus aucune voye d'é-
ıaper, & qu'il luy est impos-
ole de faire aucun mouvement
our s'empescher d'estre pris.
'est alors que le Party qui l'a
duit à cette extrémité, de-
eure vainqueur, & qu'il don-
e, comme on dit, *Echec & Mat*
n Party vaincu. Ce sont deux
rmes tirez de l'Hebreu, selon
regoire Tholosain, *Syntag.*
rtis, Livre 39. chap. 4. Il dit
ue *Scach* est autant comme qui
iiroit *vallavit*, il l'a assiegé, il
'a renfermé, il l'a resserré
omme prisonnier; & que *Mat*
eut dire *mortuus est*, il est pris,

il eſt vaincu, il eſt mort.

C'eſt ainſi que LOVIS, le plus va-
lant des Rois,
Depuis que par ſes grands exploits
Il rend ſes Ennemis envieux de ſa gloi
N'a jamais livré de Combat,
Sans avoir ſur eux la victoire,
Et leur donner Echec & Mat.

La Lettre qui ſuit adjoûte quel-
que choſe à ce que vous venez d
lire dans ces premieres Remarques.

SUR LE MESME JEU
des Echecs.

PAr l'Hiſtoire Enigmatique
de voſtre dernier Extraor-
dinaire, on ne peut qu'entendre
le Ieu des Echecs. Deux Roys

deux Reynes, quatre Cavaliers, seize Fantassins, quatre Gardes, & autant de Centeniers, composent les deux Armées. Il y a divers sentimens parmy les Autheurs touchant l'origine de ce Jeu. On peut croire que les Perses l'ont inventé; Athenée disant que leurs Roys vivoient dans une si grande volupté, *ut artifices haberent conquirendarum, & comparandarum voluptatum.* Mais en mesme temps la molesse de ces Asiatiques s'opose à ce sentiment. Le mot Latin *Latrunculi*, par lequel on entend le Jeu des Echecs, pourroit servir à l'opinion de ceux qui disent que les Arabes ont succedé aux Perses, ce Jeu n'estant pas éloigné de l'humeur de ces

Peuples. Seneque neantmoins en attribuë l'Invention à Chilon Lacedémonien, un des sept Sages de Grece. Pausanias en donne la gloire à Palamede. D'autres disent qu'Attalus Roy de Pergame s'en servit, *Vt ea ratione doceret motum exercitus.* Donat assure que Pyrrhus inventa ce Jeu. Cette grande diversité d'opinions me fait croire qu'il est fort ancien. Augulte dans sa vieillesse prenoit plaisir à y joüer. Seneque dit en parlant des Jeux qui se pratiquoient à la Cour de l'Empereur Néron, *Latrunculis ludimus.* Du temps d'Adrian on y joüoit à Rome; nous en avons la preuve dans une Epigramme de Martial. Quoy qu'il en soit, il y

a longtemps qu'il eſt en uſage parmy nous, & je me ſouviens d'avoir lû dans l'Hiſtoire de France de Mr de Mezeray, qu'un des premiers Roys de cette troiſiéme Race, ayant eſté batu dans un Combat par les Anglois, un Fantaſſin de cette Nation voulant arreſter ſon Cheval, le Roy le tua en diſant, *qu'au Ieu des Echecs le Roy n'eſtoit jamais pris.* Ie ſuis voſtre, &c.

BEAUTE', *Avocat de Montauban.*

Ceux qui ont expliqué cette meſme Hiſtoire Enigmatique dans ſon vray ſens, ſont Meſſieurs Gardien; de Hault.... Veyvolet; Baizé le jeune; d'Abloville, d'Argentan; Meſdemoiſelles des Guimonets, d'Orleans; &

du Pillé de Hanvoile ; les deux Inſeparables ; l'Amy du Cœur ; le Fidelle d'Orleans ; & les Griſetes de Compiegne. Ces derniers en ont envoyé l'Explication en Vers. Mademoiſelle Frcdinic de Pontoiſe ; Meſſieurs Vuaubert, de Noyon ; B. M. des Hauts Champs, d'Orleans ; la Seguiniere-Poignant ; le P. de la Tournelle ; les Captifs volontaires de Giſors ; Apollon ; & le Chevalier Inconnu, de Pontoiſe.

Les Grands Hommes à qui le Roy confie les plus importans Emplois dans le Miniſtere, rendent tous les jours de ſi conſidérables ſervices à l'Etat, qu'il ne faut pas s'étonner de l'empreſſement qu'on a de travailler pour leur gloire. Les Deviſes que vous trouverez pour eux dans cette

EXPLICATION

DES

FIGURES DE LA PLANCHE.

Fig. 1. Vue de la Ville de Paris, prise du côté de la Porte de la Conférence.

Fig. 2. Vue de la Ville de Paris, prise du côté de la Porte de la Conférence.

Fig. 3. Vue de la Ville de Paris, prise du côté de la Porte de la Conférence.

Fig. 4. Vue de la Ville de Paris, prise du côté de la Porte de la Conférence.

Fig. 5. Vue de la Ville de Paris, prise du côté de la Porte de la Conférence.

Fig. 6. Vue de la Ville de Paris, prise du côté de la Porte de la Conférence.

Fig. 7. Vue de la Ville de Paris, prise du côté de la Porte de la Conférence.

Fig. 8. Vue de la Ville de Paris, prise du côté de la Porte de la Conférence.

Fig. 9. Vue de la Ville de Paris, prise du côté de la Porte de la Conférence.

Fig. 10. Vue de la Ville de Paris, prise du côté de la Porte de la Conférence.

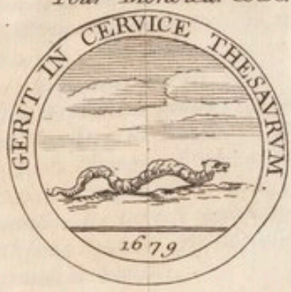
Fig. 11. Vue de la Ville de Paris, prise du côté de la Porte de la Conférence.

Fig. 12. Vue de la Ville de Paris, prise du côté de la Porte de la Conférence.

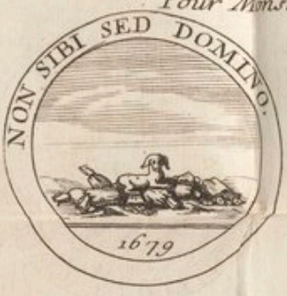
1
Pour Monsieur le Chancer

2
Pour Monsieur le Chancelier

3
Pour Monsieur Colbert



4
Pour Monsieur Colbert



5

6
Pour Monsieur le Chancelier

7
Pour Monsieur le Chancelier

8
Pour Monsieur de Louuois

9
Poir Monsieur de Louuois

10

11
Pour Monsieur Colbert

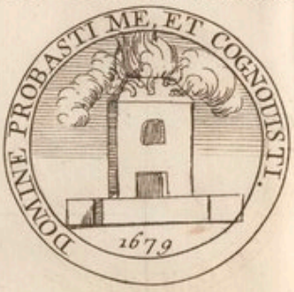
12

13

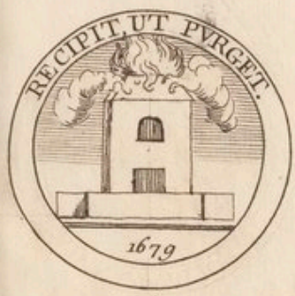
14
Pour Monsieur Colbert

15

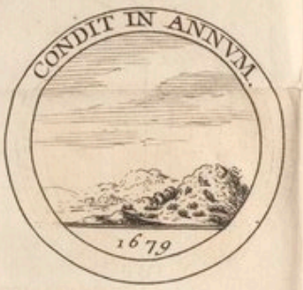
16



17
Pour Monsieur Colbert



18
Pour Monsieur le Chancelier



19
Pour Monsieur Colbert

20
Pour Monsieur de Louuois

21
Pour Monsieur le Chancelier

Planche, ſont des Monumens que tous les Francois voudroient voir gravez ſur le Marbre & ſur le Bronze. Les cinq premieres ſont de Mr Roubin, de l'Académie Royale d'Arles.

EXPLICATION DES REVERS OU DEVISES de cette Planche.

1. *Haurit ab aſpectu vires.*

LEs plus belles Deviſes ſe tirant des Armes, & le Lezard eſtant dans celles de Mr le Chancelier, rien ne ſçauroit mieux marquer que ce Grand Miniſtre n'a point d'autre objet que le ſervice du Roy, & qu'il en fait ſon unique attachement. Les Naturaliſtes prétendent que le Lezard ne peut ſe laſſer

de regarder le Soleil, & c'eſt ce qui en fait le raport tres juſte.

2. *Æquali lumine fulgent.*

Ces paroles qui accompagnent les trois Etoiles des Armes de Mr le Chancelier, font connoiſtre que ſi ce grand Homme rend d'importans ſervices à Sa Majeſté, Mr le Marquis de Louvois, & Mr l'Archeveſque de Rheims, n'en rendent pas de moins conſidérables à l'Etat & à l'Egliſe.

Le Chancelier.

3. *Gerit in cervice Theſaurum.*

Une Couleuvre fait le corps de cette Deviſe. On tient qu'elle a une Eſcarboucle dans ſa teſte ; & comme Mr Colbert porte une Couleuvre dans ſes Armes, l'application en eſt tres-naturelle à ce grand Miniſtre,

dont les lumieres pour établir l'ordre dans les Finances, ſont un tréſor qui ne peut eſtre aſſez eſtimé.

4. *Non ſibi, ſed Domino.*

C'eſt un Chien couché ſur des ſacs d'argent. Chacun connoiſt la fidelité de cet Animal. Elle eſt le ſymbole de celle de Mr Colbert qui dans l'adminiſtration des Finances, ne regarde que les ſeuls avantages de Sa Majeſté.

5. *Tantum Latronibus Hoſtis.*

C'eſt encor le meſme Animal couché aupres de la Porte d'un Palais, dont il ne défend l'entrée qu'aux Ennemis de ſon Maiſtre. Rien n'a un plus juſte raport aux ſoins que ſe donne ce vigilant & zelé Miniſtre,

pour empeſcher qu'il ne ſe commette quelque deſordre dans les Finances.

Les ſix Deviſes qui ſuivent ſont de M^r Gardien, Secretaire du Roy.

6. *Nunc tenet in terris cælum.*

La Déeſſe Aſtrée qui paroiſt au deſſus du Chef où ſont les trois Etoiles des Armes de M^r le Chancelier, fait connoiſtre que la Iuſtice qui avoit quité la Terre à cauſe de la corruption des Hommes, y eſt revenuë, attirée par l'integrité de ce grand Miniſtre, chez qui elle trouve une demeure toute celeſte. Ces Etoiles ſe trouvent heureuſement au chef de ſes Armes pour marquer le Ciel dans la Terre meſme.

Le Tellier.

7. *Cumque ipso soboles.*

Les trois Aigles à plein vol, dont le plus grand est dans le milieu de cette Devise, & qui tous trois regardent fixement le Soleil, font voir avec combien de zele Mr le Marquis de Louvois, & Mr l'Archevesque de Rheims, partagent l'attachement que Mr le Chancelier a toûjours eu pour le service du Roy. *le Tellier*

8. *Victrices reddit suscepto lumine vires.*

C'est un Miroir ardent qui reçoit les rayons du Soleil. Tout le monde sçait que ces rayons y estant concentrez, en sortent avec la vertu & la force d'enflâmer ce qui s'y trouve opposé. Rien ne sçauroit estre plus

juſte pour le Mr Marquis
Louvois qui a le Départeme
de la Guerre, & par conſéque
des forces de noſtre Monarqu
Il reçoit de luy les ordres & l
lumieres dont il a beſoin. Tou
l'Europe admire depuis pl
ſieurs années le zele ardent
infatigable, avec lequel il a to
jours diſpoſé toutes choſes po
faire agir les Troupes avec l
ſuccés ſurprenans que no
avons vûs.

9. *Ad nutum Iovis.*

Un Aigle au deſſus de que
ques nuës, ayant les aiſles pliée
& tenant la Foudre dans ſ
ſerres, avec la teſte élevée ve
le Soleil, fait entendre que c
meſme Miniſtre s'applique un
quement à executer les volon
tez de ſon Maiſtre.

10. *Servat, distribuit, augt.*
C'est une Riviere traversée
ar une Ecluse, dont la bonde
st en face dans le milieu. La
auteur au delà de la bonde pa-
oist fort remplie d'eau ; on en
écouvre l'écoulement sur le
evant. Rien n'explique mieux
conduite merveilleuse de Mr
olbert dans le manîment des
nances.

11. *Fideliter, Prudenter, Pure.*
Ces paroles se raportent à
lles de la Devise précedente;
le Serpent mis entre un Chien
une Licorne, qui sont les Su-
rts des Armes de ce grand
nistre, marquent à sa gloire
qui est connu de tout le mon-
que Mr Colbert conserve les
sances du Roy fidellement,

qu'il les distribuë avec pru-
dence, & qu'il les augmente par
une conduite tres pure.

Les six Revers ou Devises que vous allez voir, ont esté faites pour Monsieur Colbert par M^r de Silvecane President en la Cour des Monnoyes, & Commissaire General de Sa Majesté au Fait des Monnoyes au Département de Lyon, & dans toutes les Provinces qui sont au deçà de la Riviere de Loire. Ie ne vous dis rien de l'esprit & du merite de cet illustre Magistrat, puis que je sçay qu'il vous est connu. Il n'y a guere de Gens de qualité qui ayent passé par Lyon, qui n'en soient instruits, & qui ne sçachent la réputation qu'il s'est acquise dans ses Emplois, & particulierement dans

celuy de Prevoſt des Marchands qu'il a excrcé depuis peu avec toute la ſatisfaction imaginable des Miniſtres, & de ſa Province.

12. *Et necat & vivificat.*

La Nature a mis un principe de mort & de vie dans la Couleuvre, qui fait le corps des Armes de Mr Colbert. Cela s'applique fort juſtement à ce grand Miniſtre, qui entrant dans le manîment des Finances de Sa Majeſté, en a éteint toutes les iniquitez, & y a rétably la fidelité & l'ordre, qui en ſont l'ame & la vie.

13. *Collecta diſpergit.*

C'eſt un Baſſin qui reçoit des Eaux de toutes parts, & qui les diſtribuë en meſme temps. L'ap-

plication en eſt naturelle. Mr Colbert ne recueïlle avec tant de ſoin toutes les Finances du Roy, que pour les répandre heureuſement par tout le Royaume.

14. *Domine, probaſti me, & cognoviſti.*

Ces paroles de l'Ecriture, qui accompagnent un Fourneau d'Eſſay par le moyen duquel on connoiſt le titre de tous les Métaux, s'appliquent admirablement à l'épreuve que Sa Majeſté a faite de la fidelité de ce grand Miniſtre dans l'adminiſtration de ſes Finances.

15. *Recipit, ut purget.*

C'eſt le meſme Fourneau d'Eſſay. Les effets font voir que Mr Colbert n'a pris le manîment des Finances que pour les purifier.

16. *Altior, ut fœcundior.*

Le corps de cette Deviſe eſt un Ruiſſeau dont les Eaux ſont élevées par quelque Digue, afin qu'elles ſe répandent avec plus d'abondance & de fertilité. L'application en ſera aiſément trouvée dans la juſtice que le Roy a renduë au merite de Mr Colbert. Les ſervices que l'Etat reçoit continuellement de ce Miniſtre, font aſſez connoiſtre que Sa Majeſté ne l'a élevé aux grands Emplois dont il eſt ſi digne, que pour le rendre plus utile à tout le Royaume.

17. *Condit in annum.*

Ce ſont des Fourmis qui amaſſent du grain pour toute une année. Rien ne marque mieux la prévoyance de ce ce vigilant

& ſage Miniſtre, qui ne s'eſt jamais laiſſé ſurprendre, & qui a toûjours préparé par avance les fonds de chaque année, pour toutes les neceſſitez de l'Etat.

Les trois Deviſes ſuivantes m'ont eſté envoyées par M^r de B. de Noyon en Picardie.

18. *Solis inferior Aſtris.*

Un Lezard au deſſous des Etoiles qui ſont dans les Armes de M^r le Chancelier, fait le corps de cette Deviſe. L'application en eſt juſte, & il eſt aiſé de voir que M^r le Tellier n'a rien au deſſus de luy, depuis que le Roy a récompenſé ſon mérite de la premiere Charge du Royaume.

19. *Abundantiæ Custos.*

On ne sçauroit faire mieux connoistre que si la France ne manque de rien, elle en est redevable à la prudence de Mr Colbert, que par une Couleuvre autour d'une Corne d'abondance.

20. *Paravit currendo coronas.*

Cette Devise nous represente Daphné poursuivie par Apollon. C'est le symbole des Courses que Mr de Louvois a faites pendant la Guerre, pour executer les Ordres de Sa Majesté. Tout le monde demeure d'accord que la diligence de cet infatigable Ministre, à se rendre par tout en toute sorte de saisons, a soûtenu admirablement les efforts du Roy, & a toûjours preparé à ses Armes des victoires infaillibles.

21. *Vel reperit, vel justa facit.*

Cette derniere Devise est de Mr d'Eaucourt d'Arras. C'est une Main qui sort d'un nüage, & qui tient une Balance, pour montrer que Mr le Chancelier n'a rien changé de tout ce qu'il a trouvé justement étably; mais que pour les coûtumes injustes, il les a toutes reformées par l'amour que ce grand Ministre a pour l'équité.

Il me reste à vous faire voir quelques Madrigaux sur les deux Enigmes du Mois de Fevrier, dont les Mots estoient la Carte Geographique, & l'Echo.

I.

CE que sous un sombre discours
L'Enigme du galant Mercure
Nous represente & nous figure,
Est quelquefois un grand secours
A ces Debiteurs de merveilles,
Qui par des recits importuns
De leurs voyages peu communs,
De tous les Survenans fatiguent les
oreilles.
Ils ont fait, s'ils sont crûs, le tour de
l'Univers;
Il n'est point de Climat, de Peuple, de
Contrée,
Qu'ils n'ayent veu sous l'Empirée,
Et jamais Matelot n'a couru tant de
Mers.
Qui les croit cependant, a l'esprit à
l'envers,
Car bien souvent chez eux en une Paix
profonde
Ils ont veu ces Païs dans la Carte du
Monde.

DE VAULOIS Avocat, à l'Hostel
des Ursins à Paris.

II.

JE suis l'Echo, l'Air est mon Pere,
L'Element qui le plus se plaist au changement.
I'ay la Parole pour ma Mere,
Et les Bois sont les lieux où je loge souvent.

Dés que l'Air agité me touche,
Ie parle sans avoir de bouche,
Cent fois je meurs & nais par jour.
C'est ainsi que les Dieux ont puny mon amour.

Pour avoir esté trop sensible
Aux attraits d'un Garçon, ou plutost d'un Rocher,
Déslors on m'ordonna de toûjours me cacher,
Et j'ay porté le nom de la Nymphe invisible.

Souvent un malheureux Amant

Me vient raconter son martire;
Mais bien loin de pouvoir appaiser son
tourment,
Ie ne fais que le luy redire.

La Brune de Geneve.

III.

L'*Enigme du Galant Mercure,*
Dont je vous viens de faire la lecture,
Belle Philis, occupe vostre esprit
D'une attention bien profonde.
Quoy, faut-il tant resver? c'est la Carte du Monde;
Pardonnez, si je vous l'ay dit.
Ie n'ay pû voir qu'avec dépit
Cette gesne frivole & si peu necessaire:
Et si je ne craignois, Philis, vostre colere,
Ie dirois qu'il vaut mieux vous attacher un jour
A connoistre la Carte, *& le Païs d'Amour.*

L'Abbé Doucet.

IV.

TRouveray-je en ces *Vers un ſens qui vous contente?* Tente.
N'eſt-ce point un Echo *que nous avons oüy?* Oüy.
I'y donne donc ce ſens, puis que l'on me l'ordonne. Donne.
C'eſt l' Echo, *cette Mere eſt peut-eſtre la Voix.* Vois.
Oüy, n'eſt-ce pas la Voix qui ſans Corps eſt mortelle? Elle.
Mais quel eſt ce grand Corps dont on nous veut parler? L'Air.
Echo, *de tous mes yeux je vous cherche ſans ceſſe.* Ceſſe.
Ne puis-je pas vous voir, Nymphe de grand renom? Non.
Faites donc pour le moins que voſtre voix m'enchante. Chante.

CLEMENT, d'Amiens.

V.

LE Mercure voit tant de Païs à
la fois,
Que son Autheur adroit craignant qu'il
ne s'écarte,
Pour Guide a bien voulu luy donner
une Carte
Dans l'Enigme du present Mois.

VI.

VIens voir icy, charmant Narcisse,
La Nymphe qui fit ton suplice.
Cette Belle pour toy fut invisible alors:
Mais par un beau secret, l'ingénieux
Mercure
A ton Amante donne un Corps,
Quand il fait de l'Echo la vivante
peinture.

RAULT, de Roüen.

VII.

JE ne connoissois point l'Amour, & sa puissance,
Mon cœur n'avoit point de desirs,
Et je ne rencontrois que dans l'indifference,
Et du repos, & des plaisirs.
Mais le Mercure vient m'apprendre
La Carte *du Païs de Tendre,*
Pendant qu'un aimable Vainqueur
*Est l'*Echo *qui répond au transport de mon cœur.*

POTIN, Avocat, Ruë de la Harpe à Paris.

VIII.

CLoris, vous prétendez qu'une retraite obscure
Doit estre le sejour des Amans malheureux,
Et que quand une Belle est contraire à leurs feux,
Ils doivent les cacher à toute la Nature

Et moy, j'ay toûjours crû que les maux
qu'on endure
Se doivent découvrir à l'Objet de nos
vœux,
Et que pour mériter de devenir heu-
reux,
Il faut voir & parler, autant que l'a-
mour dure.

Souffrez donc, je vous prie, adorable
Cloris,
Qu'un Berger desolé par vos cruels
mépris,
De ses vives douleurs vous fasse une
peinture.

Ou si le teste-à-teste en amour vous fait
peur,
*Ie consens de me plaindre à l'*Echo
du Mercure,
Et vous sçaurez par luy le secret de
mon cœur.

LE SOLITAIRE, de Pontoise.

Vous estes priée, Madame, de demander à vos Amis de quel sentiment ils sont sur les matieres qui suivent.

QUESTIONS PROPOSE'ES.

I.

UN jeune Homme est dans le dessein de se marier. On luy donne le choix de deux Filles. L'une a dix-huit ans, & l'autre cinquante, & toutes deux ont autant de fois mille Ecus qu'elles ont d'années. On voudroit sçavoir s'il doit choisir la vieille, ou la jeune.

II.

Si on doit se marier, & s'il y a

plus de raiſon d'y ſonger dans l'un des deux Sexes, que dans l'autre.

III.

Si un Amant qui a donné ſon cœur ſans reſerve, ſoufre plus de la mort de ſa Maiſtreſſe, que de ſon infidelité.

IV.

Pourquoy on donne des Graces à Venus pour l'accompagner, puis que la politique des Belles n'eſt point d'avoir aupres d'elles des Femmes qui puiſſent plaire, & que les Graces peuvent effacer des charmes de cette Déeſſe, ne pouvant eſtre Graces ſans avoir je ne ſçay quoy qui plaiſt ſouvent plus qu'une parfaite beauté.

V.

Quelle eſt l'Origine de l'Architecture

On prétend, de l'avis meſme du Public, propoſer dans chaque Extraordinaire l'Origine de quelqu'un des Arts, afin de luy donner inſenſiblement la connoiſſance de tous. Cela ne pourra eſtre que d'une tres-grande utilité, la verité ſe connoiſſant bien plutoſt par les divers ſentimens & les diverſes recherches de pluſieurs qui écrivent, que par les reflexions d'un Homme ſeul qui en compoſeroit un Traité.

DESSEINS DE PLANCHES QU'ON FERA GRAVER.

I.

NOus avons plusieurs Ordres d'Architecture dont je ne dis point les noms, parce qu'il n'y a personne qui ne les connoisse, mais nous n'en avons aucun qu'on puisse appeller Ordre François, & c'est dequoy vous demãderez, s'il vous plaist, des Desseins à vos Amis. LOÜIS LE GRAND ayant mis la France au dessus de tout ce qu'il y a de plus florissans Etats, les Arts doivent contribuer à la gloire de la Nation, & à celle de l'Au-

guſte Prince qui les fait fleurir. Ils ne le peuvent mieux qu'en inventant un Ordre nouveau, qui ayant eſté trouvé ſous ſon Regne, puiſſe ſervir à luy dreſſer un Monument tout François, où la Poſterité verra ſes Victoires. Il eſt juſte que puis qu'il a travaillé ſans l'aide des autres Nations, on ne prenne rien chez elles pour faire quelque choſe à ſa gloire.

II.

Apres tant de belles Deviſes ſur des ſujets Héroïques, on en voudroit avoir de Galantes. On en propoſe pour un Cachet demandé à un Amant par une Maiſtreſſe, à laquelle cet Amant auroit fait une déclaration d'amour. On ſupoſe que cette dé-

claration ait eſté écoutée, ſans aucune marque ny de ſatisfaction ny de colere. On fera graver tout ce qu'on envoyera de bonnes Deviſes ſur ce ſujet.

Ceux de vos Amis qui voudront ſe donner la peine d'écrire ſur tous ces Sujets, le pourront faire, & on ſe ſervira de tout ce qu'ils envoyeront autant qu'on pourra. Ie croy pourtant que vous ne feriez pas mal de les avertir, que ſi on en propoſe beaucoup, c'eſt plutoſt afin de diverſifier les matieres pour le plaiſir du Lecteur, qu'afin que les meſmes écrivent ſur toutes les Propoſitions. Au contraire, il ſeroit à ſouhaiter que chacun n'écriviſt que ſur une ou deux, parce qu'il ne choiſiroit les matieres que ſelon qu'elles luy plai-

roicnt, & non pas à cauſe qu'elles auroicnt eſté propoſêcs. Chaque Particulier auroit plus de temps à polir l'Ouvrage qu'il entreprendroit, & pourroit le faire tenir plus-toſt, car des trois Mois qui ſe paſſent entre deux Extraordinaires, le dernier s'employe à l'Impreſſion, & on eſt embaraſſê de ce qu'on reçoit plus-tard que deux Mois apres qu'un Extraordinaire a paru. On ne laiſſera pas de faire tout ce qu'on pourra pour obliger ceux qui voudront ſe divertir à travailler, quand meſme ils écriroient ſur toutes les Propoſitions. On en doit eſtre perſuadé par cet Extraordinaire, dans lequel on n'a cherché qu'à obliger le Public, puis qu'on peut connoiſtre par ſa groſſeur, & par la dépenſe qu'on a faite pour les Planches qui y ſont employées,

que les frais passent tout ce qu'on en pourra retirer.

Ie ne puis finir sans vous dire deux mots touchant les Modes. Le Printemps est venu, mais il en a fait paroistre fort peu de nouvelles, parce qu'il ne nous a point encor amené les beaux jours. On ne porte presque que les mesmes Etofes qu'on a portées tout l'Hyver. Ce sont des Robes de Gros de Tours de plusieurs sortes de gris, brodées de soye, & representant plusieurs fleurs au naturel. Les Dentelles sont presentement cousuës sur les Iupes, & on n'y en met plus de volantes. La Broderie des belles Iupes est plate, & imite le naturel aussi-bien que celle des Robes. Il n'y a point de couleurs à la mode. C'est la fantaisie qui les regle. Pour ce qui est des

Robes de Chambre, on va d'une extremité à l'autre, & ſi on en voit de fort magnifiques, on en voit auſſi de tres-negligées. On attend les Etofes nouvelles dans dix ou douze jours. Il n'en eſt encor venu qu'une. C'eſt un Gros de Tours dont le fonds eſt rayé en nuance, & ondé, avec de petites mouchetures houpées, pareilles aux mouchetures que l'on voit depuis longtemps ſur les Rubans. Il y en a de toutes couleurs. Les Femmes portent toûjours leurs Manches fort longues ſans Manches de deſſous. Les Habits de Printemps des Hommes, qui eſtoient l'année paſſée de Drap gris-blanc, ſont cette année de toute ſorte de couleurs. Il y a une Etofe nouvelle pour eux, appellée de la Calabroiſe marbrée, dont on dit que le Roy s'eſt fait faire

un Habit. Ie vous en apprendray davantage dans ma Lettre ordinaire de ce Mois. Ie ſuis voſtre, &c.

A Paris, ce 15. Avril 1679.

Avis pour placer les Figures.

LE Portrait de Madame la Ducheſſe de Savoye doit regarder l'Epiſtre.

Le Cadran Horizontal doit regarder la page 172.

La Lettre en chiffres doit regarder la page 272.

Les Deviſes doivent regarder la page 391.

LEs Particuliers des Provinces qui voudront avoir le Mercure ſi-toſt qu'il ſera achevé d'imprimer, n'ont qu'a donner leur adreſſe au Sieur Blageart Imprimeur Libraire, ayant ſa Boutique dans la Court-Neuve du Palais, au Dauphin; & ledit Sieur Blageart aura ſoin de faire ſur l'heure leurs Pacquets, & de les faire porter à la Poſte, ou aux Meſſagers qu'ils luy auront indiquez, ſans qu'il leur en couſte autre choſe que le prix ordinaire des Volumes qu'ils voudront avoir.

On prie ceux qui envoyeront des Memoires où il y aura des Noms propres, d'écrire ces Noms en caracteres tres-bien formez & qui imitent l'Impreſſion, s'il ſe peut, afin qu'on ne ſoit plus ſujet à s'y tromper.

On prie auſſi qu'on mette ſur des papiers diférens toutes les Pieces qu'on envoyera.

On reçoit tout ce qu'on envoye, & l'on fait plaisir d'envoyer.

Ceux qui ne trouvent point leurs Ouvrages dans le Mercure, les doivent chercher dans l'Extraordinaire; & s'ils ne sont dans l'un ny dans l'autre, ils ne se doivent pas croire oubliez pour cela. Chacun aura son tour, & les premiers envoyez seront les premiers mis, à moins que la nouvelle matiere qu'on recevra ne soit tellement du temps, qu'on ne puisse differer.

On ne fait réponse à personne, faute de temps.

On ne met point les Pieces trop difficiles à lire.

On recevra les Ouvrages de tous les Royaumes Etrangers, & on proposera leurs Questions.

Si les Etrangers envoyent quelques Relations de Festes ou de Galanteries qui se seront passées chez eux, on les mettra dans les Extraordinaires.

On prie qu'on affranchiſſe les Ports de Lettres, & qu'on les adreſſe toûjours chez ledit Sieur Blageart, Imprimeur-Libraire, Ruë S. Jacques, à l'entrée de la Ruë du Plaſtre.

On ne met point d'Hiſtoires qui puiſſent bleſſer la modeſtie des Dames, ou deſobliger les Particuliers par quelques traits ſatyriques.

On a beaucoup de Chanſons. Elles auront toutes leur tour, ſi on apprend qu'elles n'ayent pas eſté chantées. C'eſt pourquoy ſi ceux par qui elles ont eſté faites veulent qu'on s'en ſerve, ils les doivent garder ſans les chanter & ſans en donner de copie juſqu'à ce qu'ils les voyent dans le Mercure.